

Mémoire de maîtrise

Université Paris IV-Sorbonne, UFR d'études slaves

Sous la direction de M^{me} N. Buhks
et M^{me} A. Coldefy-Faucard

Traduction littéraire :

Istorija odnoj devuški

N. G. Černyševskij

Session de juin 2001

Je tiens à remercier chaleureusement MM^{mes} les professeurs Nora Buhks et Anne Coldefy-Faucard, qui ont accepté de diriger mes travaux, ainsi que le professeur Michel Aucouturier, mon tuteur à l'École Normale Supérieure.

Merci aussi au COF (A.E.E.N.S.) pour m'avoir aidé à occuper cette année de recherches.

Merci à tous ceux qui ont bien voulu m'aider à relire cette traduction, en particulier à M^{lle} Fabienne Gallaire pour ses précieuses remarques.

Histoire d'une jeune fille

N. G. Tchernychevski

Préface

Des nombreuses œuvres de N. Tchernychevski, peu sont connues des lecteurs occidentaux. Pourtant, Tchernychevski était un auteur prolifique : à la fois publiciste, philosophe, économiste et romancier, il n'a jamais cessé d'écrire, surtout lors de son long emprisonnement puis exil en Sibérie.

Nicolas Gavrilovitch Tchernychevski (1828-1889) est un représentant typique de cette génération des *raznotchintsy* (les « sans rang ») arrivés à l'âge adulte peu avant les grandes réformes des années 1860 libérant la noblesse, le clergé et surtout les serfs ; il s'agit d'une sorte de classe moyenne, rassemblement divers de gens qui ne sont ni paysans, ni marchands, ni religieux, ni nobles — bref, n'appartiennent à aucune des catégories sociales prises en compte par la loi et soumises à la Table des rangs établie par Pierre le Grand, qui régit la hiérarchie civile et militaire. Ce sont ces mêmes classes moyennes qui vont constituer l'embryon de ce qu'on appellera bientôt l'*intelligentsia*. Né à Saratov — cette même ville où se situe manifestement l'*Histoire d'une jeune fille* —, Tchernychevski est fils de pope, et entame lui-même des études au séminaire, ce qui lui assurera une solide culture, notamment la connaissance du latin et du grec, avant de poursuivre ses études à l'université de Saint-Pétersbourg en 1846 ; il enseigne ensuite le russe à Pétersbourg puis dans sa ville natale, pour prendre sa retraite en 1855 et se consacrer entièrement à l'écriture et au journalisme (il collabore par exemple à la prestigieuse revue *Le Contemporain*). C'est à cette époque qu'il fait la connaissance de Herzen ou Dobrolioubov, à cette époque aussi (1861) que la police secrète du tsar commence à le surveiller. Le 7 juillet 1862, Tchernychevski est arrêté pour menées subversives et emprisonné dans la forteresse Pierre-et-Paul, la grande prison de Saint-Pétersbourg ; c'est pendant cette incarcération qu'il écrit son chef-d'œuvre, le roman *Que faire ?*¹, qui paraît en feuilleton dans *Le Contemporain* dès mars 1863. En mai 1864, il est envoyé en Sibérie, à Tobolsk d'abord, puis à Astrakhan. Là, il écrit énormément, traduit des œuvres de Weber ou Spencer, et correspond avec des intellectuels dans toute l'Europe (dont Herzen ou Marx, qui aurait appris le russe précisément afin de pouvoir lire Tchernychevski). Ce n'est qu'en juin 1889 qu'il obtiendra l'autorisation de revenir à Saratov. Il y mourra le 17 octobre.

Si Tchernychevski est bien loin de réussir à publier tous ses écrits, son activité de publiciste et de romancier, mais aussi la profondeur de son intelligence et la force de sa personnalité suffisent très tôt à faire de lui le chef de file, devant ses camarades Dobrolioubov (1836–1861) et Pissarev (1840–1868), du courant intellectuel et politique qu'on qualifie, à tort peut-être, de « nihilisme » ; cette appellation vient tout droit

¹Éditions des Syrtes, 2000, traduit par Dimitri Sesemann.

du roman de Tourguéniev *Pères et fils*, dans lequel le romancier décrit, à travers le personnage de l'étudiant en médecine Bazarov, cette génération de jeunes socialistes radicaux et l'incompréhension mutuelle qui les oppose à leurs pères, gentilshommes libéraux à l'occidentale :

- « Pavel Pétrovitch fronça la moustache. "Mais qu'est-ce que c'est que ce monsieur Bazarov, au juste?", demanda-t-il en détachant ses mots.
- Ce qu'est Bazarov?" Arkadi eut un léger sourire. "Vous voulez, mon oncle, que je vous dise ce qu'il est au juste?"
 - Ayez cette obligeance, mon neveu.
 - C'est un nihiliste.
 - Comment?", demanda Nikolaï Pétrovitch, tandis que Pavel Pétrovitch restait immobile, le couteau en l'air, un morceau de beurre au bout de la lame.
 - Un nihiliste", répéta Arkadi.
 - Nihiliste", dit Nikolaï Pétrovitch. "Cela vient du latin *nihil*, rien, autant que je puisse en juger; donc ce mot désigne quelqu'un qui... qui ne croit en rien?"
 - Dis plutôt : qui ne respecte rien", rétorqua Pavel Pétrovitch en retournant à son beurre.
 - Qui aborde tout avec esprit critique", corrigea Arcadi.
 - Ce n'est pas pareil?", demanda Pavel Pétrovitch.
 - Non, ce n'est pas pareil. Un nihiliste, c'est un homme qui ne s'incline devant aucune autorité, qui n'accorde de foi à aucun principe, quel que soit le respect dont jouisse ce principe.
 - Et alors, c'est bien?", l'interrompit Pavel Pétrovitch.
 - Cela dépend pour qui, mon oncle. Pour certains, c'est bien, pour d'autres, c'est très désagréable.¹ »

Voici donc l'image que Tourguéniev donne de ces *raznotchintsy* radicaux — les « enragés » de l'époque, pourrions-nous dire — dans son roman. Tchernychevski et Pissarev semblent n'être pas pour rien non plus dans les personnages de révolutionnaires des *Démon*s de Dostoïevski. Mais pour Tchernychevski et ses compagnons, que signifie ce « nihilisme » ? Quelles sont leurs idées, leur doctrine ? Le nihilisme est sans nul doute une utopie, au sens où l'on parle de socialisme utopique. Il s'agit d'un projet global, ou pour mieux dire, d'un faisceau de projets, tant culturels et sociaux qu'économiques et politiques, tenant à la fois de l'anarchisme et du populisme². Forme de socialisme, le nihilisme est matérialiste, athée, déterministe et rationaliste. Mais il est aussi positiviste et même scientifique ; ce n'est pas un hasard si les protagonistes de *Que faire ?* (comme d'ailleurs le Bazarov de Tourguéniev) sont médecins, et si, dans l'*Histoire d'une jeune fille*, c'est le médecin Levandovski qui assume le rôle de porte-parole de l'auteur et exprime le plus clairement le message moral de l'œuvre : l'amour libre n'a rien de répréhensible, l'abstinence sexuelle est un mal auquel rien ne nous contraint si ce n'est la morale de notre société. Pour les nihilistes — qui sont des hommes de culture, rappelons-le —, l'éducation, et en particulier l'éducation scientifique, doit jouer un rôle fondamental dans le progrès

¹*Pères et fils*, V.

²L'ouvrage de référence à ce sujet reste la monographie de M^{me} Wanda Bannour, *Les Nihilistes russes*, éd. Anthropos, Paris, 1978.

de l'humanité : « Les hommes ne souffrent que d'une seule maladie : l'ignorance. À ce mal, il n'y a qu'un seul remède : l'instruction. Mais il ne s'agit pas de prendre ce remède à doses homéopathiques : il faut le prendre par seaux entiers, et par barriques de quarante seaux », professait Pissarev. Ce rôle est double. D'une part, la science, comme l'écrivait Descartes, « nous rendra comme maîtres et possesseurs de la nature », à condition d'être diffusée dans la population ; d'autre part, seule l'éducation et la culture peuvent nous permettre d'échapper aux préjugés, à la *doxa* de notre milieu social, en nous dotant de l'esprit critique et des outils intellectuels nécessaires pour nous défaire des idées toutes faites.

Enfin, le nihilisme est un eudémonisme : pour Tchernychevski et ses compagnons, la morale ne peut aucunement trouver ses fondements dans une quelconque religion, mais doit avoir pour seule visée le bonheur et le bien-être de l'individu. Toute contrainte sociale et morale qui va à l'encontre de ce bien-être est donc à proscrire. C'est probablement cette dimension morale, théorisée en particulier par Tchernychevski sous le nom d'« égoïsme rationnel », et illustrée par le mariage de Véra Pavlovna et Lopoukhov dans *Que faire ?*, qui a valu au nihilisme son nom, et qui a le plus choqué la bonne société et le pouvoir russes quand ses défenseurs la formulèrent.

Refus des préjugés sociaux et bien-être : c'est bien là tout le sujet de l'*Histoire d'une jeune fille*. Le roman dans son entier est une offensive contre les préjugés qui règnent dans la petite-bourgeoisie de province au sujet de la condition de la femme. L'histoire de Liza Sviline est l'histoire d'une jeune fille qui cherche à s'arracher à ces préjugés, en particulier à ce « bon sens » dont il est tant question dans le roman, dès la première phrase. Tchernychevski nous démontre par l'exemple non seulement la fausseté, mais encore la nocivité des contraintes sociales pesant sur des jeunes filles prises entre le mariage, quels que soient leurs sentiments, et la maladie découlant inexorablement (scientifiquement) de l'abstinence du célibat. Il convient ici de rappeler les circonstances qui ont présidé à l'écriture de cette œuvre : il en fait mention dans une lettre de 1871, et elle fait partie d'une série de manuscrits que Tchernychevski envoie en juin 1875 à son beau-frère afin que ce dernier essaie de les faire éditer. Il est alors en Sibérie, et sait que ses écrits n'ont aucune chance d'être publiés pour peu qu'ils soient trop subversifs. C'est pourquoi il décide de s'atteler principalement à des thèmes sociaux, et non directement politiques. Son roman est un roman à thèse, certes, mais ce n'est pas, comme l'était *Que faire ?*, une utopie glorieuse, un brûlot ou un manifeste. Là encore, le scientisme qui caractérise l'approche nihiliste est évident : Tchernychevski travaille en clinicien, en expérimentateur ; l'*Histoire d'une jeune fille* est une étude de cas. « Prenons une jeune fille de la petite bourgeoisie qui aurait la possibilité d'avoir accès à une éducation supérieure à celle de son milieu — son « cercle », sa « société » : l'auteur n'hésite pas à insister sur ces termes — ; que va-t-il lui arriver, comment va-t-elle s'en sortir ? », semble nous dire Tchernychevski.

L'*Histoire d'une jeune fille* est inachevée ou, plus exactement, il n'échappera à personne que la fin en est parfaitement artificielle : Tchernychevski, ajoutant à la fin de son manuscrit une intervention d'un narrateur de niveau supérieur au sujet d'un manuscrit qu'il ne ferait que retransmettre, ne prend même pas la peine d'en

faire mention au début de l'œuvre. Il semble¹ que Tchernychevski ait envisagé deux fins différentes. Dans la première, Liza finit par épouser l'un des camarades de son frère, un de ces jeunes gens progressistes. Dans la deuxième, au contraire, elle réussit à surmonter ses préjugés moraux et se laisse aller à une union libre, qui l'amène à tomber enceinte, à être déshonorée et à en mourir. Mais en fin de compte, aucune de ces deux possibilités ne semble satisfaire Tchernychevski. Wanda Bannour a fort bien analysé la raison de cette incapacité à achever son œuvre :

« Tchernychevski semble avoir bâclé cette fin qui ne devait pas le satisfaire davantage que la première version. Les obstacles s'opposant à une issue satisfaisante étaient en fait ceux-là mêmes qui, dans la société, s'étaient opposés au libre épanouissement de Liza. Nous pensons que Tchernychevski, qui refusait aussi bien une fin tragique — n'avait-il pas dénoncé, rejeté le tragique? — qu'une *happy end* sirupeuse et artificielle, ne voyait pas la possibilité de conclure : les conclusions ne seraient possibles que le jour où la société aurait changé.² »

Auteur à thèse, scientifique bien plus que romancier (« Bien plus qu'un publiciste, je suis un savant », écrit-il à sa femme dans une lettre de janvier 1875), Tchernychevski ne pouvait simplement pas conclure, il en était dans l'impossibilité pratique et surtout théorique. Mais il ne cherche pas à cacher cette aporie à un éventuel lecteur (en réalité, le roman ne sera publié qu'en 1906, dans la première édition de ses œuvres complètes) : par là, son message n'en est que renforcé. Car Tchernychevski s'adresse aux membres de l'*intelligentsia*, et les laisse tirer eux-mêmes les leçons de son roman.

Cette dimension didactique de l'*Histoire d'une jeune fille*, comme de toutes les œuvres romanesques de l'auteur, suffit à en expliquer le peu de richesse littéraire. Tchernychevski ne cherche pas à faire du style, il veut faire passer des idées. Comme l'écrit Wanda Bannour dans sa monographie, « Tchernychevski, qui sait fort bien qu'il n'est qu'un "écrivain médiocre", évacue de son écriture tout souci stylistique : il refuse de plaire, d'enchanter. L'important pour lui est de transmettre un message.³ » Sans aller jusqu'au refus radical de toute littérature professée par un Pissarev (« Une paire de bottes vaut mieux que Shakespeare »), Tchernychevski néglige l'art pour l'art, et le subordonne à une activité politique, une *praxis*. Cette volonté d'action est présente dans l'*Histoire d'une jeune fille* à travers le personnage de Latchinov. Celui-ci apparaît comme une figure de « l'homme de trop » créé par Tourguéniev et Gontcharev : le noble libéral ou même socialisant, mais dont la vie n'est qu'oisiveté, qui ne peut trouver sa place dans la société, car la société « féodale » ne peut lui donner d'autre place que celle de parasite oisif, et qui n'a rien d'autre à faire que de tomber dans la débauche ou dans une apathie « oblomovienne ».

Nous n'avons pas cherché dans notre traduction à gommer cette aridité : c'eût été trahir Tchernychevski que d'en faire un styliste. Nous avons donc pris le risque de conserver les lourdeurs et les répétitions, si nombreuses dans le roman original. En tant que traducteur en général, et en tant que traducteur d'un auteur didactique plus que d'un écrivain en particulier, nous ne jugions pas avoir pour rôle d'amender ou d'embellir le texte. Nous nous sommes donc contentés d'obtenir, ou du moins d'essayer d'obtenir, un français lisible, quoiqu'inélegant.

¹Cf. W. Bannour, *op. cit.*, p. 212 sq.

²*Idem.*

³*Ibid.*, p. 172.

En effet, nous n'hésiterons pas à dire que Tchernychevski n'est pas un grand auteur, si l'on se place dans une optique de qualité strictement littéraire. Nicolas Berdiaev écrivait, au sujet de *Que faire ?*, « du point de vue artistique, c'est un ouvrage assez faible, mais il présente un grand intérêt pour l'histoire de la pensée russe »¹. Nous ne pouvons que reprendre ce jugement à notre compte à propos de notre roman. Bien plus, on n'hésitera pas à dire que Tchernychevski est un des auteurs fondamentaux dans l'histoire des idées dans la Russie du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècles. Non seulement sa notoriété était-elle capitale de son vivant, et ce dès ses premières œuvres, mais il a de plus exercé après sa mort une influence formidable, dans un sens ou un autre, sur toute l'*intelligentsia* russe, jusqu'à Nabokov, qui le fait intervenir (pas pour en faire l'éloge, faut-il le préciser ?) dans son roman *Le Don*. Il passait aussi pour l'auteur favori de Lénine, qui lui a d'ailleurs repris le titre *Que faire ?* pour l'un de ses traités politiques. Cette influence, qui fait peut-être de Tchernychevski la plus grande figure intellectuelle du XIX^{ème} siècle russe, ne peut être analysée comme un bloc unique. En effet, outre les écrits et les positions de Tchernychevski lui-même, qui ont fait sensation et scandale dès le début de son activité de publiciste et d'écrivain, son influence s'est aussi développée dans sa postérité, qui a prolongé le scandale : les mouvements terroristes qui se développèrent dans les années 1870 et 1880 (ceux-là même qu'évoque Dostoïevski dans *les Démons*) se réclamaient tout autant de Tchernychevski que d'un Bakounine ou d'un Netchaïev.

On pourrait dire d'une certaine manière que cela a été fatal à Tchernychevski : classé pendant toute l'ère soviétique parmi les « bons » auteurs, passage obligé des études secondaires, inclus dans le panthéon de l'idéologie officielle (la *Grande encyclopédie soviétique* de 1957 lui consacre pas moins de 11 pages plus une double planche de photos, signe qui ne trompe pas), il ne pouvait être envisagé qu'avec soupçon et mépris par le public non militant, tant en URSS qu'en Occident. Pour preuve, seul son roman-phare et quelques volumes d'œuvres théoriques² ont été traduits en français, et seule W. Bannour lui a consacré une monographie.

Il nous semblait nécessaire de sortir du purgatoire cet auteur fondamental trop oublié en Russie, et malheureusement tout à fait méconnu en France³.

¹N. Berdiaev, *Les sources et le sens du communisme russe*, II

²*Textes philosophiques choisis*, Éditions en langues étrangères, Moscou, 1957 ; *Essais critiques*, Éditions du progrès, Moscou, 1976.

³Nous avons travaillé à partir des *Œuvres complètes (Polnoje sobranije sočinenij)* en seize volumes éditées par les Éditions d'État (*Gosudarstvennoje izdatel'stvo xudožestvennoj literatury*), Moscou, 1939–1953. Le roman figure dans le tome XIII (1949), aux pages 356 à 456.

Première partie

Chapitre 1

Une jeune fille à marier

Comment aurais-je pu ne pas être pleine de bon sens, étant donné la famille, la position, le milieu dans lesquels j'étais née ? Mon père avait commencé à servir à quatorze ans. Il avait une belle écriture : en cela se résumait toute son éducation. En 1850, j'avais alors dix-sept ans, il occupait depuis longtemps le poste de chef de bureau, savait qu'il ne monterait pas plus haut, et était depuis longtemps satisfait de sa position. Ma mère non plus n'avait pas fait d'études, mais elle était une lectrice passionnée. Quand j'atteins l'adolescence, mon père avait déjà pris l'habitude d'écouter lorsque maman, mon frère et moi lisions à haute voix. Parfois, c'est même lui qui nous priait de lire. Mon frère, plus vieux que moi d'un an, était en dernière année de lycée et s'appropriait à partir à l'université l'année suivante. J'avais une sœur, ma cadette de cinq ans.

Nous étions propriétaires de notre maison. Ma mère l'avait reçue en héritage peu de temps après son mariage. C'était une maison de bois, avec cinq fenêtres sur la rue et trois sur la cour, et comportant une mezzanine ¹ dont le balcon donnait sur la Volga. À l'autre bout de la cour se trouvait un pavillon, de la même taille que notre maison, mais sans mezzanine, ce qui précisément lui valait le nom de pavillon.

Il était occupé depuis près de vingt ans par les Katalonski. Ces derniers avaient un peu plus de moyens que nous : M. Katalonski travaillait dans les services personnels du tsar, et son traitement approchait les mille roubles. Mais ils étaient plus nombreux que nous, et Anna Larionovna avait à constituer quatre dots, et non deux, comme maman. Leur fils aîné, Arkacha², était au lycée avec mon frère. Leur fille aînée, Macha³, avait deux ans de plus que moi. Nous avions tous les quatre grandi ensemble, et étions comme frères et sœurs.

C'est pourquoi nos parents avaient noué des liens de forte amitié. Maman et Anna Larionovna se voyaient tous les jours sans faute, parfois plusieurs fois par jour. Presque tous les soirs nous voyaient tous, en famille, chez les Katalonski ou eux chez nous.

Nos proches et les leurs étaient eux aussi des gens de condition modeste, peu aisés, comme les Katalonski et nous. Nous avions aussi avec eux des connaissances communes, toutes issues du même milieu social.

Mon père et M. Katalonski buvaient généralement avant le dîner chacun un petit

¹Le terme est ici à prendre dans le sens d'un petit étage supplémentaire sur une maison, fréquent dans la région de Saratov.

²Diminutif du prénom Arkadi.

³Diminutif du prénom Maria.

verre d'une liqueur amère faite maison. Mais je n'ai jamais vu quiconque ivre, ni chez nous ni chez les Katalonski, même parmi les invités : ni mon père ni M. Katalonski ne l'auraient toléré.

Je ne me rappelle pas non plus avoir jamais entendu ni chez eux ni chez nous de propos inconvenants, de mots grossiers, ou remarqué de dispute conjugale. Mon père et ma mère vivaient en parfait accord l'un avec l'autre ; les Katalonski aussi. Tous les quatre étaient des gens délicats et nobles d'esprit. Et tous les gens que je voyais souvent chez nous ou chez les Katalonski l'étaient aussi.

Tout ce cercle ne se tenait à l'abri de la faim, du froid et de la misère que grâce à la plus stricte économie. Toutes les maîtresses de maison de notre société aidaient leur cuisinière à préparer les repas ; toutes tenaient un rouble pour une somme très importante, économisaient chaque kopeck, et ni elles ni même leurs maris n'avaient jamais aucun caprice.

C'est pourquoi les dames de notre communauté possédaient chacune deux ou même trois robes de soie.

C'est pourquoi leurs filles étaient habillées comme des demoiselles de bonne famille, et leurs dots, outre le linge et les toilettes, s'élevait à quelques centaines, et même pour certaines quelques milliers de roubles.

Je faisais partie de ces dernières. Nous possédions, en dépôt chez un prêteur sur gages, un titre de rente ; avec les intérêts qu'il avait produits pendant de nombreuses années, il représentait en 1850 la somme de 950 roubles. Elle m'était entièrement destinée. Pour assurer l'entretien de mon frère lorsqu'il irait à l'université et plus tard pour constituer la dot de ma sœur cadette, il était prévu d'hypothéquer notre maison ; on rachèterait l'hypothèque en sept ans : des vieillards ont-ils de gros besoins, lorsque leurs deux filles sont établies et que leur fils travaille ?

Ainsi, j'étais un bon parti, selon les normes de notre société. J'y étais aussi considérée comme une demoiselle cultivée.

Ma mère m'avait enseigné tout ce qu'elle savait : l'arithmétique, la géographie, l'histoire russe, le catéchisme. Elle avait même entrepris d'apprendre elle-même la grammaire afin de pouvoir me la transmettre. On acheta pour moi un piano, et je pris des leçons pendant un an auprès d'une vieille dame qui avait certainement dû bien savoir jouer dans le passé. Le français n'était pas du tout en usage dans notre société. Nous savions tous danser. Un très grand nombre des demoiselles que nous étions aimait lire.

Personne dans nos familles n'achetait de livre ni n'était abonné à une revue. Mais les amateurs et amatrices de lecture parmi nous considéraient comme une obligation absolue de partager avec tous les autres tout livre qu'ils arrivaient à se procurer. Par conséquent, nous ne manquions pas de livres. Je me mis très tôt à les aimer.

Mais la vie dans laquelle j'étais prise ne m'exposait pas pour autant à devenir une jeune fille légère.

J'étais chargée de la moitié des activités ménagères. Je m'occupais beaucoup de couture ; je faisais les courses pour notre cuisinière, et je passais tous les jours un certain temps dans la cuisine ; j'aidais notre seule autre domestique à faire le ménage ; je m'occupais de nos deux vaches : je ne les trayais pas moi-même, mais je surveillais systématiquement la façon dont elles étaient nourries ; je ne faisais pas la lessive, sauf pour mes propres toilettes et les vêtements de ma mère, que je lavais moi-même ; je brodais des foulards afin de les vendre. Je donnais des leçons à ma sœur et recopiais assez souvent des documents pour mon père.

Mon père et ma mère parlaient de toutes leurs affaires en notre présence : ils n'avaient aucun souvenir ou intérêt dont ils ne pouvaient parler devant des enfants. J'étais au fait de nos moyens, du montant de ma dot. Je connaissais tous les principes de notre modeste vie.

J'en étais toute imprégnée, car c'est la vie elle-même qui me les avait enseignés. Je les aimais parce qu'ils étaient dans notre cercle familial appliqués honnêtement et avec tact par des gens bons et intègres ; parce que je respectais sans restrictions et aimais de tout cœur ces gens-là ; enfin parce que je me sentais bien dans cette famille tranquille, sous l'aile affectueuse d'une mère douce et sage, et la délicatesse attentionnée de mon père. Depuis ma plus tendre enfance, j'avais été nourrie de bon sens, et savais qu'il est impossible, pour des gens de notre milieu, de ne pas en avoir.

C'est pourquoi je comprenais parfaitement quel devait être mon avenir : je savais que j'étais en âge de me marier et que je devais y penser.

J'avais grandi dans une famille honnête, où l'on n'avait pas l'esprit d'intrigue, où l'on méprisait les basses manœuvres, où en aucun cas l'on ne cherchait à nuire à personne. C'est pourquoi je n'étais pas coquette, ni ne courais après les fiancés. Mais je les attendais, ayant pleinement conscience de mes obligations envers ma famille et mon propre bon sens, et sachant que je devrais épouser le premier homme qui se présenterait avec lequel je pourrais vivre sans déplaisir, sans honte, et sans être dans le besoin. Je n'avais pas le moins du monde l'intention de me soustraire à cette règle absolue de la vie des gens peu fortunés.

Je savais que j'étais encore jeune. Par conséquent, je ne me souciais pas de savoir si l'occasion de m'installer (c'est ainsi que dans ce milieu l'on dit « se marier ») allait rapidement se présenter. Mais tout en sachant que j'avais le temps d'attendre cette occasion deux ou trois ans, je sentais que je l'accueillerais sans amertume si elle se présentait rapidement, tout de suite même.

Je supposais même qu'elle ne me ferait pas attendre bien longtemps. L'hiver précédent, deux prétendants avaient demandé ma main. Mon père et ma mère, sans même me consulter, avaient alors répondu que j'étais encore trop jeune. Mes prétendants avaient trouvé d'autres fiancées, sans se laisser abattre par ce refus. J'avais été encore moins attristée qu'eux, parce que je connaissais très mal ces jeunes gens, et surtout parce que j'avais pris l'habitude de considérer comme sacrée la volonté de mon père et ma mère, toujours en accord l'un avec l'autre, et de juger leurs décisions comme les plus raisonnables. J'étais une fille obéissante non seulement en paroles, ou en actes, mais aussi de cœur.

Si à dix-sept ans j'ai eu deux prétendants, pensais-je, alors quelqu'un va sûrement bientôt me courtoiser, maintenant que j'en ai dix-huit, et que papa et maman ont cessé, dans leurs conversations, de parler de moi comme d'une enfant trop jeune pour le mariage.

Ainsi, il m'arrivait fréquemment, dans ma chambre, de passer intérieurement en revue les jeunes gens dont j'avais fait la connaissance chez des amis, comparant leur fortune et leur caractère, et arrivant à la conclusion que certains d'entre eux feraient de très bons fiancés. Il m'était agréable de voir que tous jouissaient auprès de ma mère d'une opinion tout aussi favorable. Cela me prouvait que je savais juger correctement des gens.

Dans tout cela, il n'y avait pas une once de poésie, j'en conviens. Mais je comprenais fort bien que les rêves romanesques ne conviennent pas à une jeune fille de ma condition ; d'ailleurs il n'y avait dans ma vie rien qui pût les alimenter.

J'étais une jeune fille pleine de bon sens en attente d'un prétendant.

Ce dernier se présenta à l'automne 1850. J'avais alors dix-sept ans et demi.

Je rencontrais de temps en temps chez des familles de notre connaissance un chef de bureau à la Chambre des biens d'État nommé Volkov. Nous avions dansé ensemble en deux occasions, il m'avait paru intelligent. Il avait vingt-sept ans. Il avait fini ses études au lycée; c'était un bon fonctionnaire, il pouvait escompter devenir avec le temps assesseur de collège¹, et pourquoi pas un jour conseiller². C'était un homme honnête, sobre, modeste. Il n'y avait rien dans son extérieur de repoussant; au contraire, il était plutôt bien fait de sa personne. Lorsque j'examinais les jeunes gens qui chez nous passaient pour de bons partis, je ne l'oubliais pas, et il faisait partie des cinq ou six personnes au sujet desquelles je pensais : « Je pourrais fort bien épouser l'un d'entre eux. »

Qu'en était-il donc ? Voici ce que je notai dans mon journal :

« 14 (octobre 1850). Volkov, qui nous avait rendu visite pour la première fois dimanche dernier, était de nouveau là. Il semble qu'il veuille me faire la cour. Dès que cette idée m'est venue, il m'est devenu ignoble. »

Le lendemain matin, alors que mon père était parti travailler et que je restais seule avec Maman, celle-ci posa son ouvrage et dit :

– Liza, je veux te parler. Tu es en âge de te marier, et tu dois faire preuve de bon sens. Fiodor Vassiliévitch Volkov nous a hier laissé entendre, à ton père et moi, qu'il envisageait de demander ta main. Tu le connais peu, mais il est bien connu de ton père. C'est un homme magnifique et un fiancé intéressant.

– Maman, il ne me plaît pas», dis-je, haletant tant je devais me faire violence pour prononcer ces mots.

– En quoi, Liza ? », demanda simplement ma mère.

– En quoi ? » Je ne le comprenais pas moi-même.

– N'aie pas peur, Liza, dis-moi en quoi il ne te plaît pas, afin que nous jugions ensemble si c'est quelque chose d'important ou non », dit ma mère de sa voix sérieuse et douce à la fois. « N'aie pas peur, dis-moi en quoi.

– Je ne le sais pas moi-même... En tout... Il a de mauvaises manières, maman », ajoutai-je soudain, sans savoir moi-même comment cela m'était venu.

– De mauvaises manières ? », répéta ma mère, surprise et attristée. « Liza, c'est bien toi qui dis cela, ma petite futée, ma pauvre petite ?

– Maman, j'ai bien senti que je disais une bêtise ! » Inondée de larmes, je me réfugiai dans ma chambre.

J'y restai à pleurer jusqu'au déjeuner ; non parce qu'on allait me forcer à épouser Volkov : je ne doutais pas de la bonté de mon père et ma mère ; ils me pardonneraient, pensais-je. Je pleurais de la honte que j'éprouvais envers eux, et, plus encore, envers moi-même.

« Suis-je donc vraiment une fille si vaine ? », pensais-je. « Est-ce que vraiment je ne comprends pas que les bonnes manières ne sont absolument pas nécessaires pour être heureux dans la vie ? Et puis, qui dans notre communauté a de meilleures manières que Volkov ? D'ailleurs, que valent les miennes ? Qu'ai-je vu, où ai-je jamais été en-dehors de notre société ? Qu'est-ce qui m'est passé par la tête ? Seigneur,

¹Huitième rang de la table hiérarchique des fonctionnaires mise en place par Pierre le Grand en 1722, le premier à conférer la noblesse personnelle à son titulaire.

²Désignation de plusieurs rangs hiérarchique ; ici, probablement conseiller de cour (septième rang) ou de collège (sixième rang).

pourquoi suis-je aussi vaine ? »

Je voulais montrer à mes parents que j'étais une jeune fille intelligente et une enfant obéissante ; je voulais me soulager de cette honte envers moi-même. Je m'efforçai de briser mes propres résistances : je me démontrais que Volkov était un bon fiancé ; je me disais que je devais — je sentais que je devais l'épouser... Non, je ne peux pas, il me répugne.

Maman vint elle-même me chercher dans ma mezzanine pour le déjeuner. Il me semble que si elle était venue plus tôt, si elle ne m'avait pas laissé le temps de m'accabler de reproches seule avec moi-même, je n'aurais pas eu la force de résister au désir de me raisonner, de montrer mon bon sens ; il me semble qu'à ses caresses et ses mots de consolation, j'aurais répondu : « Maman, je ne suis pas idiote, je suis prête à l'épouser. » Elle me connaissait bien, ne voulait pas me forcer, et me laissa rejeter, dans les larmes, mon dépit sur moi-même. « Assez pleurniché, nigaude. À quoi cela sert-il ? Allons manger. » Elle me prit par la main et m'emmena presque de force. « Crois-tu donc que ton père et moi allons te forcer ? Où as-tu trouvé cela, petite sottise ? »

Deux jours passèrent ; il n'y eut pas d'entrevue avec Volkov. Mais je n'arrivais toujours pas à croire qu'on pût me passer un tel caprice ; tout semblait indiquer qu'on aurait dû me punir ; je ne savais pas moi-même si je n'aurais pas été contente qu'on me dît avec sévérité : « Tu devrais voir toi-même que tu es stupide, et que l'on n'a pas à prendre en compte tes caprices. Nous t'ordonnons d'épouser Volkov. Nous comprenons mieux que toi ton intérêt. Obéis. » Il me semblait que j'aurais été satisfaite d'une telle contrainte ; je l'attendais avec aigreur envers moi-même. Je me sentais comme si l'on m'avait jetée à l'eau. « Idiote, petite sottise », ne cessais-je de me répéter.

– Liza, il est temps de te remettre », dit finalement ma mère. « Parlons, si tu le veux bien. Pourquoi t'accables-tu ainsi ? Volkov ne te plaît pas, cela nous suffit, parce que nous te savons intelligente, pas capricieuse...

– Maman, je suis capricieuse, je suis une mauvaise fille ! », m'écriai-je. « Punissez-moi, obligez-moi à l'épouser... Je veux être intelligente et obéissante.

– Non », dit ma mère en me caressant, « nous ne t'y obligerons pas. Ton père lui a déjà fait comprendre ton refus, sans qu'il puisse s'en offenser. Calme-toi donc. Et pourquoi tant s'irriter contre toi-même ? Que peux-tu y faire, s'il ne te plaît pas ?

– Maman, je ne sais pas moi-même pourquoi il ne me plaît pas. C'était seulement un caprice stupide de ma part.

– Petite bécasse, quand donc as-tu été capricieuse ? C'est seulement que tu ne peux pas t'expliquer pourquoi il ne te plaît pas : et alors ? Ce n'en est pas pour autant un caprice. Cela arrive souvent qu'on ne soit pas capable de dire pourquoi une personne nous plaît et une autre nous déplaît.

– Maman ! Que je suis contente que vous ne vous fâchiez pas contre moi, que vous ne me forciez pas ! » Je me jetai sur elle pour l'embrasser.

– Es-tu calmée, Liza ? », dit ma mère lorsque je fus revenue de ma joie. « Tu vois comme tu étais ridicule ? Tu avais peur que nous te forcions — où as-tu pris cela, nigaude ! Parlons franchement ; Volkov ne t'a pas plu : n'en parlons plus. Mais dis-moi comment tu vois les choses en général. Je ne te crois pas assez bête pour attendre un fiancé riche et noble !

– Non, maman », dis-je en toute sincérité. « Je sais que je ne suis pas belle. Et même si j'étais assez aveugle pour me croire belle, je sais que les gens riches et nobles

se cherchent des fiancées parmi leurs pairs, et non dans notre milieu. Je vous ai dit, maman, que je n'aimais pas les manières de Volkov ; je sais que c'était idiot, parce que moi-même...

– Il ne faut pas t'en vouloir pour cela, ma petite. Tu as dit cela parce que tu n'arrivais pas à me dire que c'est sa personne toute entière qui ne te plaisait pas, tout simplement. Je n'ai jamais remarqué chez toi de désir de sortir de notre existence modeste, de te tourner vers la vie mondaine.

– Je n'ai pas ce désir, maman. Je ne pense même pas à la bonne société. L'hiver dernier, je vous ai demandé à aller assister à une séance de l'Assemblée de la noblesse : vous le savez, cela ne m'a pas plu. C'est si vilain... Ces cavaliers du beau monde sont de tels effrontés, et ils sentent le vin. Et de quoi avais-je l'air là-bas ? J'étais ridicule, pitoyable. Non, je ne suis pas faite pour la bonne société. Je ne peux même pas y penser, ne serait-ce que parce que je ne parle pas français. Mes habitudes ne sont pas celles du beau monde, et je ne veux pas en changer ; je veux être comme vous, maman, et les femmes du monde ne sont pas comme cela. Je méprise la haute société, maman ; elle est vaine, immorale, vile. Je ne suis faite que pour notre milieu, et je l'aime ; il est meilleur que tous les autres, les gens y sont simples et bons, je ne veux ni ne peux vivre parmi d'autres gens. »

Je dis encore beaucoup de choses du même ordre, et cela en toute sincérité. D'ailleurs, je n'ai jamais cherché à finasser avec ma mère : je n'en ai jamais eu besoin ; je n'ai jamais appris à mentir, parce que je n'ai jamais vu dans ma famille de mensonge.

– Tu raisones sagement, Liza », dit ma mère. « Je ne m'inquiète pas à ton sujet. Il n'y a en toi aucune vanité, aucun désir déraisonnable. Si Volkov ne t'a pas plu, quelqu'un d'autre te plaira parmi tes pairs. Tu as la vie devant toi. Tu auras d'autres fiancés, tu feras le bon choix et tu seras heureuse.

Et j'avais aussi le sentiment qu'elle disait la vérité.

Le doute majeur que je nourrissais envers moi-même avait été dissipé par ses mots simples : souvent, on n'est pas en mesure de s'expliquer pourquoi une personne nous plaît et une autre ne nous plaît pas. « Volkov ne m'est pas sympathique, voilà tout ; et moi qui craignais tant d'être une fille vaine, qui ne regarde que les bonnes manières et recherche un éclat mondain misérable et inutile que je ne possède pas moi-même », pensai-je en retournant dans ma chambre dans la mezzanine.

Ma mère m'avait rassérénée. Mais je ne conservai pas longtemps cette confiance en mon bon sens. Lorsque ma joie de voir qu'on m'avait si facilement permis de me débarrasser de Volkov fut retombée, je me mis à envisager plus attentivement le sentiment qu'avait soulevé en moi sa demande en mariage. Tant que je n'avais pas eu à considérer attentivement si je pouvais épouser Volkov ou non, je m'étais imaginé que je n'avais rien contre lui. Ne me trompais-je pas de la même manière en pensant que je ne voyais rien de déplaisant dans les autres jeunes gens qui dans notre société passaient pour de bons fiancés ? Je me mis de nouveau à les passer en revue intérieurement l'un après l'autre, et m'aperçus avec effroi qu'en effet je m'étais trompée en moi-même. Auparavant, je me répétais sans y réfléchir ce que j'entendais à leur sujet dans notre petite société. Ce n'était qu'une opinion extérieure. Mais mes sentiments propres, que je n'avais jamais interrogés ? Je sentais maintenant que si l'un de ces bons partis, quel qu'il fût, me demandait en mariage, je serais exactement dans la même impossibilité d'accepter de l'épouser.

« Tu auras d'autres prétendants, et tu choisiras avec bon sens », m'avait dit maman : comment réagiront-ils, mon père et elle, lorsqu'il s'apercevront que je ne peux

pas me résoudre à choisir avec bon sens?... Je voulais qu'ils ne découvrent jamais la folie de leur fille, qu'ils pensaient intelligente, que personne n'ait jamais l'idée de me demander en mariage... Je voyais un ennemi en chacun des jeunes gens qui passaient parmi nous pour de bons partis. Si l'un d'entre eux m'adressait la parole, me regardait, je me sentais accablée ; je me répétais : « Oh, si je pouvais lui paraître aussi laide qu'il me fait peur ! » Je vivais dans une angoisse perpétuelle.

Et ce que je craignais arriva : un nouveau prétendant apparut. C'était quatre mois après le refus adressé à Volkov.

« Liza, tu as assez souvent vu Frolov chez les Chatilov et les Simonov, me dit ma mère. Il a prié Maria Iakovlevna d'apprendre notre opinion à son sujet. Si ton père et moi ne trouvons pas que c'est un bon parti, je ne t'en parlerais pas. Mais qu'en dis-tu, toi ? »

« Déjà ! », pensai-je alors que mon cœur se serrait ; « Déjà ! », pensais-je en silence.

« Tu ne dis rien, Liza ? », dit ma mère en soupirant. « Je le savais. Mais je t'en prie, Liza, réfléchis bien. » Elle se tut.

Cinq jours passèrent. Le sixième jour, nous étions de nouveau toutes les deux à coudre. Maman me dit : « Ce matin, je suis allé voir Maria Iakovlevna et je lui ai dit que je remerciais Ivan Alexéévitch Frolov de la bonne opinion qu'il a de ma fille, mais que ton père n'était pas d'accord. J'ai menti au sujet de ton père ; mais ce n'est pas lui qui est à marier, et tant pis si on lui en garde rancune », ajouta-t-elle avec un sourire forcé. Elle parlait d'une voix assez triste, mais dans laquelle il n'y avait que du regret, et non du reproche.

« Comme vous êtes bons, papa et toi ! », dis-je. « Vous êtes trop bons ! Je suis une capricieuse, une idiote, et vous ne me réprimandez pas ! »

– Non, Liza, tu ne ressembles pas à une capricieuse », dit-elle. « Tu es une jeune fille bonne et intelligente. Tu es obéissante et sensée en tout. Mais, mon amie, je n'arrive pas à comprendre ce que tu penses. Tu vas être franche avec moi, n'est-ce pas ? Auparavant, j'étais toujours contente de ce que tu sois une fille si modeste. Et pourtant tu n'as jamais été farouche envers personne, tu as toujours été bonne, affable, douce. Or cela fait maintenant un an que j'ai remarqué que tu fuis les jeunes gens...

– Depuis un an, maman ? », l'interrompis-je, étonnée moi-même. « Avant la demande en mariage de Volkov, je ne les craignais pas.

– Tu as raison, c'est surtout depuis cette demande que tu as changé, si bien que beaucoup l'ont remarqué. Mais même avant, mon amie, tu restais loin d'eux. À l'époque, je pensais seulement que tu étais devenue plus sérieuse, que tu commençais à comprendre qu'une jeune femme se doit d'être modeste ; mais maintenant, ma petite amie, je vois que c'était déjà une sorte de mise à l'écart ; dis-moi, qu'est-ce que cela veut dire ? »

– Maman, je n'avais rien remarqué ; seulement que je vous disais parfois que j'étais plus heureuse seule avec les miens qu'en société, qu'en société je m'ennuie parfois terriblement, les gens y sont tellement inintéressants... Je n'avais pas moi-même remarqué que ce n'est pas que je me tenais à l'écart de la société, mais que j'avais cessé de trouver agréable de parler avec les jeunes gens... Maintenant, je les crains.

– Dis-moi, Liza : j'ai eu l'impression que tu avais l'intention de rester célibataire ; est-ce vrai, Liza ?

– Moi ? Rester célibataire ? », dis-je avec effroi. « Non, maman, cela ne m'est

jamais venu à l'esprit. Je ne manque pas assez de bon sens pour penser à cela. Seuls les gens riches peuvent y penser. Pour cela il faut des ressources, et en avons-nous ? Même si j'étais fille unique, cela serait impossible. Tant que papa travaille, nous vivons. Lorsqu'il prendra sa retraite, il vous serait difficile de m'entretenir moi seule ; or je ne suis pas votre seule fille, maman. Je me souviens que j'ai une sœur. Non, je ne suis pas si bête, pas si égoïste.

– Si tu devais rester vivre auprès de nous, Liza, tu le sais, tu ne serais pas une charge pour nous.

– Je le sais, maman. Mais comment vivriez-vous, même seuls, si Gricha¹ n'avait pas de quoi vivre ?

– Ton père et moi sommes des vieillards ; avons-nous de gros besoins ? Que nous ayons de quoi vivre ou non, nous ne demanderons rien à Gricha ; ta présence nous sera-t-elle pénible ?

– Je le sais, maman, mais... » Je soupirai, maman aussi. « Non, maman, je ne suis pas si bête ni si insensée. Je le sais, je dois me marier.

– Tu le dois, Liza », dit maman avec tristesse mais résolution. « Tu le dois. Sinon, c'est la misère qui t'attend. » Nous nous tûmes.

– Liza », commença-t-elle d'une voix hésitante. « Tu comprends bien la situation dans laquelle tu te trouves. Mais dis-moi, où donc trouver des prétendants pour toi ? Je n'en vois pas. » Je ne dis rien. « Maman, je ne le sais pas. »

– Nos jeunes gens ne te plaisent pas ? »

Je gardai le silence. Maman soupira. « Personne, Liza ?

– Non, maman, personne. » La douleur serrait ma poitrine, comme si j'étais coupable...

– Liza... Je te pardonne... Dis-moi donc... Ne serais-tu pas intéressée par quelqu'un de meilleure condition que nous ?

– Maman, où ai-je vu de telles personnes ? Dans la rue, à la promenade, à l'église. Suis-je vraiment assez idiote pour être amoureuse de quelqu'un avec qui je n'ai jamais échangé un mot ?

– Tu as raison, mon amie. Mais je t'ai déjà dit que je ne te comprenais pas bien. Comment donc, à ton âge, n'avoir personne en vue ?

– À mon âge, maman ? Rappelez-vous que dans quelques jours, j'aurai dix-huit ans. Il est temps de ne plus être un enfant.

– Eh bien, Liza, je trouve que tu es pleine de bon sens. Mais je ne sais pas si tu as raison de supposer que tu n'as plus l'âge... Cela dit, tu as raison, ta vie n'est pas... » Maman se tut et se perdit dans ses pensées.

Elle reprit la parole, tentant de donner à sa voix le ton de la conviction — mais en vain : on n'y entendait que de l'abattement.

– Liza, si triste et pénible que cela me soit, j'ai quelque chose à te dire. Je doute que tu aies bientôt un nouveau prétendant. Tu en a repoussé deux très bons. Je crains que tu ne passes pour une orgueilleuse qui prend de haut les honnêtes gens. Reconnais, ma petite, qu'en-dehors de ces refus, et tu avais le droit de refuser — car on ne peut, en effet, exiger d'une jeune fille qu'elle se marie contre son gré —, reconnais, Liza, qu'en-dehors de ces refus, tu donnes de bonnes raisons aux gens de penser cela de toi : on te juge selon ton comportement. Jadis, on pouvait porter cela à ton crédit, c'était de la modestie. Mais après avoir refusé deux fiancés pareils, je crains que tout le monde ne prenne cela pour de l'arrogance.

¹Diminutif du prénom Grigori.

- Maman, de quoi pourrais-je tirer fierté ? De ma beauté ? De ma richesse ?
- Tu n’es pas mal faite, Liza.
- Maman, comment pourrais-je ne pas voir qu’il y a beaucoup de jeunes filles bien plus belles que moi ?
- Tu as raison, Liza, je pense que tu n’es pas à ce point imbue de ton apparence. Mais je vais te dire, mon amie, pourquoi tu dédaignes nos jeunes gens. Ils ne te paraissent pas assez éduqués.
- Mais quelle éducation ai-je moi-même reçue, maman ? Qu’ai-je appris ? L’arithmétique, un peu d’histoire sainte.
- Non, Liza, ce n’est pas vrai.
- Maman, est-ce que je dédaigne qui que ce soit ? Dites-moi, maman, est-ce que je suis arrogante ? », répondis-je avec tristesse. Pour la première fois de ma vie, je voulus cacher quelque chose à maman : la vérité était si lourde...
- Ce n’est pas cela, Liza. Ce n’est pas que tu aies du dédain pour les gens. Mais tu sens bien qu’il n’y a pas l’homme qu’il te faut parmi nos jeunes gens.
- Maman, pardonnez-moi ! Je n’en suis pas heureuse moi-même ! Je sais bien moi-même que c’est idiot !

Maman était assise, tête baissée. Elle avait depuis longtemps cessé de coudre ; et elle restait assise, tête baissée. Par deux fois, elle leva les yeux sur moi, s’apprêtant à parler, puis les rabassa sans rien dire. À nouveau, elle leva les yeux, et dit avec effort, mais fermement :

- Liza, n’en veuille pas à ta mère. On pourrait croire que je te conseille de te jeter au cou des hommes. Mais tu le sens bien, Liza, ce n’est pas ce que je dis : je ne pouvais te cacher... je devais te présenter tout le danger de ta situation. Sois indulgente, Liza, envers mes obligations. D’ailleurs, je ne te juge pas. Je n’exige rien, Liza. Ta mère n’est pas un ennemi pour toi, ni ne cherche à te débaucher. Je devais te prévenir ; mais quoi, vraiment, devrais-tu faire la tartufe ? Avec ton caractère, tu ne peux être heureuse dans le mensonge. Ce n’est pas à nous deux d’attirer les fiancés. Qu’il arrive ce qu’il plaît à Dieu. Si tu as des fiancés, tant mieux ; sinon, tant pis. Mieux vaut rester célibataire que de se marier contre son inclination.

Maman n’exagérait pas le danger de ma situation. Dès après mon refus à Volkov, des jeunes filles de ma connaissance avaient commencé à me dire que des jeunes gens, en particulier leurs proches, me traitaient de fille fière et trop difficile. Et depuis, j’avais repoussé un autre prétendant, tout aussi digne de la meilleure fiancée de notre société, et je devais m’attendre à voir les fiancés me désertir.

Pourtant, peu de temps après, une nouvelle occasion de me remettre sur le chemin du bon sens se présenta à moi. Je la laissai passer elle aussi, comme la cour que m’avait faite Frolov, et refusai un troisième fiancé, pensant avec délectation : c’est le dernier.

C’était au printemps 1851, deux semaines après mon dix-huitième anniversaire.

Mon espoir se réalisait. Il était admis de tous que j’étais trop imbue de moi-même. L’été 1851 passa, puis l’automne, puis l’hiver, et personne ne me fit la cour.

Et je m’en réjouissais. Je jouissais tranquillement de ma dix-neuvième année, sans rien comprendre de ce qui se préparait en moi, sans me permettre de douter de rien. Je savais seulement que j’étais encore jeune, que je pouvais attendre longtemps avant de rencontrer un homme qui ne me répugnerait pas ; et si je ne le rencontrais pas, je ne serais pas une gêne pour mon père et ma mère... Je ne comprenais pas ce qui se préparait en moi.

Chapitre 2

Dans mon journal intime

J'ai déjà dit que j'avais très tôt appris à aimer les livres. Notre vie, calme et pleine de bon sens, me convenait très bien. J'aimais à m'occuper des travaux domestiques. Mais ils étaient monotones et peu passionnants, et ne pouvaient occuper tout mon esprit. Pour une jeune fille de ma position, les livres sont la principale distraction, presque le seul plaisir. C'est probablement pour cela qu'il y a parmi nous tant de lectrices passionnées. Peut-on nous le reprocher ? Nous avons besoin de loisir... nous avons beaucoup de travail, et il est épuisant... ce loisir est si innocent...

Au début, je tirais profit de mes lectures, du moins me semblait-il. Elles développaient, renforçaient mon bon sens.

Lorsque j'étais enfant, j'entendais mes amies plus âgées me raconter qu'elles tombaient amoureuses, et je tombais amoureuse sur leur exemple. Mais les livres m'apprirent bientôt à voir que les jeunes gens avec qui nous dansions, jouions aux gages ou à chat perché, n'avaient aucun charme. Je commençai à comprendre la maladresse de leurs prétentions à la mondanité, le peu d'élégance de leur dandysme... ; ils manquaient de maturité, et je commençai à les trouver plats. À seize ans, je cessai de tomber amoureuse d'eux, à dix-sept, de trouver du plaisir dans leur compagnie.

J'avais toujours été pleine de bon sens. J'interprétais ces changements en moi comme un signe de ce que je devenais encore plus raisonnable. Dans mon journal, à l'année 1849, on trouve par trois fois ces mots : « Comme il est ridicule et honteux de me rappeler qu'il y a encore peu de temps, je tombais amoureuse. Je comprends maintenant que c'était une bêtise d'enfant. »

J'avais commencé à tenir un journal intime à quatorze ans, et le poursuivis jusqu'à l'été 1852, alors que j'avais dix-neuf ans. Il est très court : deux ou trois lignes par jour, rarement huit ou dix lignes. Au début, rares sont les lignes où il n'y a pas de faute d'orthographe, et dans le dernier cahier, on trouverait difficilement une page où elles ne figurent pas par dizaines.

Je vois que deux mois et demi avant la demande en mariage de Volkov, on peut lire :

« 23 (juin 1850). Anniversaire de Sacha. Nous sommes allés avec les Katalonski à Bourkine Sad¹. C'était très gai. De retour à la maison, j'ai longuement rêvé. »

À lire cette note, je me souviens que c'est justement après cette promenade à Bourkine Sad que dans mes rêves apparurent un charme et une netteté inconnues jusque là.

¹Parc situé aux alentours de Saratov.

Sacha¹ bondit de joie lorsque nos pourparlers avec les Katalonski aboutirent à l'heureuse décision de fêter son anniversaire par une promenade hors de la ville, dans un parc. J'étais moi aussi ravie. Voilà notre déjeuner fini, celui des Katalonski de même ; voilà notre vieux cheval noir corbeau attelé à la voiture ; le cheval des Katalonski est lui aussi harnaché ; prêts, en avant ! Au galop ! Maman Katalonski est avec nous : il n'y a pas de place dans leur voiture. En route !

Le parc de Bourkine Sad s'étend dans les montagnes. Il n'est pas très étendu, mais est contigu à un grand bois. Le parc occupe une dépression ; la forêt s'étend au-dessus de lui, presque jusqu'au sommet. Nous nous dispersons à travers la montagne. Nos aînés vont se promener sur les chemins en pente douce, bien entretenus, en bas, près d'une terrasse où nous prendrons le thé. Nous allons escalader la montagne. Mais mon frère et Arkacha Katalonski disparaissent en un instant ; quelle chance ils ont d'avoir des bottes qui ne craignent pas les sentiers rocailleux qui parcourent les flancs des ravins ! Ils s'y précipitent. Je leur crie : « Arrêtez-vous, Messieurs, vous allez vous tuer ! – Non ! » ; la voix d'Arkacha me parvient à peine. Varenka, Aniouta, Nadia et Volodia² Katalonski ainsi que ma sœur Sacha veulent aller avec Macha et moi dans la montagne. Mais au bout de cinq minutes, je vois que je les ai tous distancés ; et Macha — elle a quinze ans, et va bientôt être en âge de se marier — est aussi restée à jouer avec eux. Tous sont restés en bas. Macha ne les laissera pas se laisser emporter par leurs gamineries au risque de se faire mal ; et je marche seule, de plus en plus haut. D'abord dans les petits chemins ; voilà, il n'y a plus de sentier, il faut passer entre les branches, s'y frayer un chemin, se courber ; je suis au plus profond de la forêt. Et s'il surgissait un loup ? Non !, me dis-je. Je monte toujours plus haut, sors du bois, au sommet de la montagne, couvert d'épais buissons ; ici, il faut être encore plus prudent, pour ne pas déchirer sa robe ! Je me faufile à travers les buissons le long de la crête jusqu'à l'autre forêt ; là, je descends vers le pied de la montagne, je débouche sur la plaine. « Oh, comme je suis allée loin ! Je suppose, plus de deux verstes³ des autres ! Il est temps de revenir : là-bas, le thé doit être prêt ! » Je rejoins l'endroit où nous nous sommes installés par le plus court chemin, à travers la plaine, le long de la crête. Que se passe-t-il ? Le chemin se perd au milieu de grands roseaux ; j'avance en les écartant des deux mains ; on entend un ruisseau, est-ce qu'on peut l'atteindre ? Non, sous mes pieds le sol est gorgé d'eau, je vais abîmer mes souliers : il me faut remonter un peu. Je marche au milieu des roseaux, le long du ruisseau, vers la montagne, on ne peut pas me voir du tout dans les roseaux ! Je pense que personne avant moi n'est jamais venu ici. Je suis la première à venir ici ! La terre se fait plus sèche, les roseaux sont remplacés par de l'herbe, si haute qu'elle aussi est plus grande que moi ; mais ça y est, je peux voir, à travers, le parc, de l'autre côté du ruisseau ; l'herbe est de plus en plus basse, la terre devient tout à fait sèche ; je peux m'avancer jusqu'au ruisseau... Comment le traverser : les berges sont boueuses sur dix bons pas ! Mais j'aperçois une perche jetée en travers... serai-je capable de passer par là ? Elle est très étroite ! Non, elle ne s'est pas brisée, je ne suis pas tombée ! Je cours vers le bois, vers les miens ; déjà, j'entends leurs voix ; maman crie : « Liza, où es-tu passée ? C'est l'heure du thé ! » Maman court à ma rencontre... Cette promenade m'a vraiment affamée. Et avec quel feu, quel enthousiasme leur raconté-je toutes les péripéties de mon voyage vers des contrées

¹Diminutif du prénom Alexandra.

²Diminutif du prénom Vladimir.

³Unité de longueur, valant 1,06 km.

lointaines et inconnues ! Ensuite, nous jouâmes à chat perché ; puis, quand le soir tomba, Macha, nos deux frères et moi retournâmes au ruisseau, et nos cavaliers firent l'éloge de mon audace : j'étais allée si loin de tous, au milieu de roseaux si hauts et si épais ! Ensuite, nous dînâmes : nos aînés préparèrent un excellent brouet de sarrasin au mouton ; je les aidai. On le faisait cuire dans une marmite posée sur un trépied de planches, sur un petit feu de bois, comme le font les bergers. Lorsqu'on eut retiré la marmite, mon frère et Arkacha jetèrent dans le feu un énorme tas de bois mort, et celui-ci brûlait vivement alors que nous dînions. Puis nous jouâmes de nouveau à chat, et ni Arkacha, ni mon frère ne purent m'attraper une seule fois. Alors que nous nous apprêtions à rentrer, nos cavaliers jetèrent à nouveau dans le feu une quantité absolument fabuleuse de ce même gros bois mort, et la lumière du feu éclaira de façon surprenante notre route jusqu'au sortir du parc ; et encore après, tout le long de la plaine, jusqu'à la ville même, nous ne cessions de nous retourner pour voir si le feu brûlait : il brûlait, encore et toujours !

Une demi-heure après notre arrivée chez nous, mon père, ma mère, mon frère et ma sœur dormaient profondément. J'étais moi aussi couchée dans mon lit d'été — un édredon posé à même le sol du balcon de ma mezzanine, sous un dais tendu entre le mur et la rampe du balcon — ; j'étais couchée, mais le sommeil restait loin de moi. Ma poitrine respirait profondément l'air doux de cette tiède nuit, j'avais trop chaud, j'avais rejeté le drap qui remplaçait la couverture d'hiver, un léger vent me chatouillait doucement et tendrement le cou, le rafraîchissait... Je le laissai caresser mes jambes, lui ouvrit ma poitrine... il me rafraîchissait.

Je m'appuyai sur le coude et regardai le ruban bleu clair du fleuve, sur lequel se détachait avec malice la bande d'or de la lune, au-dessus du Mont Sokolov¹ tout argenté sous ses rayons... J'écoutai le tranquille clapotis des vagues contre la berge escarpée de la Volga... Un léger vent caressait et chatouillait mes jambes, mes épaules, ma poitrine... Je me sentais vigoureuse, forte, hardie, le cœur plein de joie. Il me revint à l'esprit la légèreté, la liberté et l'audace qui m'avaient prise pendant cette promenade dans la forêt, les buissons, les prés et les roseaux, dans la lumière déclinante du soir, dans la pénombre de cette nuit claire, loin de tous les autres... J'avance, j'avance de plus en plus loin... la forêt est de plus en plus profonde, j'avance, j'avance... j'ai chaud... j'entends le murmure du ruisseau, je cours vers lui, j'y puise de l'eau, je m'en asperge le visage, le cou — comme elle est rafraîchissante ! — je découvre mes épaules de mon corsage, je les asperge d'eau — comme c'est frais et bon ! — je remets mon corsage sur mes épaules, il me faut rafraîchir mes pauvres jambes, elles sont si fatiguées de cette longue promenade ; je me suis assise sur une grosse pierre, tout près de l'eau, je me repose. J'étends ma jambe nue jusqu'à l'eau, je plonge mes deux jambes dans l'eau ; elle chatouille doucement mes orteils, chatouille mes pieds, ils font comme des rapides dans le courant... J'enlève ma couronne de fleurs, je jette dans le ruisseau une fleur après l'autre, je les suis des yeux, les regarde tourner, plonger, refaire surface, s'éloigner à toute vitesse dans les tourbillons du courant... Et soudain, j'entends une voix, la voix d'un homme ! « Dites-moi, je vous prie, quel chemin faut-il prendre pour rejoindre la ville ? Je ne suis pas d'ici, et je me suis perdu. » Encore heureux que j'aie depuis longtemps remonté mon corsage sur mes épaules, et que je l'aie reboutonné ! Mais je suis pieds nus, ah, quelle honte ! « — Ah ! » Je me retourne. Derrière moi se tient un jeune homme en costume de chasse, un fusil à l'épaule, bien fait, inconnu. « — Je vous ai fait peur ? », demande-t-il en

¹Montagne située près de Saratov.

souriant. « – Non », dis-je : « Vous n'êtes pas effrayant. Je vais vous montrer le chemin, attendez seulement que je me chausse. » — J'ai si honte d'être pieds nus! — « – Permettez que je vous aide », dit-il, et il s'agenouille, et, oh, c'est affreux! il embrasse mes pieds! « – Vous êtes insolent! », dis-je. Il pleure... le pauvre, il n'est pas du tout insolent : il a peur de moi! « – Éloignez-vous », dis-je, « je me chausse tout de suite, et je vous montre le chemin. » Il recule, je me chausse et lui crie : « Où êtes-vous? Allons-y, je vais vous guider! » Nous nous mettons en route. « Qui êtes-vous? Comment vous êtes-vous retrouvé ici? Je pensais qu'il n'y avait personne ici, pourquoi avez-vous fait si peu de bruit? Ce n'est pas bien! » Il m'assure qu'il s'est approché sans me remarquer! « Vous mentez! Vous êtes rusé! », dis-je. « Il ne faut pas se faufiler comme ça, vous m'avez fait peur », le réprimandé-je avec une grande dureté. Et lui, le pauvre, il pleure! Il me fait peine. Il dit : « Vous ne m'aimez pas du tout! – En voilà une bien bonne! Pourquoi donc me mettrai-je à vous aimer? » Je le trompe : je l'aime, je l'aime terriblement! Il pleure. « Voici la route qui mène à la ville », dis-je. « Adieu! Je ne vous aime pas, parce que vous m'avez fait peur. – Permettez moi d'aller avec vous », dit-il. « – Pour rien au monde! Je ne peux pas vous souffrir! » Il couvre son visage de ses mains et pleure, en s'éloignant... Il me fait terriblement peine, le pauvre, mais je ne le rappellerai pas! Non, je suis dure! Pourquoi m'a-t-il fait peur? J'avance, j'avance toujours plus loin; la forêt est de plus en plus profonde, et j'avance, j'avance... J'ai chaud, je cherche la fraîcheur. J'entends chuchoter un ruisseau, je m'approche de lui. Au-dessus du ruisseau ont poussé d'épais saules, je me suis aspergé d'eau le visage, les épaules, j'ai dégrafé mon corsage, je me suis déchaussée, j'ai plongé mes deux pieds dans l'eau — cela les a rafraîchi; c'était si bon! —, je me suis rechaussée, et je vais m'allonger dans l'ombre des saules : il y fait doucement frais, l'herbe y est si tendre! Je me suis allongée, appuyée sur le coude, et je me repose... Il fait frais, c'est bon! Je commence à somnoler, mais je ne somnole pas, j'entends tout! « – Qui est cette jeune fille si hardie, qui s'est avancée si profond dans la forêt? – Je ne la connais pas plus que vous. – Il serait dommage de la réveiller! Mais peut-être qu'elle pourrait nous indiquer le chemin. – Je ne dors pas », dis-je en ouvrant les yeux. Devant moi se tiennent un vieillard et un jeune homme; le vieillard a l'air si bon, le jeune homme est si bien fait de sa personne. « C'est mon fils », dit le vieillard. « Nous ne connaissons pas le chemin : ne pourriez-vous pas nous l'indiquer, belle demoiselle? – Avec plaisir », dis-je. « Allons-y! ». « Pourquoi ne regardez-vous pas mon fils? », dit le vieillard — je suis rusée, je ne fais que semblant de ne pas le regarder : je n'arrête pas de le regarder à la dérobée; il est si bien fait! « Et pourquoi me mettrai-je donc à regarder votre fils? Nous ne nous connaissons pas », dis-je. « Mais il vous aime tant! – En voilà une bien bonne! », dis-je en riant. « Pourquoi ne le dit-il pas lui-même, qu'il m'aime? – Je vous aime, j'avais peur de le dire », dit le jeune homme. « Je vous en suis extrêmement reconnaissante », lui dis-je. « Voici la route qui mène à la ville. Adieu. – Vous n'aimez pas mon fils! », dit le vieillard en pleurant. « Vous ne m'aimez pas! », dit le jeune homme en pleurant. « Non, je ne vous aime pas. Adieu. » Ils s'en vont, pleurant tous les deux. Je les plains vraiment, surtout le jeune homme : il est si aimable! Mais je ne veux pas les rappeler, je ne veux pas lui dire que je l'aime : je suis une coquette, j'aime tourmenter tous ceux qui tombent amoureux de moi... Cette aventure me plaît beaucoup plus que la première : l'autre, pourquoi m'a-t-il tellement fait peur? Pourquoi s'est-il faufilé vers moi, alors que j'étais déchaussée, comment a-t-il pu oser embrasser mon pied nu? Mais on ne peut rien lui reprocher,

le pauvre : c'est moi qui n'ai pas été assez attentive ! Et il était aussi très timide... et comme il pleurait, parce que je ne voulais pas l'aimer ! Je suis couchée sur mon balcon, et je pense à lui : je le plains, pourquoi l'ai-je poussé à tant pleurer ? Est-ce bien d'être coquette ? J'ai chaud ! J'ai rejeté mon drap... J'ai chaud ! Un petit vent caressait mon cou, je lui ai offert ma poitrine, lui ai laissé chatouiller mes épaules, mes jambes... Il est si rafraîchissant ! Je me suis appuyée sur le coude, et je regarde le ruban bleu clair du fleuve, j'écoute le tranquille clapotis de ses vagues... Je pense à lui, je le plains : pourquoi ai-je été si coquette ? Pourquoi ne lui ai-je pas avoué que moi aussi je l'aimais ? Si je le revoyais, je ne serais pas si cruelle ! J'entends une voix chanter sous mon balcon : c'est sa voix... Il chante la lune qui dore le fleuve, le petit vent chaud de la nuit qui ride l'eau, son amour pour moi... Il me supplie de lui jeter ma mantille et de sortir sur le balcon — il ne peut pas me voir, je suis couchée, cachée... le pauvre, il me peine de me jouer de lui, je ne veux pas être coquette. Je jette ma mantille sur mes épaules et m'approche de la balustrade du balcon, m'y accoude et l'écoute, enveloppée dans ma mantille : il devrait être plein d'enthousiasme, cela lui arrive si rarement, mais ma mantille ne lui convient pas ! Il me supplie de la rejeter <et>¹ d'apparaître à lui, aussi lumineuse que le jour ! « Flatteur », dis-je, « je ne suis vraiment pas une telle beauté. » Mais il continue à me supplier... Le pauvre, je ne veux pas être une coquette et le faire souffrir : « Permettez », dis-je, « je vous aime tant. » Et j'écarte ma mantille de mon visage : il devrait être satisfait — cela non plus ne le satisfait pas ! Il me supplie de passer mon petit pied à travers la balustrade ! « Comme vous êtes drôle ! », dis-je. « Je sais que vous voulez me baiser le pied. Mais le balcon est plus haut que votre tête ! Et si même vous réussissiez à atteindre la grille, quel plaisir trouveriez-vous donc à poser vos lèvres sur la semelle poussiéreuse de ma pantoufle ? » « — Vous ne m'aimez pas ! », dit-il en pleurant... « Je vous en supplie ! Vous ne m'aimez pas le moins du monde ! Vous n'avez pas pitié de moi ! » « — Si, j'ai pitié de vous, je ne peux rien vous refuser » : je veux faire un peu la coquette avec lui, et en effet j'ai pitié de lui. « Je vous en prie », dis-je en passant le bout de mon pied entre le sol de pierre du balcon et le bord inférieur de la grille, seulement pour rire de le voir s'étirer en vain sans réussir à l'atteindre ; mais horreur ! et qu'il est donc rusé ! en un éclair, il saute sur le banc — comment ai-je pu oublier que sous mon balcon il y a un banc ! —, il saute dessus, attrape mon pied des deux mains, se penche, et embrasse mon cou-de-pied nu... Qu'il est rusé ! Mais son baiser chatouille comme une caresse mon pied : c'est drôle... Il embrasse et embrasse encore mon cou-de-pied nu. « Comme vous êtes drôle ! », dis-je — ah, naïve que je suis, je l'ai encouragé : il voit que je ne me fâche pas ! Il ôte ma pantoufle de mon pied et la jette au loin ! Quelle insolence ! Je me fâche : « Laissez-moi m'en aller. Vous êtes trop insolent ! », mais il ne pense même pas à m'obéir ! Il tient fermement et serre contre sa poitrine mon pauvre pied nu, embrasse tous ses orteils... « Vous êtes trop insolent ! Vous m'offensez ! », dis-je avec fermeté. « Je ne peux pas aimer un tel insolent ! » Il pleure et libère mon pied. Il me fait vraiment peine. Mais pourquoi est-il si insolent ? « Je vous ordonne de partir, et je ne veux pas vous aimer ! » Il se couvre le visage de ses mains et s'en va... Il fait chaud ! Si chaud ! Je vais et viens à travers le balcon... Il me fait vraiment peine, mais je devais le punir ! Je vais et viens à travers le balcon, j'offre mes épaules au vent, il les caresse, les chatouille. Je regarde la montagne, argentée sous la lumière de la lune... Il me fait peine ! Je suis triste... Je me suis accoudee à la balustrade, je regarde le sommet de la montagne

¹Le texte de l'édition de 1949 présente visiblement ici une lacune.

au loin, il étincelle d'un éclat d'argent pâle sous la lune... Je suis triste, si triste! Je ne le reverrai jamais! Mon Dieu, le voir encore une fois, et l'aimer! Se voir à nouveau, sans espoir! Comment pourrais-je ne pas être triste? Je me rappelle tous les détails de notre première et — oh, mon Dieu! — dernière rencontre, au bal. Ah, quelle chose terrible que la querelle entre nos deux familles! Les cruels! Je ne le reverrai jamais! Mon Dieu, c'est sa voix! Sa voix sous mon balcon! « Je suis là! Abaisse sur moi ton doux regard, belle demoiselle! » « — Vous êtes là? Comme je suis contente! Mais comment êtes-vous arrivé là? » « — J'ai escaladé le mur de votre jardin! » « — Il est si haut! Ne refaites plus jamais cela! Vous pourriez tomber et vous blesser. Je vous donnerai la clef du jardin, ce sera mieux. Vous viendrez jusqu'à ce balcon, je serai toujours à vous y attendre. » « — Et je ne pourrai jamais serrer votre main? » « — Jamais! » Il pleure, je pleure aussi... nous pleurons et pleurons... Nous pleurons toute la nuit, et au matin je suis triste et pâle. « Tu es très triste », me dit maman. « Maman, je l'aime, et papa est ennemi avec son père! » « — Si cela te rend si malheureuse, nous nous réconcilierons avec sa famille », me console maman, et elle me mène vers mon père; il ne peut pas s'opposer à nos demandes, va voir son père, et le soir même nous donnons un bal, et il y apparaît sans masque. Ce bal, c'est nos fiançailles. On nous oblige à nous asseoir l'un à côté de l'autre, à nous tenir la main, on nous bénit, on nous ordonne de nous embrasser — j'ai si honte : « Il ne faut pas », lui murmuré-je; il est si gentil, il dit : « Comment est-ce possible, papa et maman? » « Allons dans le jardin », me murmure-t-il, « là, personne ne nous obligera à rien. » Il est gentil! « Allons-y », lui dis-je, et nous voilà dans le jardin, nous nous promenons dans les allées désertes... Là-bas, dans la salle, on danse, les échos de la musique nous parviennent à peine... Il fait chaud! Je rejette mon drap, appuyée sur le coude, j'offre ma poitrine, mes épaules, mes jambes au tendre vent de la nuit, il me caresse et me rafraîchit. Nous nous promenons dans le jardin, il me dit : « Je vous aime... »

Je faisais déjà de telles rêveries auparavant : plus d'une fois, j'avais mis de côté mon livre et m'étais perdue dans mes pensées, me mettant à la place de l'héroïne, revivant à ma manière son destin, ses sentiments. Qui n'a jamais ressenti cela? Mais auparavant, ces égarements de l'esprit étaient chez moi passagers : une demi-heure, au plus une heure, après quoi je me replongeais dans ma lecture, si c'était pendant la journée; un quart d'heure ou une demi-heure, et je m'endormais, si c'était le soir, dans mon lit. Désormais, je rêvais toute la nuit sans dormir, et le lendemain je me fâchais contre moi-même : « A-t-on idée de ne pas dormir jusqu'à quatre heures, lorsqu'on doit se lever à sept parce qu'on a à faire? Voilà que j'ai obligé maman à livrer les commandes et à servir le thé : ce n'est pas bien, cela ne doit plus se reproduire. »

Une semaine suivait l'autre, cela ne se reproduisait pas. Comme auparavant, il m'arrivait souvent de me passionner pour un livre intéressant; mais comme auparavant, ma rêverie durait une demi-heure ou une heure, puis je me remettais tranquillement à lire. Je restai une telle lectrice pleine de bon sens, les pieds bien sur terre, jusqu'à la mi-octobre. Avec elle commencèrent les affres de la vie réelle. La fin de l'automne et presque tout l'hiver de ma dix-huitième année furent empoisonnés par les doutes à l'égard de mon bon sens et les craintes que mon père et ma mère ne me considèrent comme une entêtée et une capricieuse à cause des refus adressés

à mes prétendants. Finalement, je me persuadai que mes craintes au sujet de mon père et ma mère étaient vaines, et avec cette peur disparurent les reproches secrets que je me faisais. Si je me conduisais vraiment en dépit du bon sens en repoussant des fiancés qui m'étaient odieux, mon père et ma mère pouvaient-ils pour autant, dans leur amour plein de sollicitude, m'imposer un tel arbitraire ? Ils s'efforceraient plutôt de me détourner de cet entêtement néfaste par des reproches et des sermons. Ils me montreraient au moins leur mécontentement. Je ne voyais rien de cela.

Après le refus adressé à Volkov, c'est maman elle-même qui m'avait apaisée ; après le refus à Frolov, après m'avoir fait, contrairement à ses habitudes, quelques faibles remarques, elle s'était purement rangée de mon côté : elle savait bien elle-même qu'on ne peut épouser un homme qui ne nous plaît pas, et que flouer ses prétendants est une bassesse qui ne saurait apporter le bonheur à une jeune fille d'un caractère simple, comme le mien ; que si je restais célibataire, je ne serais pas un fardeau pour mes parents, qui ne me feraient pas de reproches ni ne me jugeraient. Ils continueraient à voir en moi une jeune fille sensée. Pourquoi donc me tourmenter ?

Ces pensées s'affirmèrent en moi vers la fin de l'hiver. Lorsque j'opposai un refus à un troisième prétendant, ma confiance en moi au sujet de mon père et ma mère fut entièrement justifiée : maman ne me fit pas le moindre reproche ; elle se contenta de dire qu'elle n'attendait pas de moi que j'accepte d'épouser un homme qui n'était en rien supérieur aux deux autres, et ajouta que je resterais pour mon père et elle, comme auparavant, une jeune fille intelligente et sensée, et une fille bonne et obéissante, dont ils avaient toujours et seraient toujours satisfaits.

Qu'avais-je alors à craindre, que pouvais-je vouloir de plus ? Je redevins insouciant et gaie, comme par le passé. Cette humeur paisible me revint juste avant l'arrivée du printemps 1851 ; peu de temps après, je notai ceci dans mon journal :

« 22 (mars 1851). Nous avons eu des invités : les Chatilov, les Simonov, les Erchov. La cour est maintenant tout à fait sèche, et nous avons toute la soirée joué à chat : Lénotchka, Sacha, Aniouta Chat., Varenka, Nadia Sim., Katia Erch., nous trois, les six Katalonski — en tout, quinze personnes ! C'était très gai. Nos invités sont partis tard, vers minuit. Ensuite, j'ai longuement rêvé. »

Cinq jours plus tard, c'était mon anniversaire, et je trouve une note à laquelle je vois que mes souvenirs concernant les impressions qu'avaient laissé en moi ma deuxième nuit d'insomnie sont tout à fait exacts.

« 27 (mars). C'est mon anniversaire. J'ai dix-huit ans. Maman m'a acheté un petit chapeau très mignon et l'a donné à Sacha, qui me l'a offert. Ce chapeau coûte sept roubles. Tout à fait mignon. Le soir, nous avons des invités : les Chatilov, les Simonov, les Trakhovski, les Erchov, les Répinski. Nous avons dansé. Après leur départ, je n'arrivais pas à dormir, et j'ai commencé à rêver ; mais il m'est venu l'idée de relire mon journal intime de l'an dernier. J'ai vu que l'an dernier, j'étais encore une coquette. Depuis, je me suis amendée sur ce point. »

Comment pouvais-je trouver que l'année d'avant « j'étais une coquette », alors que dans toute sa première moitié je me conduisais très sèchement envers les jeunes gens, et que dans la deuxième moitié je les craignais et les fuyais ? C'est ainsi que j'ai compris le changement que j'avais remarqué en moi ; voici quel était ce changement et comment je l'avais analysé :

Relisant le journal de mes dix-sept ans, j'allai jusqu'au 23 juin, lus les mots « j'ai longuement rêvé », qui apparaissent alors pour la première fois dans mes notes, et m'y arrêtai. Toutes les scènes dont se divertissait alors mon imagination me revinrent ;

je les comparai avec les rêveries auxquelles j'avais passé toute une nuit après avoir joué à chat, six jours auparavant : quelle différence !

À l'époque, huit mois auparavant, j'étais assise auprès d'un ruisseau, les deux pieds nus dans l'eau ; un jeune chasseur s'approchait discrètement et me regardait jouer... Il demandait à me chausser... et je lui permettais de me chausser ! Et il commençait à embrasser mes pieds nus ! J'en restais mécontente, chassais cet impertinent et le remplaçais par un jeune homme qui allait avec son vieux père, et était tout à fait gentil et modeste ; je ne voulais même pas reconnaître que je l'aimais, alors qu'il me faisait beaucoup de peine de le voir pleurer de ma cruauté ; mais lorsque je me reposais sur mon balcon à Séville, au-dessus du Guadalquivir, j'étais de nouveau si impudique ! Il est vrai que je voulais seulement lui jouer un tour en acceptant de passer le bout de mon pied à travers la rampe de fonte : le balcon était trop haut, je voulais seulement me moquer en le voyant s'étirer sans l'atteindre ; mais avancer le pied — un pied nu, seulement recouvert d'une pantoufle basse —, l'avancer avec l'autorisation de l'embrasser, même en simple plaisanterie ! Et comme j'étais punie de cette impudente gaminerie ! Il jetait ma pantoufle au loin et serrait contre sa poitrine mon pied nu ! Il est vrai que je me fâchais contre cet impertinent, et le chassais sans aucun regret, bien qu'il fût très bien fait, et que je l'aimasse terriblement. Mais tout de même, j'avais été terriblement impudique : quelle gaminerie ! Passer le bout de son pied à travers la rampe de fonte ! Il est vrai qu'après cela, je faisais disparaître Séville et le Guadalquivir, et me transportais à Vérone, près des Alpes enneigées ; et sur mon balcon à Vérone, ma conduite était désormais tout à fait modeste, et Roméo était si gentil : pas une fois il ne m'embrassait, alors que nous nous promenions dans notre jardin. Mais après, il y avait de nouveau tant de scènes avec des pieds nus ! Un jour, alors que j'étais assise sur un banc près d'une fontaine dans mon jardin de Sandomir, il avait même étreint mes genoux, et je ne l'avais pas repoussé... Il est vrai qu'il était très gentil, très modeste, et pleurait sans cesse. Mais ensuite, lorsque cet odieux voïvode aux sévères moustaches blanches était tué, et que maman accourait à ce bruit, que tous accouraient, il y avait de nouveau des fiançailles, et mon fiancé et moi nous embrassions même ! Il y avait tant de scènes semblables ! Tous embrassaient mes pieds, et un jour même, mon épaule ! Oh, comme je me fâchais ce jour-là ! — mais combien de fois nous embrassions-nous, mon fiancé et moi ! Comme j'étais légère, alors : une horreur !

Désormais, quelle différence ! Désormais, lorsque je rêvais toute la nuit, dans aucune de mes rêveries il n'y avait d'insolent pour embrasser mes pieds nus, il n'y avait pas d'insolent pour embrasser mon épaule, il n'y avait rien de semblable ! Et cela parce que je n'avais plus la même impudence, je ne me lavais pas les pieds dans un ruisseau, ne sortais pas sur mon balcon avec seulement des pantoufles aux pieds pour écouter une sérénade ; désormais j'étais toujours modeste comme l'était alors Juliette.

Je ne comprenais pas que j'étais devenue dans mes rêveries, au lieu de l'enfant espiègle d'alors, une jeune femme ; la modestie des rêveries de cette deuxième nuit d'insomnie, je la comprenais comme le signe que j'avais cessé d'être frivole et coquette... J'aurais été heureuse, si ce changement, qui m'avait réjouie alors, n'avait pas eu lieu, si mes rêveries étaient restées à jamais aussi impudiques que lors de ma première veille, alors que j'avais dix-sept ans !

Mais désormais, dans ma dix-neuvième année, mes rêveries qui commençaient à revenir gardaient leur nouvelle modestie. Désormais, elles se renouvelaient à peu

d'intervalle : chaque fois qu'un événement particulier venait troubler la monotonie calme et assoupie de mon prosaïque mode de vie. En sept mois, de début avril à novembre 1851, les mots « j'ai longuement rêvé » apparaissent onze fois dans mon journal : cinq fois après notre promenade hors de la ville, dans le parc ; une fois après une promenade de l'autre côté de la Volga ; deux fois alors que j'étais allée à ces soirs où l'on danse au son d'un piano et de quelque violon local, et que l'on nomme dans notre milieu « bals » ; trois fois après des jours de gros orage. Les jours d'orage faisaient mon délice : j'abandonnais mon ouvrage, sortais sur mon balcon, admirais les nuages, admirais les éclairs ; puis, lorsque les rafales de l'ouragan s'apaisaient, je portais mes fleurs sur le perron, sous la pluie. Ni ces jours de terribles ouragans sur la Volga, lorsque tous ferment portes et volets, ni même les autres jours après lesquels j'étais prise d'une humeur romanesque, ne présentaient quoi que ce fût qui pût ressembler à un décor romanesques. Nous ne canotons sur la Volga et n'allions dans les parcs qu'avec les Katalonski. C'était exactement comme si nous avions été entre nous. Aux réceptions, je ne pouvais rencontrer de jeunes gens que semblables à ce qu'étaient en leur temps Volkov et Frolov (ils étaient désormais mariés, c'est pourquoi je dis « en leur temps » : dans notre communauté, un jeune homme n'est qu'un fiancé ou un candidat aux fiançailles). Ces jeunes gens avec qui je dansais n'étaient désormais même plus ennuyeux pour moi : je ne leur permettais pas de parler de quoi que ce fût d'autre que leurs affaires de famille ou de travail ; sur ces sujets, on peut parler sans s'ennuyer même avec les gens les plus ennuyeux. Je n'avais plus peur de mes cavaliers : ils n'avaient pas même l'idée de me tenir des propos aimables, sans même parler de voir en moi une fiancée potentielle. Et lorsque je rentrais après un tel bal, mes cavaliers se souvenaient aussi peu de moi que leur père, leur mère, ou leur tante.

Mais il me suffisait de rentrer heureuse : j'aimais danser. Il me suffisait que soit brisé l'ordre monotone de ma vie de tous les jours, que mes pensées pussent s'arracher pour quelques heures à l'ordinaire des soucis domestiques. Il me suffisait que le mouvement et la musique gaie ou l'air frais des prés, des parcs, de notre Volga, pussent réveiller mon jeune organisme de son assoupissement plein de bon sens ménager : une soif de vivre imprécise s'éveillait en moi ; et lorsque je revenais dans ma petite chambre dans ma mezzanine, mes pensées s'élevaient vers les étendues éthérées, mes oreilles étaient pleines de mélodies, devant mes yeux se dressaient de lumineuses visions, dans un demi-jour lunaire au milieu de l'obscurité d'une nuit noire...

De lumineuses visions. Dans cette première période de mes rêves éveillés, ils étaient tous lumineux. Dans mes souvenirs fantastiques du monde de la poésie, un monde bien différent de ma vie, j'oubliais, refaisais en une heureuse idylle, tout ce qui me restait des livres qui m'avaient passionnée. Dans mes rêves, il n'apparaissait rien de tragique, rien de dramatique ; ils n'y avait pas même en eux de cohérence : tout ce qui revivait devant moi dans les récréations capricieuses de ce que j'avais lu y prenait un caractère de pastorale légère, tendre et insouciant, qui s'en tenait éternellement au premier rendez-vous. C'était toujours la même chose, comme à la première fois, quand bien même cela se répétait des milliers et des milliers de fois. C'était toujours la même chose, avec cette sérénité enfantine dont nous faisons preuve, lui et moi, deux êtres aériens, dont les délices étaient de sentir le souffle caressant d'un léger vent, d'écouter le murmure d'un ruisseau, de se charmer l'un l'autre des doux sons de mots tendres, deux êtres qui respiraient l'amour, sans avoir

le cœur qui palpite ou le sang qui s'échauffe. Se regarder dans les yeux, se prendre la main, le voir m'embrasser furtivement la main, se répéter sans fin « je t'aime », voilà tout le contenu de ma pastorale, d'une monotonie inépuisable, composée de mille versions d'une même première scène.

Lui, mon amoureux, était une vision éthérée aux traits parfaitement indistincts. Tout ce qui ce dessinait en moi avec précision, c'était ses yeux, qui me regardaient avec modestie et sérénité. Ils n'étincelaient pas, ils brillaient seulement d'une joie égale, calme et tranquille ; il n'y avait pas en eux d'éclat, il n'y avait que de la tendresse. Cela seul, la seule expression de ses yeux était nette, était pour moi déterminée et connue : je ne voyais pas même avec précision leur couleur. Lorsque dans l'idée vague que j'en avais, ils présentait un reflet plus sombre, j'imaginai confusément que ses cheveux sombres soulignaient la pâleur mate de son visage. Mais le plus souvent, ses yeux devaient être bleus — « devaient », car je faisais peu attention à leur couleur, je ne voyais que leur lueur de bonté et de douceur —, et alors je me représentais les torsades de ses boucles châtaines ou rousses, et le délicat vermillon de ses joues. Mais tout cela, je le voyais peu distinctement, comme à travers un brouillard dans lequel se mêlaient des nuances de couleur et des traits. De son visage, je ne savais même pas s'il était ovale ou allongé : je ne pouvais pas le remarquer, parce que j'étais captivée par l'expression de ses yeux ; je ne voyais que cette expression, et je sentais la chaleur de sa main serrant ma main, je sentais la légèreté du contact brûlant de ses lèvres contre ma main, lorsqu'il la baisait.

J'étais moi-même un être tout aussi éthéré que lui. J'entendais à peine les battements redoublés de mon cœur, lorsque je l'attendais et qu'il apparaissait au loin, venant à notre rendez-vous : je pouvais à peine sentir, je remarquais à peine, que mon cœur se gonflait, palpait — non, il ne palpait pas, il se réchauffait seulement à cette attente, à son approche. Je ne tressaillais que d'effroi et de modestie, lorsqu'il apparaissait non pas à un rendez-vous, mais à l'improviste, alors que, ne l'ayant pas encore rencontré, je pensais qu'il n'y avait personne auprès de moi, que j'étais en un endroit solitaire et désert, et que soudain j'entendais près de moi une voix douce, ou que, me retournant, je le voyais à côté de moi, cet inconnu... C'était la surprise qui me faisait tressaillir, non l'émotion. Et lorsqu'il prenait ma main et l'embrassait, ma main seule sentait la chaleur de ce contact, les battements de mon cœur ne s'accéléraient pas, mes joues ne s'enflammaient pas, et son regard se contentait de caresser en moi une joie sans mélange.

Nous vivions beaucoup, beaucoup d'histoires, agréables, paisibles et gaies. Elles étaient toujours gaies. Souvent — bien souvent —, nous pleurions aussi beaucoup, lui et moi. Nous ne savions pas comment dire à nos parents que nous nous aimions : j'étais fiancée à un homme odieux, ou bien mon amoureux était trop pauvre, ou bien il venait d'une autre ville, et nous ne pouvions espérer que mes parents acceptassent de se séparer de moi, ou bien j'étais malheureuse à l'idée de me séparer d'eux ; nous pleurions souvent et beaucoup. Mais nous étions bien convaincus que l'obstacle à notre bonheur disparaîtrait ; et il disparaissait toujours : Maman voyait mon chagrin, et refusait ma main à mon immonde fiancé ; elle devinait mon amour, et disait que l'esprit et le cœur de mon amoureux étaient plus précieux qu'une quelconque richesse ; mon amoureux apprenait que plus rien ne l'empêchait de venir vivre dans notre ville, et nous cessions de pleurer parce que je serais obligée de me séparer de mes proches. Lui et moi pressentions toujours un dénouement heureux, et c'est pourquoi nos larmes étaient légères, agréables ; inondés de pleurs, nous savions qu'ils

n'étaient qu'un prélude à la joie. Mais le plus souvent, il n'y avait dès le début aucun obstacle à notre amour : je rencontrais mon amoureux quelque part au cours d'une promenade en-dehors de la ville, mes parents voyaient notre amour, mon amoureux leur plaisait, ils me félicitaient pour cet excellent choix, nous bénissaient, et nous nous fiancions ; mais nous étions encore si jeunes que notre mariage était longuement reporté, et nous restions fiancés des mois, des années, à jamais — nous étions sans cesse assis ensemble, nous nous promenions sans cesse ensemble, nous parlions sans cesse de notre amour l'un pour l'autre, et mon amoureux me baisait sans cesse la main.

Et il n'y avait jamais aucune monotonie dans cette histoire toujours semblable, qui se répétait cent fois au cours de cette longue et pourtant fugace nuit du 21 mars, ni dans chacune des nuits suivantes, toutes semblables.

D'après mon journal, je compte onze nuits telles que celle-ci entre début avril et novembre 1851. Puis l'hiver arriva, et l'ordre monotone de ma vie en fut moins souvent troublé. En cinq mois, jusqu'à mon anniversaire suivant, on ne trouve que quatre fois la mention « j'ai longuement rêvé » : deux fois après que nous fûmes allés au théâtre, une fois après un soir de danse chez des connaissances, les Erchov, une fois après avoir fêté mon anniversaire chez nous, pour mes dix-neuf ans.

Avec le printemps, cette mention « j'ai longuement rêvé » apparaît de plus en plus souvent. Et le plus souvent, sans plus de prétexte particulier : en quatre mois, je compte dix-sept de ces insomnies. Pour trois d'entre elles seulement, il y avait des raisons à ces rêveries, analogues aux précédentes : un jour, une partie de patinage sur la Volga, une autre fois, une excursion hors de la ville, une troisième, une soirée chez les Katalonski, pour l'anniversaire de Macha. En revanche, on trouve à partir de la mi-mai les notes : « J'ai voulu rêver, comme hier, mais je me suis endormie ; c'est dommage... Je voulais absolument rêver longuement, mais je me suis endormie ; quel dommage ! », au jour du cinq juin, et le quatorze, j'écrivais : « J'ai cessé d'être une frivole. Cela se voit même dans la façon dont je rêve : ce n'est plus du tout aussi ridicule et idiot que l'an passé. »

Voici en quoi j'avais changé. Cela avait eu lieu progressivement, et je ne l'avais remarqué qu'alors que cela était déjà presque définitivement accompli.

Le contenu de ma pastorale restait le même, mais son décor avait changé, comme je l'ai dit, avec une variété inépuisable. Les mois passèrent, et, sans que je m'en aperçoive moi-même, un des éléments du décor, qui d'abord s'était complètement fondu parmi d'autres, plus vifs, se mit à apparaître plus souvent, et à partir du printemps de 1852 — le début de ma vingtième année —, commença à prendre de plus en plus nettement le dessus sur tous les autres ; en même temps qu'il l'emportait sur les autres, mon identité et celle de mon amoureux s'y faisaient toujours plus perceptibles. Nos relations, conversations et sentiments conservaient leur ancienne fraîcheur, leur ancienne sérénité éthérée ; mais le répertoire des souvenirs poétiques à partir desquels je nous créais, moi-même et mon amoureux, devenait sans cesse plus étroit, et notre vie imaginaire avait de plus en plus de traits en commun avec ma vie réelle, la terre que nous touchions à peine me devenait plus proche et plus familière. Nous étions de plus en plus rarement de pays étrangers, de conditions éloignées de la mienne.

Séville et le Guadalquivir, Vérone et les Alpes, puis même Saint-Pétersbourg et sa Néva s'effacèrent progressivement devant ma ville natale, ses collines et notre immense Volga. Les aristocrates et les paysannes espagnoles et italiennes laissaient

plus souvent la place à la fille d'un modeste fonctionnaire russe, et son amoureux était de plus en plus souvent un homme simple et modeste, fils de petit propriétaire ou de fonctionnaire, venant au sortir de l'université servir dans notre ville. Les mois passèrent, le printemps de ma vingtième année arriva, les parcs environnant ma ville natale reverdirent, et mon amoureux et moi cessâmes complètement de sortir de l'existence paisible et modeste dont le modèle était ma vie réelle ; le théâtre de nos rencontres inattendues, de nos rendez-vous prévus, de nos interminables promenades, fut désormais toujours les environs de ma ville natale, à travers laquelle j'aimais dans la réalité à me promener, moi Liza Sviline ; et lorsque mon amoureux et moi restions assis dans une pièce, cette pièce était le salon de notre maison, ou ma petite chambre dans ma mezzanine... Voilà pourquoi j'avais écrit : « Mes rêves ont beaucoup plus de bon sens qu'auparavant. » N'était-ce pas vrai ?

J'étais désormais toujours la même, et mon amoureux toujours le même : voilà pourquoi j'avais alors écrit : « J'ai cessé d'être frivole, même dans mes rêves. » Mon amoureux me devint de plus en plus familier, et ses traits se dessinèrent de plus en plus nettement dans mon esprit ; enfin je vis son visage tout à fait clairement.

Le vingt juin, on trouve écrit dans mon journal : « Je vois parfaitement son visage. »

Le vingt-deux juin, j'ai écrit : « Son visage m'est connu ; qui est-il ? »

Désormais, je ne m'oublie plus dans les songes, la nuit, mais dans mes pensées, le jour, en cousant ou brodant, je ne rêve plus, je m'efforce de me rappeler, de comprendre : qui peut-il bien être ? Ce n'est pas mon imagination qui l'a créé, mais ma mémoire qui l'a fait ressurgir, j'en suis presque sûre. J'ai sûrement déjà vu ce jeune homme aux longs cheveux châtain, aux grands yeux marrons, au visage ovale et légèrement hâlé, à la fine moustache sombre. Je cherche en vain... Ou bien ne l'ai-je vu qu'en passant quelque part, à la promenade, à l'église ? Peut-être au bal de l'Assemblée de la noblesse où je suis allée il y a trois ans ? Ou au théâtre, ou je suis allée deux fois l'hiver dernier, et quelques autres fois auparavant ?.. Où ai-je pu le voir ? Mais je l'ai sûrement déjà vu : son visage se dessine avec une netteté parfaite devant moi, mes yeux l'ont déjà vu.

J'ai écrit dans mon journal : « 24 juin. Mon frère et Arkacha sont revenus de Kazan. Tous les deux passent en deuxième année. J'en suis terriblement contente pour eux. »

Deux jours après, mon journal prend fin. C'est pour cela que je sais que cela est arrivé deux jours après le retour de mon frère : j'ai trouvé qui était mon amoureux. Mais cela n'est déjà plus écrit dans mon journal.

Nous prenions le thé, un soir. Mon frère refusa une deuxième tasse, se leva et dit : « Je vais chez Latchinov. » Je tressaillis et mon visage s'enflamma — Latchinov : c'est lui !

Chapitre 3

Latchinov

« Latchinov : c'est lui ! » Mais pas ce Latchinov chez qui allait mon frère ce soir-là. On ne pouvait reconnaître mon Latchinov en lui ; mon amoureux, c'était le Latchinov du passé, qui ne subsistait plus que dans ma mémoire fidèle.

À ce moment-là, l'été 1852, Latchinov n'avait encore que trente ans. Mais sa solide santé était déjà perdue. Cela faisait trois ans que je ne l'avais pas vu, bien qu'il vécût dans notre ville, que mon frère lui rendît souvent visite jusqu'à son départ pour Kazan, l'été précédent, et bien que lui-même fût jusqu'à cette époque venu chez nous trois ou quatre fois par an. Je n'aimais pas voir de telles personnes. Lorsque je l'avais vu pour la dernière fois, au printemps de 1849, il avait vingt-sept ans ; mais monter les quinze marches du perron de notre maison le mettait hors d'haleine. À cette époque, il disait déjà de lui-même qu'il avait un pied dans la tombe. La cause en est pénible à dire : il buvait trop.

Lorsqu'en 1848 il revint de Moscou, vit mon frère chez les Erchov, le reconnut, l'invita chez lui, et que mon frère se mit à lui rendre visite régulièrement, mon père et ma mère dirent à Gricha que cette fréquentation ne leur plaisait pas, qu'une telle connaissance les effrayait. Mon frère n'écoutait pas les conseils, et continuait à fréquenter Latchinov. Mon père et ma mère se fâchèrent contre Gricha, et lui ordonnèrent purement et simplement de cesser de le voir ; mon frère ne les écouta pas. Un conflit assez sérieux s'engagea ; mon frère tint bon. Au bout de six mois, mes parents commencèrent à s'apaiser : en réalité, Gricha n'était jamais revenu saoul de chez Latchinov ; ils finirent par reconnaître que mon frère ne risquait rien à cette connaissance, et cessèrent de s'y opposer.

Mais je continuais à craindre pour mon frère beaucoup plus longtemps que mon père et ma mère. Latchinov était un si vilain personnage, à ce que j'avais entendu dire !

Et ce que j'avais entendu était vrai. Je demandai à Gricha s'il était vrai qu'il n'était pas un jour où Latchinov ne se couchât pas ivre. Il dut bien avouer que c'était vrai. Et plus le temps passait, plus effrayantes étaient les rumeurs au sujet de Latchinov. Et toutes étaient vraies. On les répétait aussi bien chez nous que chez les Katalonski. Pourtant, Maman et Anna Larionovna n'aimaient pas à répéter sans bonne raison le mal qu'on disait des gens.

En 1847, alors qu'il était encore à Moscou, Latchinov reçut de son père un très gros héritage, se ruina en un an, et vint s'installer dans notre ville parce qu'il n'avait plus rien à dilapider. Depuis lors, il vivait, selon ses propres mots, de ce qu'il « gagnait » : son travail consistait en ce qu'il était le meilleur joueur de toute

la province. Lorsqu'il avait dépensé tout son argent, il se « mettait au travail » aux jeux d'argent, gagnait gros, puis « se faisait plaisir », c'est-à-dire qu'il laissait le wint, la préférence et le piquet et passait au pharaon et au lansquenet ; après bien divers revers de fortune, il finissait toujours par tout perdre et gagner des dettes ; alors, il se remettait « au travail ». Je demandai à mon frère si cela était vrai ; Gricha répondit que tout était vrai. Je ne lui demandai pas si tous les autres bruits horribles qui couraient sur Latchinov l'étaient aussi. Une jeune fille du monde ne devait pas montrer qu'elle entendait ces bruits avant un certain âge.

Mais je n'étais pas une jeune fille du monde, j'avais grandi dans une famille simple et modeste, où les adultes parlent devant les enfants et les jeunes filles, leurs filles et nièces, de tout ce dont ils parlent entre eux. Ils ne taisent pas les vilénies parce qu'ils en parlent sur un ton qui n'excite pas l'imagination ; ils ne les taisent pas, parce qu'il est bon d'apprendre dès l'enfance l'horreur qu'est la vie des gens dépravés.

J'avais entendu raconter comment vivait Latchinov : c'était repoussant. Deux ans après son retour dans notre ville, à ce qu'on disait, un fonctionnaire, dont la femme l'avais quitté pour Latchinov, avait amené la police pour reprendre sa femme ; Latchinov avait donné de l'argent à l'agent et flanqué le mari à la porte. Quelques jours plus tard, la femme était retournée chez son mari, après avoir dévalisé Latchinov. Celui-ci était alors dans une période faste, et elle était partie avec beaucoup d'argent, c'est pourquoi son mari l'avait accueillie avec beaucoup de déférence. J'aurais du mal à dire que je n'avais pas entendu cette histoire : toute la ville en parlait alors, jusqu'aux petits enfants. Après cela, Latchinov vécut encore deux histoires aussi honteuses. Une de ses compagnes avait sombré dans le vol ; une autre, ivre, l'avait presque égorgé.

J'avais entendu tout cela, et il m'était horrible de penser à Latchinov. J'avais seulement entendu parler de cet ignoble Latchinov, et ne le connaissais presque pas. Lorsque mon frère s'était mis à le fréquenter, il été passé de temps en temps chez nous, pour montrer que les fréquentes visites de Gricha ne l'ennuyaient pas, et qu'au contraire c'était lui qui l'encourageait à venir plus souvent. Je sortais alors. Une fois, en 1849, je l'avais vu en passant entrer chez nous ; par la suite, j'avais toujours réussi à me retirer dans ma mezzanine, et, comme je l'ai déjà dit, ne l'avais pas vu une seule fois de 1850 à 1851. En 1849, au moment où Gricha avait fait sa connaissance, j'avais essayé de le convaincre d'abandonner ce vilain personnage, comme je l'ai aussi déjà mentionné. Mais ensuite, j'avais aussi cessé d'en parler avec Gricha, parce que cela ne faisait que le mettre en colère. J'avais presque oublié l'existence de Latchinov lorsqu'à l'été 1851 mon frère partit pour Kazan.

Mais ce Latchinov, cet individu repoussant, que j'avais oublié, avait complètement recouvert dans mon esprit le jeune homme que j'avais vu petite fille, lorsque j'avais douze ans.

Je l'avais vu quatre fois en 1845 chez les Erchov, des amis de la famille. Tatiana Fiodorovna Erchov était sa tante. Cet été-là, la famille de Latchinov vivait, contrairement aux habitudes, non à la campagne, mais dans le chef-lieu de la province. Il était venu passer ses vacances ici ; cela faisait déjà trois ans qu'il était à l'université. De ses conversations, je me souviens qu'il faisait à maman l'éloge de Gricha, qui était selon lui un enfant intelligent ; il confortait maman dans l'idée que lorsque Gricha finirait ses études au lycée, il ne faudrait pas le mettre au travail, mais l'envoyer impérativement à l'université. Je me souviens que maman était très

contente d'entendre un jeune homme si intelligent, si brillant, faire l'éloge de Gricha. Je me souviens aussi qu'on lui avait demandé pourquoi il ne portait pas un uniforme d'étudiant, mais un costume civil, et qu'il avait répondu qu'il avait cette année-là abandonné le statut d'étudiant pour celui d'auditeur libre, et expliqué à maman et Madame Erchov la différence entre un étudiant et un auditeur libre.

À l'époque, il charmait tous les gens de notre communauté qui le voyaient chez les Erchov. Ensuite, nous le perdîmes de vue pendant trois ans. Lorsqu'en 1848 il revint dans notre ville, on se mit tout de suite à parler de lui : « Il paraît qu'il s'est perverti. Il n'a rien fait à Moscou, sauf la noce. Avec tous ses talents et six ans à l'université, il est revenu les mains vides. Au bout de quelques jours, on apprit qu'il était revenu de Moscou parce qu'il était ruiné. Ensuite apparurent les rumeurs dont j'ai déjà parlé. On cessa bientôt de le voir chez les Erchov.

Mais au début, il avait été deux fois chez eux alors qu'ils recevaient des invités. Les deux fois, je l'y avais vu. Il n'était pas entré dans la salle où nous dansions ; il avait passé toute la soirée dans le salon avec des dames âgées, avant qu'une partie de préférence ne se mît en route.

Le premier soir, il avait discuté quelques instants avec maman ; à la fin de la conversation, il s'était souvenu qu'elle avait un fils qui lui avait plu trois ans auparavant, et lui avait paru être un garçon intelligent et éveillé. Le lendemain, au cours de nos discussions sur la soirée, maman nous avait raconté que Latchinov se souvenait de Gricha et faisait son éloge. Lors de la réception suivante chez les Erchov, mon frère était allé voir Latchinov et l'avait interrogé sur l'université de Moscou. Latchinov avait été très aimable, et lui avait promis de lui donner des livres et des revues.

Ensuite, comme je l'ai dit, j'avais vu Latchinov une fois en passant alors qu'il entra chez nous. Je m'étais disputée avec Gricha à son sujet. Puis j'avais cessé de parler de lui avec mon frère, et ne l'avais plus vu du tout pendant les deux dernières années de lycée de Gricha. Ensuite, lorsque Gricha partit à Kazan, Latchinov ne m'était pas revenu à l'esprit une seule fois en un an.

Sept ans soit à penser le plus grand mal de quelqu'un et à l'éviter, soit à ne pas du tout penser à lui, pour soudain m'apercevoir que c'est lui, tel que je l'ai vu sept ans auparavant, que j'aime à travers mon amoureux imaginaire...

Et alors, en 1845, que pouvais-je être pour lui, que pouvait-il être pour moi ? Il avait alors vingt-trois ans, j'en avais douze. Je le voyais, et il ne me remarquait même pas.

Comment cela pouvait-il se faire que ses traits d'alors, que j'avais complètement oubliés, ressuscitassent dans ma mémoire ? Je l'avais oublié à un point tel que son visage d'alors s'était peut-être dessiné à mes yeux plusieurs semaines sans que je pusse dire à qui il était ; plusieurs jours à penser, et je ne pouvais toujours pas le reconnaître.

Cela faisait déjà deux jours que mon frère était chez nous. Sûrement parce que, pendant ces quelques jours, il n'avait pas mentionné le nom de son ami, certainement parce qu'il était déjà allé chez lui ; le visage de mon amoureux, tout le caractère de mon amoureux étaient si étrangers à cette connaissance de mon frère, que j'en entendais parler et ne m'en souvenais pas ; peut-être aussi parce que je faisais exprès de ne pas prêter attention au nom de cette homme odieux.

Et soudain — c'était le 25 juin —, retentirent à mes oreilles peu attentives la voix forte de mon frère : « Je vais chez Latchinov », et je tressaillis et mon visage

s'enflamma — Latchinov : c'est lui !

Je finis mon thé en hâte et montai dans ma chambre. Toute la soirée, je réfléchis : qu'est-ce qui m'arrive, comment cela peut-il être lui, Latchinov ? Je ne comprenais rien. J'avais seulement honte pour mon amoureux, qu'il soit Latchinov. Comment écrire cela dans mon journal ? J'y écrivais tout ; comment y écrire une telle honte : « Je suis amoureuse de Latchinov » ? Je n'écrivis pas mon journal ce jour-là. Je me dis : je cesserai de l'aimer. Un jour suivait l'autre. Désormais, chaque jour, sans relâche toute la journée, toute la soirée, je pensais à mon amoureux, je voulais sans cesse cesser d'aimer Latchinov, faire que mon amoureux ne soit pas Latchinov.

– Tu es rêveuse, ou triste, Liza », me dit Maman, « j'ai remarqué que depuis deux jours, tu es mélancolique.

– J'ai mal à la tête, Maman », dis-je

– Bois de la fleur de tilleul ou de la framboise.

– J'en boirai, Maman. » Et le soir, je me servis du tilleul. Je devais déjà simuler ! Mon dieu, qu'est-ce qui m'arrive ? Mon dieu, comme je suis moi-même devenue infâme ! Voilà ce que c'est que d'aimer un homme dépravé ! Comment écrire que je suis devenue une hypocrite, que j'ai menti à Maman ? Et je ne tins pas mon journal.

Je ne sais combien de jours passèrent ainsi. Latchinov... Latchinov... Désormais, j'avais envie d'entendre parler de Latchinov. Mais comment entendre parler de lui ? Ce Latchinov-là, le mien, n'existe plus depuis longtemps. Celui-ci, dépravé et ignoble, je le hais ; en parler me fait honte et me répugne. Et pourtant, j'en parlai tout de même.

Mon frère entra dans ma chambre pour y prendre un livre et, l'ayant trouvé, s'installa sur mon balcon pour le lire.

– Ça fait longtemps que tu n'es pas allé chez ton Latchinov », dis-je.

– Liza, c'est mal. Pourquoi être si méchante ? Pourquoi ce sarcasme, pire, cette espèce de haine ? Que t'as-t-il fait ? Est-ce que je t'en rebats les oreilles ? Je crois que je n'ai pas prononcé son nom une seule fois.

– Vingt fois. Je ne comprends pas comment l'on peut être amie avec un tel débauché.

– Tu ne peux pas comprendre, parce que... Les grenouilles sont dans leur marais à croasser », dit mon frère entre ses dents, « et elles pensent qu'il est très agréable de vivre dans leur marais. L'homme y tombe, c'est pour elles un scandale, une dépravation.

– Et qui est-ce qui le retient dans notre marais ?

– Liza, je ne te reconnais pas. Tu avais cette qualité au moins de ne pas parler lorsque tu ne comprenais pas. D'où t'es-tu soudain mis en tête d'être méchante ? » Mon frère sortit avec dépit.

Est-ce vraiment cette discussion qui bouleversa toutes mes pensées, tous mes sentiments ? En tous cas, je ne vois rien d'autre. C'est vrai, par ailleurs, j'avais toujours été bonne ; c'est vrai, je n'avais jamais aimé insulter les gens. Je m'étais toujours contentée d'avoir pitié des gens que je réprouvais. Je crois que même avant cette conversation, je pleurais déjà la transformation qui avait fait de mon Latchinov un homme dont la pensée me faisait honte et me répugnait. Je ne me souviens plus quand j'avais commencé à en pleurer. Je me souviens seulement qu'au début j'avais souri, lorsque j'avais reconnu mon amoureux en lui, et ensuite j'avais commencé à en pleurer.

« Ne peut-on vraiment pas le sauver ? », pensais-je. « Je dois le sauver... »

Je ne sais pas quel jour j'ai écrit ; je sais seulement quel jour il a lu ma lettre.

« Je vous aime. Je dois vous sauver. Vous devez être bon : vous aimez tant mon frère ; il vous a toujours défendu. Je vous étiez hostile : comment ai-je pu vous aimer ? Vous n'êtes pas celui que vous semblez être aujourd'hui. Je vous ai vu en 1845. À l'époque, vous étiez exceptionnel ; tous vous louaient. Venez nous voir. Je vous aime et je vous sauverai. L. Sviline. »

J'ai gardé cette lettre. On y voit, écrit de la main de Latchinov, le chiffre 11. Cela signifie « le 11 juin ». Ce chiffre y est répété de nombreuses fois, en haut, en bas, entre les lignes. Comme s'il était assis perdu dans ses pensées, et le griffonnait machinalement sans cesse...

Je glissai cette lettre dans un des livres de Latchinov, rassemblai plusieurs livres, les entourai d'un cordon et attendis que mon frère aille chez Latchinov. « Gricha ! », lui criai-je du balcon lorsque je le vis descendre l'escalier du perron. « J'ai oublié quelque chose : tiens, rends-lui ces livres. » « Lance, je les attrape », dit-il. Je les lui lançai.

Et s'il défaisait le cordon ? Ou si Latchinov le défaisait devant lui ? « Gricha ! », criai-je, sortant en hâte sur le perron, « Gricha, reviens ! J'ai oublié quelque chose ! » Mais il avait déjà passé le portail. Je courus vers la fenêtre donnant sur la rue ; mon frère avait déjà dépassé la maison du gouverneur.

Gricha rapporta quelques livres en échange de ceux qu'il venait de rendre. Il ne me dit rien de particulier.

Quelques jours passèrent ; combien, je ne le sais pas. Mais d'après la date écrite par Latchinov sur la lettre, je sais que c'est le 12 juin que mon frère, revenant au matin de chez Latchinov, entra dans ma chambre et se mit à me parler sur un ton que je ne lui connaissais pas.

– Liza, je ne t'avais jamais prêté attention, parce que je pensais que tu étais comme toutes ces Machenka, ces Pachenka, ces Tachenka¹. Mais tu es des nôtres. Sœur de mon cœur ! Tu es trop modeste ! »

Mon frère me serra au point de m'en faire perdre le souffle, et m'embrassa. Il sait tout ! Latchinov lui a tout raconté !

– Tu es trop modeste ! Tu te taisais, mais maintenant je te connais ! Je n'avais pas su t'apprécier, mais désormais tu es mon amie pour la vie ! Nous suivons la même voie, toi et moi ! » Et il se mit à parler de la parenté par le sang qui ne signifie rien sans la parenté spirituelle, et de notre parenté d'esprit à tous deux, de la situation de la femme, des droits de la femme, du progrès...

Je ne le comprenais qu'à moitié, parce qu'il employait beaucoup de mots savants, et qu'à cette époque je n'avais encore presque rien lu à part des romans, des nouvelles et des vers. Je n'arrivais pas non plus à me concentrer sur ce qu'il disait ; qu'allait-il m'arriver ?

– J'ai appris tout cela sur toi par Latchinov », continua mon frère, après s'être exalté tout son saoul au sujet du progrès et de la liberté. « Où l'as-tu vu ? Il dit que tu es une jeune fille extraordinaire ; il t'a encensé. N'as-tu pas honte de l'avoir si méchamment éreinté ? Il m'a interrogé à ton sujet ; sans lui, je ne t'aurais pas comprise avant longtemps, à force de te taire sans cesse. Où l'as-tu vu ? J'ai oublié de le lui demander.

– Je ne l'ai vu nulle part », dis-je. Par bonheur, il ne lui a rien dit !

– D'où vient qu'il s'intéresse tant à toi ? Il veut venir chez nous.

¹Trois diminutifs de prénoms féminins très courants.

– Gricha ! Mon dieu, venir chez nous ! Demande-lui de n'en rien faire !

– Comment cela, Liza ? Se peut-il que nous nous soyons trompés sur ton compte, lui et moi ?

– Au nom du ciel, Gricha ! J'ai peur de lui ! Je ne le verrai pas !

– Étrange ! », dit mon frère, et, haussant profondément les épaules, il commença à arpenter la pièce. « Je comprends », dit-il, s'arrêtant devant moi et portant sur moi un regard plein de conviction. « C'est de la timidité. Il ne va pas te manger », ajouta-t-il en éclatant de rire. « Voilà bien votre sauvagerie provinciale », dit-il, comme en une justification approbatrice.

– C'est égal, Gricha : timidité ou sauvagerie, je t'en supplie, prie-le de ne pas venir. Tu dois le faire.

– Très bien, je le lui dirai ; mais je le prierai de venir de ma part à moi », dit mon frère d'un ton protecteur. « C'est ridicule, Liza, et personne ne te passerait une telle naïveté provinciale. Mais je comprends, on ne peut pas abandonner si facilement tous ses préjugés.

– Au nom du ciel, Gricha, fais ce que je te demande », lui dis-je le lendemain matin lorsque je vis qu'il allait chez Latchinov.

– Je t'ai dit que je transmettrais ton souhait ; mais j'ajouterai que je considère cela comme un enfantillage.

Il partit. À midi, j'entendis une voiture entrer au galop dans notre cour. C'est lui, pensai-je, et je m'enfuis dans ma chambre. C'était lui avec mon frère. J'entendis leurs voix et celle de maman dans le salon.

Une demi-heure plus tard, mon frère entra dans ma chambre. « Eh bien, Liza, ainsi, tu refuses de venir ?

– Oui », dis-je.

– Sache que c'est idiot. » Mon frère traversa la pièce et s'arrêta devant moi : « Allons-y. » Je fis un signe de refus. « Non ? Bien, comme tu voudras. » Il retraversa la pièce et s'arrêta de nouveau : « Allons-y, je te dis. Tu ne veux pas ? Bon, très bien. » Il se renfrogna encore plus, et il sortit.

Pourquoi me menace-t-il ? Ne peut-il pas l'amener ici ? Je sortis sur le palier, là où l'escalier de ma mezzanine faisait un angle, et tendis l'oreille vers les discussions venant du salon. Maman et Latchinov échangeaient les nouvelles de la ville. Mon frère arpentaient la pièce en silence ; il s'arrêta, probablement devant Latchinov, et dit de sa voix de basse profonde :

– Vous m'avez dit hier, Piotr Nikolaiévitch, que vous aimiez les belles vues : ne voudriez-vous pas admirer la vue magnifique que nous avons sur la Volga depuis le balcon ? Allons-y. »

Je courus jusqu'à la dernière marche de l'escalier : « Je vais chez maman. »

– Non, Gricha. J'ai du mal à monter les escaliers, vous le savez bien. »

Dieu merci ! Je retournai dans ma mezzanine.

Bientôt, Latchinov s'en alla. Mon frère fut en rogne contre moi toute la journée.

Deux jours plus tard, mon frère et Macha eurent l'idée d'aller passer l'après-midi à la campagne. Je me réjouissais toujours de ces excursions. Nos parents acceptaient toujours, si les chevaux n'étaient pas harassés d'avoir été attelés le matin pour les besoins du ménage. La décision fut prise : on se dépêcha de déjeuner et d'aller au parc de Gromov¹.

¹De même que Bourkine Sad, le parc de Gromov est un lieu réel des environs de Saratov.

Comme Bourkine Sad, le parc de Gromov est agréable par le gros bois qui lui est contigu. Les chemins qui parcourent la partie où il est en pente sont recouverts de sable, et des bancs de rondins ont été installés dans l'allée principale. Au milieu du parc se trouve un kiosque à la chinoise.

À la mi-juin, les gérants du parc ne craignent pas encore pour leurs pommes lorsque des visiteurs viennent avec des enfants. On nous offrit le kiosque. Les plus vieux, après s'être promenés dans le parc, s'y installèrent. Les enfants restèrent près des balançoires que mon frère et Arkacha avaient installées entre deux saules. Arkacha resta pour surveiller les enfants. Macha, mon frère et moi partîmes nous promener dans le bois.

Nous prîmes quelques sentiers et débouchâmes dans l'allée centrale. Devant nous, sur un banc de rondins, était assis un homme vêtu d'un manteau gris, qui écrivait dans le sable avec sa canne. Les larges bords de son chapeau de paille cachèrent le haut de son visage, penché vers le sol. Mon cœur se mit à battre douloureusement dans ma poitrine. Voilà pourquoi mon frère avait organisé cette partie de campagne ! Qu'allait-il m'arriver ?

À notre approche, l'homme se leva. Je blêmis, même si j'avais déjà deviné qui il était.

Latchinov s'inclina devant Macha et moi. « Je suis allé au kiosque, et on m'a dit que vous étiez ici. » Il s'approcha de moi. Mon frère prit Macha par le bras, et ils ralentirent le pas. Je restai en avant, seule avec Latchinov.

Nous marchions en silence. Je n'osais lever les yeux du sol. J'entendis les pas de Macha s'éloigner, puis disparaître.

– Votre vie est bien terne, Lizavéta Arsénevna », dit-il ; puis il se tut.

Je marchais les yeux fixés au sol.

– Votre vie est morne et terne, Lizavéta Arsénevna. Pauvre de vous ! », murmura-t-il à nouveau avant de se taire.

Mon cœur se serra.

– Je vous en prie, asseyons-nous. Marcher me fatigue beaucoup. »

Il me prit par le bras et se dirigea vers un banc sur le bord de l'allée. Je me laissai guider vers le banc et m'assis à côté de lui sans lever les yeux du sol.

Il s'assit et, se penchant, écrivit dans le sable avec sa canne.

– Pour qui vous êtes-vous épanouie ? Pour quoi avez-vous grandi ? », dit-il à voix basse. « Pauvre de vous, Lizavéta Arsénevna. » Il se tut de nouveau. « Vous êtes trop gentille, Lizavéta Arsénevna. Je vous plains. »

Je m'étais depuis longtemps déjà mise à pleurer.

– Pourquoi naissent les jeunes filles telles que vous ? Elles n'ont personne à aimer. Je ne mérite pas d'être aimé.

– Cela fait si longtemps que je vous aime ! » J'essuyai mes larmes et levai les yeux sur lui... Lui, lui, celui que j'aimais ! Abattu, blême, malade, mais lui tout de même ! Son regard plein de bonté ! « Cela fait si longtemps que je vous aime ! » Je me jetai à son cou.

Il écarta doucement mes bras, ne me laissant pas le serrer contre moi. « Non, je ne mérite pas d'être aimé. Vous le regretterez. » Doucement, il me fit asseoir.

– Non, je le sais, vous êtes tel que vous étiez alors... Aimez-moi. Qui puis-je donc aimer ? Cela fait si longtemps que je vous aime...

– M'autorisez-vous à vous voir, Lizavéta Arsénevna ? Gardez-moi votre amitié. Mais vous ne pouvez pas m'aimer. »

Il se leva, me tendit le bras, et nous revînmes lentement vers les autres, vers le kiosque.

Il resta avec eux jusqu'à tard dans la soirée. Je ne pouvais pas rester avec eux dans le kiosque. Je repartis vers ce banc. Je craignais que mon frère ne vînt me parler. Mais il ne vint pas ; personne ne vint, ni Macha, ni Arkacha. Personne ne vint me déranger... Ensuite, Arkacha arriva et commença à me parler de Kazan. Tous étaient toujours bons avec moi. Et par la suite, Arkacha ne m'en parla plus jamais.

Latchinov partit un peu plus tôt que nous, emmenant mon frère avec lui.

Après cette promenade, l'attitude de mon frère envers moi changea du tout au tout. Il devint très attentionné ; il entreprit de m'apprendre le français ; Arkacha aussi me fit aussi parfois travailler le français. Lorsqu'ils repartirent pour Kazan, je pouvais désormais progresser par moi-même.

Mon frère changea aussi envers moi sur un autre point : il cessa d'intervenir dans mes relations avec Latchinov.

Latchinov vint chez nous une dizaine de fois dans les deux mois qui précédèrent le départ de mon frère. Parfois nous étions tous là, les Katalonski et nous ; d'autres fois, nous n'étions que trois : lui, moi et maman, ou lui, moi et mon frère. Mais le plus souvent, nous n'étions que tous les deux, dans ma chambre.

Maman l'appréciait beaucoup.

– Je ne vous comprends pas, Piotr Nikolaiévitch », disait-elle. « Comment est-ce possible de n'avoir aucune volonté ? Un homme ne doit-il pas pouvoir se contrôler ?

– Je ne vous comprends pas, Piotr Nikolaiévitch », disait mon frère. « Pourquoi ne pas faire la noce, lorsque l'on n'a rien à faire ? Mais si l'on voit la nécessité d'abandonner cette habitude, comment ne pas suivre cette tentation ? D'ailleurs, on s'en lasse vite. »

Je crois qu'aujourd'hui encore, je serais incapable d'expliquer comment Latchinov avait pu tomber si bas. « Une très mauvaise habitude due à un trop faible caractère », disaient Maman et mon frère, comme Latchinov le disait habituellement lui-même. Lorsqu'il était jeune, l'alcoolisme était à la mode parmi la jeunesse d'avant-garde. Puis se mit à fréquenter des gens peu recommandables. Beaucoup se sont ainsi perdus par faiblesse de caractère. Mais qui se fierait à un homme sans caractère ? Tout le monde se fiait à Latchinov. S'il disait : « Ce sera fait », tout le monde savait que ce serait fait. Il n'y avait pas d'exemple d'affaire qu'il eût abandonnée après s'y être engagé. Ce n'est pas lui qui se laissait entraîner par d'autres dans sa vie de débauche : il régnait sur les compagnons de sa noce infâme, chasseurs à courre grisonnants et protecteurs de musiciens tziganes. Ils lui demandaient conseil, faisaient de lui l'arbitre de leurs querelles honteuses. Au début, il appartenait au greffe du gouverneur ; il avait de l'influence non seulement sur le gouverneur, mais aussi sur son greffe. Il avait gardé son influence sur le gouverneur, maintenant qu'il était assesseur de la chambre criminelle, et il régnait sur la chambre : il remplaçait le secrétaire, imposait le silence au commandant, et menait toutes les affaires. Est-ce ce qu'on appelle un homme sans caractère ? Et lorsqu'il disait de sa vie : « Tout cela, c'est par manque de caractère », il suffisait de voir et d'entendre le calme, la froideur, la négligence avec lesquels il prononçait ces mots pour se convaincre que ce n'était qu'un faux prétexte : les gens sans caractère ne parlent pas de leur manque de volonté avec une telle indifférence.

C'est pourquoi je préférais les mots qu'il prononçait lorsqu'il avait réellement

envie de parler.

Chapitre 4

Latchinov et moi

Le lendemain de notre rencontre dans l'allée du parc, mon frère déjeunait chez lui. Le soir, il arrivèrent ensemble. Je ne descendis pas : de quoi aurions-nous pu parler en public ? J'attendis : il monterait me voir, et nous serions seuls.

Il monta avec mon frère. Cette fois-ci, mon frère ne me livrait plus à lui : il comprit le regard de supplication que je lui lançais et nous laissa.

– Vous avez beaucoup changé, ces trois dernières années », dit-il une fois seul avec moi. « Je ne vous aurais pas reconnue.

– Pourquoi être venu, Piotr Nikolaiévitch ? », dis-je.

– Je voulais vous voir, pour vous rendre votre lettre », dit-il. « Je ne voulais pas la confier à Gricha, et je ne pouvais pas vous faire courir le risque de vous la retourner cachée dans un livre. Je ne vous l'ai pas rendue. C'est parce que je ne vous avais pas vue pendant trois ans. Vous avez beaucoup changé. Je ne vais pas vous la rendre. Vous avez beaucoup changé.

– À quoi bon, Piotr Nikolaiévitch ? », dis-je. « Je vois bien toute ma folie.

– Non, Lizavéta Arsénevna : elle n'est pas en ce que vous croyez », dit-il.

Il ne lui était pas difficile de deviner la pensée qui m'avait fait retomber dans un bon sens résigné. Tout l'exprimait autour de moi : les meubles de bouleau de notre salon, la robe d'indienne de maman, les murs blancs de ma chambre sans tapisserie, les lattes blanches de son parquet peint, les modestes chaises peintes, le lit, la petite table de chevet, ma robe de mousseline lavée seulement deux fois.

– Votre folie n'est pas en ce que vous croyez, Lizavéta Arsénevna », dit-il. « Si je pouvais changer... Mais cela est impossible. Écoutez-moi bien : je vais vous parler franchement. »

Les mots que je l'entendis prononcer me semblent étranges. À ce moment-là, je les comprenais très mal ; je ne les comprends toujours pas parfaitement aujourd'hui. Mais je m'en souviens. Nous y revenions souvent, lorsque je lui disais que je ne croyais pas à sa faiblesse de caractère, et que je lui montrais qu'il devait s'amender, et le pouvait s'il le voulait.

– Vous avez raison », répondait-il, « je ne manque pas de force de caractère ; mais ma volonté n'a aucune raison de changer. Cela fait longtemps que j'ai perdu l'envie de prendre soin de moi, parce que j'ai perdu tout respect de moi-même. Ne croyez pas que c'est ma misérable vie qui me l'a enlevé. Non : la boisson, le jeu, la débauche, ce n'est rien. Je n'en aurais honte que si je pensais qu'ils m'occupent vraiment. Je sais que si je le voulais, j'abandonnerai sans aucun effort ces bêtises. Je suis au-dessus de ça ; elles ne me rabaisent pas à mes propres yeux. Mais il y

a autre chose, sur laquelle je n'ai aucun pouvoir : elle est la vraie raison de mon mépris de moi-même.

« Votre frère n'est pas d'accord avec moi. Ne soyez pas d'accord non plus ; mais au moins vous voyez que je vous parle franchement. Je me méprise par ce que je ne suis bon à rien. Lorsque j'en ai pris conscience, je me suis abandonné sans réserve à toutes les débauches, parce que je n'avais aucune raison de prendre soin de moi. C'est là qu'est la différence entre moi et les autres.

« Votre père est fonctionnaire, et est convaincu que son service est utile à la société. La façon dont il envisage les besoins et les intérêts de cette société importe peu. D'autres peuvent les comprendre mieux que lui ; mais ils pensent eux aussi qu'ils les servent. Ils ont du respect pour leur propre travail. J'ai beaucoup travaillé, lorsque je servais dans les commissions spéciales ; aujourd'hui je travaille encore plus : je contrôle tout ce qui se fait à la Chambre. Et j'ai beaucoup plus de temps libre que votre papa ou d'autres, dont on dit qu'ils servent avec zèle. Mais c'est seulement parce que je travaille beaucoup plus vite qu'eux : je résous en cinq minutes une affaire sur laquelle ils passent des journées entières ; j'écris en une page ce qu'ils étirent sur dix feuilles. J'en fais beaucoup plus qu'eux. Mais tout ce travail, c'est enfoncer des portes ouvertes. On ne peut rien faire qui rende véritablement service à la société. Et même, il n'y a dans les affaires sur lesquelles nous travaillons tous rien qui puisse se rapporter aux besoins de la société. Toutes ces affaires sont stériles. Un coup d'épée dans l'eau.

« Vous cousez une robe pour votre sœur. Vous sentez bien que ce travail est à la fois utile et nécessaire. Mais imaginez que vous n'avez pas mis de fil à votre aiguille. Vous ne faites que piquer et tirer l'aiguille. Vous êtes active. Mais votre activité ne produit aucun effet : les pièces n'en sont pas cousues ; vous ne faites que les trouer, les gâcher. Peut-on respecter son travail, lorsque l'on sait qu'il n'y a pas — et qu'il n'y aura jamais, qu'il ne peut y avoir de fil à son aiguille ? Peut-on se respecter ? On finit par s'être odieux et se dire : puissé-je tomber là où je le mérite, là où j'ai un avenir, dans la débauche et la folie.

« Voilà la différence entre moi et les gens fiables. Je travaille, comme eux, plus et mieux qu'eux. Mais je vois que nous n'avons pas de fil à nos aiguilles. Ils ne le voient pas, et se croient des gens honorables. Je me méprise, mais eux, je ne les dédaigne même pas : pour moi, ils ne sont pas des hommes. Ils se plaignent de mon orgueil ; moi, leur manifester de l'orgueil ? Je ne leur ferai pas cet honneur. Je suis aimable et condescendant envers ces crétiens. Mais ce qui leur fait honte, c'est que je n'ai pas la goutte.

« Il y a des gens différents, surtout des jeunes gens ; mais ceux-là restent jeunes jusqu'à mon âge, jusqu'à leur vieillesse. Il sont peu nombreux ici ; je suppose que vous n'en avez jamais vu qu'un seul exemple : votre frère. Son camarade est un peu comme cela aussi. Ils ont des convictions — les mêmes que les miennes. Mais ils pensent qu'un jour, ils pourront faire quelque chose pour les mettre en application ; qu'aujourd'hui même ils peuvent déjà faire quelque chose. C'est pourquoi ils ont du respect envers eux-mêmes aujourd'hui, et prennent soin d'eux-mêmes pour demain. Je ne peux les défaire de cet aveuglement. Transformer la société ! Cela allait bien aux ancêtres des Français d'aujourd'hui d'y rêver : ils n'avaient aucune expérience historique. On voit bien qu'en France, Dieu merci, tout est resté comme avant, malgré soixante ans d'effort des philanthropes et des révolutionnaires. Comme avant, les préjugés triomphent, le peuple a faim, les gredins prospèrent, l'administration

règne en maître, et la masse est en esclavage. Et cela, c'est la France. Mais nous, nous vivons en Russie. Transformer selon nos convictions la société russe ! Quand on est jeune, il est naturel de rêver à toutes sortes de chimères. C'est pourquoi j'ai de l'indulgence pour les rêveurs de l'âge de votre frère. Mais à mon âge, rester aussi naïf serait honteux. Un homme intelligent doit vite s'en défaire. Eux aussi sont aveugles ; ils ne voient pas non plus qu'il n'y a pas de fil à leur aiguille. Je respecte des aspirations si élevées ; je me moque d'eux, mais en riant un peu jaune. Je ne peux même pas les envier, même si leur aveuglement leur permet de prendre soin d'eux-mêmes. Ils sont trop insensés. Prendre soin de soi, c'est agréable ; mais être idiot... je ne peux regretter de ne plus être un enfant. Je suis depuis longtemps devenu adulte, j'ai compris depuis longtemps dans quel société je vis, de quel pays, de quelle nation je suis le fils. M'efforcer d'appliquer mes convictions à cette société, ce serait essayer faire à un bœuf l'apologie du joug. À quoi servent mes convictions ? À rien. Elles sont stériles, et je les méprise. Et elles sont ce qu'il y a de mieux en moi. Comment, alors que je les méprise, ne pas mépriser tout ce que je suis d'autre, comment ne pas me mépriser tout entier ?

« Pourquoi prendrai-je soin de moi ? Si tu ne sers à rien, débrouille-toi pour tuer le temps, et toi avec.

« Changer ? Pourquoi faire ?

« Pour une nation comme la mienne, je ne suis bon que tel que vous me voyez. Elle n'a pas besoin de plus. Je ne suis pas assez idiot pour proposer ce dont personne n'a besoin. »

Il ne me cachait pas qu'il était à plaindre, parce que je pleurais sincèrement sur son sort.

Mais bien plus que de lui, c'est de moi qu'il me parlait.

– Vous m'avez vu alors que vous aviez douze ans ; ensuite, vous avez entendu dire du mal de moi, et si vous pensiez à moi parfois, ce n'était qu'avec dégoût. Puis vous avez oublié jusqu'à mon existence ; comment auriez-vous pu vous souvenir de ce jeune homme que vous n'aviez vu que dans votre enfance, et qui, à peine disparu de votre vue, disparut de votre mémoire ?

« Enfant de douze ans, vous m'avez oublié ; mais bien des années passèrent, et en vous s'éveilla un besoin d'amour. Vous avez commencé à regarder autour de vous qui vous pouviez aimer : non, non seulement dans votre entourage, mais aussi parmi vos souvenirs, il n'y avait personne dont la pensée vous fût agréable. Vous avez dû dans votre examen remonter jusqu'à vos années d'enfance, jusqu'à leurs impressions fugaces, négligeables, fuyantes, pour que se présente à vous ne serait-ce qu'un visage qui ne vous fût pas odieux.

« Pourquoi ne pouviez-vous pas ne pas être repoussée par les gens qui vous entouraient, ou du moins qui un jour ou l'autre avaient été plus proches de vous que ce jeune homme que vous aviez à peine remarqué ? Vous direz "Je suis une orgueilleuse, une rêveuse". Non, Lizavéta Arséneva, ce n'est pas vrai. La chose est simple, et ne peut vous être reprochée.

« Dans votre milieu, on peut avoir les moyens de s'épanouir, d'atteindre le niveau des éléments les plus avancés de la société tant par l'éducation que par les exigences morales, et du même coup d'acquérir aussi les manières des gens bien élevés, ce qu'on appelle le bon ton. Les jeunes gens de votre milieu qui réussissent à atteindre ce niveau de développement, réussissent. Dès dix-huit ou vingt ans, il voient s'ouvrir devant eux une carrière inaccessible à ceux de leurs camarades qui sont restés au

niveau de leurs pères, vieux chefs de bureaux et autres petites gens. Et la société aussi voit qu'une belle carrière s'offre à ces jeunes gens. C'est pourquoi s'ouvrent à eux les portes de milieux beaucoup plus élevés que celui, obscur et pauvre, où ils sont nés. À trente ans, votre frère occupera une position égale à celle de gens nés dans les familles de notre aristocratie de province... peut-être même ira-t-il plus haut qu'eux. Cela, tout le monde le sait. Comment ces familles ne l'accepteraient-elles pas dès maintenant comme l'égal de leurs enfants ?

« Vos jeunes gens avancés peuvent-ils refuser d'entrer dans ces milieux élevés ? Peuvent-ils rester dans leur condition d'origine ? Ce serait une absurdité. Qui ne préférerait une bonne condition à une mauvaise ? Ainsi, tous les jeunes gens de votre milieu qui ont de l'esprit, de l'énergie et de l'éducation rejoignent une société plus haute, plus riche, plus brillante que la votre. Il ne reste auprès de vous que ceux qui sont en tout très en retard sur leurs camarades, que ceux qui sont rejetés par la bonne société.

« Si encore ces rejetés restaient des gens sans prétention ! Mais il n'en est rien. Ils n'ont pas réussi à se faire une éducation, parce qu'ils n'ont pas l'amour de la connaissance, ou ne sont pas assez bien dotés en esprit. Mais ils ont retenu quelques bribes de ce qu'ils ont entendu, et veulent jouer les gens éduqués. Ils ont des opinions sur la littérature, sur l'art, sur tout ce qu'il y a au monde — et chacun de leurs mots vous écorche les oreilles. Ils n'ont pu entrer dans le monde, parce que celui-ci ne leur a pas trouvé de qualités mondaines ; mais ils ont retenu quelques bribes de ce qu'ils ont vu, et s'imaginent qu'ils savent se conduire en hommes du monde : ils dansent, ils sont galants... et chacun de leurs mouvements a la grâce de ceux d'un singe.

— Tous nos jeunes gens n'ont pas de prétention, tous ne sont pas ridicules », rétorquai-je.

— Pas tous », répondit-il, « mais les modestes, ceux qui ne sont pas ridicules, sont encore un degré en-dessous de ceux qui le sont. Ils sont silencieux et paisibles parce que d'autres jeunes gens leur rappellent sans cesse leur insignifiance, et que vos jeunes filles ne cachent pas leur mépris pour eux. Ils sont rejetés même par votre milieu. Ce sont des idiots. Vous pouvez avoir pitié d'eux, être gentille avec eux, mais seulement parce que vous vous sentez hors de danger avec eux. Mais essayez d'imaginer que l'un d'entre eux épouse une jeune fille comme il faut : vous en frémirez. Et il est impossible de ne pas frémir lorsqu'un animal, même le plus doux, prend le pas sur l'homme.

« Ce qui est misérable, c'est le sort d'une jeune fille de notre condition, lorsqu'elle devient cultivée. Elle est privée de tout espoir d'être heureuse. Elle ne peut progresser. Elle reste enchaînée à cette vie petite, pauvre et figée dans laquelle végètent les gens rejetés par la bonne société. Peut-elle s'élever, comme son frère, peut-elle être reçue dans le monde ? La pauvreté n'empêche absolument pas un jeune homme de se distinguer des autres s'il les vaut par l'éducation : son costume ne le marquera pas d'infamie. Il porte le même drap noir, le même chapeau, les mêmes bottines que les plus riches hommes du monde. Le dandy habillé de façon plus coûteuse, l'imbécile de mauvais ton, est la risée de tous. Le luxe des toilettes féminines n'a pas d'autres limites que les moyens financiers. Une jeune fille modeste est rivée à son milieu par sa seule robe. Elle serait un paria, si elle se montrait dans une société d'une condition plus élevée que la sienne. Et comment pourrait-elle y entrer ? Où peut-elle être vue sans sa mère, sa tante, sa sœur aînée ? Quelle que puisse être son éducation, les portes de la société pour laquelle tous les jeunes gens bien élevés quittent son milieu

lui sont fermées.

– Aucune jeune fille intelligente de notre condition ne se plaint de ce que le grand monde lui est inaccessible», dis-je. «Nous savons bien que nous n’y trouverions qu’humiliations et afflictions incessantes. Certaines d’entre nous s’y retrouvent : les gouvernantes, qui échappent à notre condition ; pouvons-nous envier leur sort ? Ce sont les plus malheureuses d’entre nous.

– Je ne dis pas, Lizavéta Arsénevna, que la vie des jeunes filles de basse extraction serait meilleure si le monde leur ouvrait ses portes : sans cesse voir le mépris, ressentir l’humiliation, être à chaque instant rejetée, il n’y a rien là d’enviable. Mais c’est une piètre consolation.

«Le développement intellectuel, qui est si profitable aux frères, est fatale aux sœurs. Les jeunes filles de votre milieu ruinent leur bonheur en aspirant à l’éducation. D’ailleurs, comment leur reprocher cette attirance irréfléchie ? Où peuvent-elles trouver le repos, se distraire des petits soucis accablants, des travaux ennuyeux, de la monotonie épuisante de leur existence ? Dans les livres, uniquement. Par conséquent, ne vous blâmez pas, Lizavéta Arsénevna. Comment auriez-vous pu ne pas aimer cette unique consolation, la lecture ?

«Mais parce qu’on ne peut pas vous désapprouver, vous en portez-vous mieux pour autant ? Vous êtes devenue citoyenne d’un monde qui vous est inaccessible en réalité ; ses attraits vous ont retiré la possibilité de vous satisfaire de la condition dont vous ne pouvez sortir. Où sont les hommes de votre milieu qui satisfassent si peu que ce soit à vos exigences ? Pour vous plaire, un homme doit être intelligent et cultivé. Tous ceux qui le sont ont quitté votre société. Ce n’est plus dans nos pièces exigües qu’ils dansent, mais dans de grandes salles de bal, où vous n’êtes pas ; ce n’est pas à vous qu’ils murmurent des mots d’amour, mais à des femmes dont la toilette pour un seul bal coûte plus cher que toutes vos dépenses de garde-robe en un an, plus cher que votre dot toute entière. C’est aussi parmi elles qu’ils se trouvent des fiancées.

«Mais vous ? Il ne vous reste plus qu’à choisir parmi ceux dont n’ont pas voulu vos concurrentes plus heureuses, que vous ne connaissez pas, ceux qu’on n’accepte pas dans les endroits où l’on peut rencontrer vos concurrentes plus heureuses.

«Il ne vous reste que les rejetés. Comment s’étonner que vous n’ayez personne à aimer ? Comment vous accuser d’être difficile parce que vous ne trouvez personne à aimer ? Non, c’est vous qui avez raison.

«Mais vous en portez-vous mieux, d’avoir raison ? Vous êtes bien à plaindre, Lizavéta Arsénevna.

– Pourquoi parler de moi ? Laissons cela », disais-je avec tristesse.

– Il serait encore plus vain de parler de moi. À quoi bon ? Maintenant, vous avez appris à me connaître. Avez-vous toujours l’impression de m’aimer ? "Non", répondrai-je pour vous. Vous voyez que je suis un homme noble ; j’espère que vous me respectez. Mais vous éprouvez pour moi une aversion invincible. Vous savez que je me fais violence pour me présenter à vous tel que vous puissiez supporter ma présence. C’est pour moi une tenue d’apparat. Vous savez que chez moi, je ne suis pas comme cela. Vous ne pouvez penser à ce qu’est ma vie sans répugnance.

« Vos rêves exigeaient un visage qui se dessinerait à vous. Parmi les hommes que vous voyiez autour de vous, il n’y en avait pas un seul dont la pensée ne vous rebutât pas. Si vous aviez eu l’occasion d’aller visiter les musées, vous ne vous seriez pas souvenu de moi : vous auriez trouvé tout ce dont vous éprouviez le besoin dans

quelque tableau. Et si vous étiez dotée d'une grande invention, vous n'auriez même pas eu besoin de tableau, votre imagination aurait suffi à créer un visage et des traits vivants. Parce que vous vous êtes souvenu de moi, vous devez vous convaincre que c'est à tort que vous pensez être une rêveuse : votre invention est très faible ; elle ne peut rien créer.

« Qu'est pour vous ce Latchinov auquel vous aimiez rêver ? Une image, rien de plus. Pas un homme, non : seulement un rêve qui s'est attribué les traits de quelqu'un qui vous était totalement étranger. Il n'a rien de commun avec l'homme dont vous avez depuis fait la connaissance. Je suis absolument étranger à votre cœur.

– Non », répondis-je.

– C'est vrai. Vous voyez en moi quelqu'un qui a pour vous une inclination, et vous le récompensez de cette inclination par une autre inclination. Nous nous voulons tous les deux mutuellement le plus grand bien. Mais vous seriez épouvantée par l'idée de partager ma vie.

– Vous devez changer », lui répétais-je encore et encore.

– Vous me voulez du bien, mais du même espoir avec lequel je vous souhaite de rencontrer un homme qui puisse être pour vous un mari convenable et bon », me répondait-il.

Il avait parfaitement raison. Très vite, je m'étais convaincue qu'il n'avait pas la force de changer sa façon de vivre ; et tout le dégoût que m'inspirait auparavant sa misérable vie, lorsque je ne la connaissais que par la désapprobation modeste et voilée de mes parents, n'était rien face à l'indignation et l'horreur que je ressentais désormais, alors que les conversations de mon frère avec Latchinov me faisaient percevoir plus clairement comment vivait ce dernier, comment il s'était embourbé dans sa vie de débauche, avec qui il passait son temps. Latchinov me ménageait, évitant d'en débattre avec Gricha ; mais mon frère le relançait sans relâche, et il finissait toujours par répondre, n'y tenant plus. Il n'employait pas les mots grossiers dont mon frère usait généreusement dans ses attaques ; mais sa pensée, toujours exprimée sous une forme modeste, me glaçait par sa seule nature : il se laissait inmanquablement aller à la bassesse et l'ordure.

– Il faut que tu saches, Liza », disait mon frère, « que tu dois être exceptionnellement reconnaissante à Piotr Nikolaiévitch de l'abnégation dont il fait preuve pour toi.

– Gricha, à quoi bon ? », disait Latchinov.

– Non, permettez, Piotr Nikolaiévitch, je ne peux taire de si douces confessions. Écoute, Liza. "Votre sœur, Gricha, est une jeune fille remarquable, je l'aime beaucoup ; son visage même me plaît. Mais je dois me forcer pour aller la voir, et lorsque je rentre chez moi, je me dis : Ouf ! Dieu merci, je respire ! Le croirez-vous, Gricha ? Il m'est désagréable d'être non seulement avec elle, mais aussi avec votre mère. Je dois me contrôler : je voudrais bien boire une vodka, ou me prendre un punch, et en leur présence, je ne peux pas. Mais le plus désagréable, c'est que je les respecte. Quelle compagnie qu'une femme que l'on respecte ? Ce n'est pas comme avec Stépanida Mikhaïlovna : avec elle, on peut boire, s'insulter, et même, si l'envie nous en prend, se battre." Je ne peux concevoir, Piotr Nikolaiévitch, que vous puissiez supporter la présence de cette Stépanida Mikhaïlovna, cette Stenka¹, comme vous dites : elle sent l'alcool à plein nez.

– Vous exagérez, Gricha : elle n'est pas du tout une ivrogne.

¹Diminutif du prénom Stépanida, comme de son équivalent masculin, Stépane.

– Pas une ivrogne ? Même quand elle n'est pas ivre, elle en a l'air. La vodka l'a rendue affreuse. Et toujours échevelée et sale.

– Vous ne savez pas de quoi vous parlez, Gricha. »

Il me semble que si j'avais entendu un homme que j'aimais réellement tenir de tels propos, mes sentiments pour lui se seraient immédiatement refroidis. Et je n'aimais pas Latchinov. Il avait raison : ma mémoire ne l'avait rappelé pour le mettre dans mes rêveries qu'en absence de tout autre souvenir, et seulement parce que je ne voyais pas de belles peintures et que mon imagination n'était pas assez vive pour me laisser évoquer avec les couleurs de la vie un visage tiré d'une gravure.

Après la deuxième visite de Latchinov chez nous, Maman me dit : « Liza, il me semble que tu plais à Piotr Nikolaiévitch. Ne me dis pas qu'il te plaît aussi ?

– Ne vous inquiétez pas, Maman : il ne peut pas m'aimer.

– Je ne sais pas. Mais je dois te dire, Liza, que ton père et moi ne l'accepterions jamais. L'épouser, ce serait pour toi courir à ta perte. »

Je ne sus quoi lui répondre. Mais si cette conversation avait eu lieu deux ou trois semaines plus tard, j'aurais répondu : « Ne vous inquiétez pas pour moi ». Ma mère ne me donna pas l'occasion de le dire : elle ne renouvela pas sa mise en garde ; probablement parce que ses craintes s'étaient dissipées.

Ce n'est que lors des deux ou trois premières visites de Latchinov, alors que l'idée de sa réelle personnalité n'avait pas encore remplacé dans mon esprit les rêves où il était comme un souvenir éthéré, que je ne ressentis pas un frisson désagréable en lui serrant la main. Puis, le contact de cette main me devint ignoble, comme celui d'un lépreux. Cette désagréable sensation en vint même à susciter chez moi une sueur froide et une impression d'étouffement.

Il le remarqua, et ne s'en offensa pas. C'était un homme bon. Il continua à me tendre la main lorsqu'il arrivait et lorsqu'il repartait, et se dépêchait de la retirer, pour ne pas me torturer. Finalement, je décidai de prendre sur moi, et lui serrai résolument la main. Il sourit, et à son départ, ce jour-là, me dit : « Au revoir, Lizavéta Arsénevna ; nous sommes assez amis pour ne plus avoir à nous serrer la main lorsque nous nous rencontrons ou nous séparons. C'est une cérémonie que je n'aime guère ». Je rougis et fondis en larmes. Il se mit à rire, et par la suite, continua à me serrer fermement la main, comme la première fois. Je m'accoutumai à contrôler mes nerfs, mais ne pus me contraindre à ne plus ressentir de dégoût.

Après le départ de mon frère, Latchinov cessa de venir nous voir. Deux ou trois mois passèrent. Je les passais à lutter, en vain, pour ne pas laisser s'enfuir mon amoureux. Sa poésie lumineuse s'était éteinte. En même temps que ses traits purs, je voyais la vie infecte du cynique qui se roulait dans sa débauche répugnante. La réalité me privait de mon rêve, je perdais mon amoureux. Il m'apparaissait de plus en plus rarement, et disparaissait, à peine apparu ; les scènes de rencontres fantastiques avec lui étaient remplacées par le souvenir de conversations réelles avec Latchinov, et la joie éthérée de mon amour imaginaire laissaient la place à la tristesse de n'avoir personne à aimer, de n'aimer personne, de n'avoir pas même l'espoir de rencontrer un homme que je puisse aimer.

Trois mois passèrent, et mon amoureux disparut. Il ne resta bientôt plus que Latchinov, que je plaignais et respectais, mais que mon esprit fuyait. Je ne rêvais désormais plus. Je ne pensais plus à rien d'autre qu'à mes tranquilles petits soucis, à

mes affaires domestiques quotidiennes ; je devins paisible et raisonnable, mais triste. Mes jours s'écoulaient, plats et ennuyeux, mélancoliques et sages, et en me couchant, je lisais attentivement un livre, et m'endormais bientôt.

Latchinov et moi ne nous voyions pas, et aucun bruit à son sujet ne me parvenait. De temps en temps, mon père et ma mère rappelaient comme il était dommage qu'un homme si intelligent, si brillant, si bon, si noble, se perde, se soit perdu ainsi... Il n'y avait là rien de neuf.

C'était le quatre décembre, le jour de la fête de Varenka Katalonski, la deuxième sœur de Macha. Nous passions la soirée chez eux. Des invités arrivaient d'un peu partout. Les Erchov arrivèrent ; M. Erchov nous dit :

– Alors, vous avez entendu ? Latchinov est mort.

– Mort ? Comment ? », demanda maman, affligée : elle aimait beaucoup Latchinov.

– Il fallait s'y attendre : l'alcool », répondit Erchov.

Tous se mirent à le plaindre, puis à dire que c'était à prévoir.

Désormais, la peine couvrait en moi les sentiments désagréables qu'il m'évoquait. Je pleurai longuement cet homme que je ne pouvais voir sans dégoût, qui s'était lentement ruiné et finalement tué par un mode de vie indigne et repoussant, mais qui, dans sa déchéance, était resté bon et noble... qui avait fait preuve d'une amitié sincère et cordiale pour moi...

Est-il besoin de le dire, je pleurai plusieurs fois de ne pas être belle. Je ne m'en étais jamais souciée jusque là, et ne devais jamais plus m'en soucier. Mais à ce moment-là, j'en pleurai. « Si j'étais belle, il m'aurait aimé, et je l'aurais sauvé », pensais-je. Idée puérile ! Mais je n'en en ai pas honte : je me trompais, mais c'était parce que sa mort me rendait amère.

Chapitre 5

Une riche dot

À Noël, nous reçûmes une lettre de mon frère, qui nous écrivait qu'il passait de l'université de Kazan à celle de Saint-Pétersbourg. Par la suite, il se mit à nous écrire de Pétersbourg que sa situation financière était très bonne, qu'il mettait de l'argent de côté, qu'il pensait qu'il n'aurait jamais besoin de ces modestes économies, et que par conséquent il pensait les destiner au bien de sa famille. Quelles étaient ses activités? D'où venait cet argent? Il ne le disait pas, mais Maman et moi le devinâmes sans difficulté : à Kazan déjà, il donnait des cours particuliers; à Saint-Pétersbourg, il est plus facile d'en trouver, et ils rapportent plus. Nous devinâmes encore autre chose : c'était quelqu'un de très sérieux, peut-être avait-il trouvé du travail dans une revue. Il me semblait même reconnaître le style et les idées de mon frère dans certains articles d'une des meilleures revues. Je l'interrogeai. Il répondit : « Ces articles ne sont pas de moi, mais je travaille en effet dans la revue que tu évoques. »

Le 22 ou le 23 mars, nous reçûmes un avis nous signalant l'arrivée d'un mandat de 1500 roubles, au nom de mon père. Nous fûmes surpris. Serait-ce mon frère qui l'a envoyé? Ce n'est pas possible. Où aurait-il trouvé une telle somme? Mon père partit retirer ce mystérieux colis, nous disant qu'il reviendrait directement de la poste; il ne revint que pour le déjeuner, de son bureau. « Qu'est-ce que c'est que cette lettre? D'où vient cet argent? », lui demanda maman pendant le repas. Mon père répondit qu'il y avait une erreur sur l'avis de réception : il s'agissait de 150 roubles, et non 1500, envoyés par Drozdov, une de nos connaissances, assesseur dans le canton d'Atkar, qui priait mon père de payer une facture dans la boutique de Novojilkine, et de ne pas oublier de lui envoyer le reçu. Mon père avait même été vexé de ce rappel au sujet du reçu. Et il est vrai qu'il manquait vraiment de tact.

Le 27 mars, mon anniversaire, arriva. Comme toujours, Sacha accourut pour me féliciter alors que j'étais encore au lit, et m'apporta un cadeau confectionné par Maman : un morceau de barège¹ ornant une robe. Je descendis servir le thé. Nous le bûmes. Je me levai pour aller dans ma chambre me préparer pour accueillir mes amies et leurs frères, qui allaient commencer à venir me souhaiter un bon anniversaire. « Attends, Liza », dit mon père en me tendant une lettre décachetée. « Lis donc ceci. » Je regardai : c'était l'écriture de mon frère. Je poussai un cri de surprise à la lecture de la première ligne. « Liza », écrivait mon frère. « Je te prie d'accepter en cadeau de ma part 1500 roubles. Je n'ai absolument pas besoin de

¹ « Sorte d'étoffe de laine, légère et non croisée », dit l'Académie. Le terme russe est aujourd'hui aussi obsolète que le mot français sur lequel il est calqué.

cet argent. Chers Papa et Maman», continuait-il, «je suis sûr que vous approuverez mon geste. Liza a besoin d'une dot. Lorsque Sacha sera plus grande, j'aurai certainement quelques économies. Mais aujourd'hui Sacha n'a que quinze ans; on peut attendre pour s'occuper d'elle. Pour l'instant, il ne faut penser qu'à Liza.» Puis il expliquait, s'adressant à nous tous désormais, qu'il avait gagné cet argent grâce à un roman publié dans une revue; il en donnait le titre : nous l'avions déjà lu. Il n'était pas très bon, mais il était long. Mon frère ne se plaignait que de ne pouvoir écrire tout de suite un autre roman : il avait épuisé pour celui-ci toutes ses réserves d'impressions et d'observations.

Ce n'est que huit ans plus tard, en 1861, trois ans après mon installation à Saint-Petersbourg, que j'appris que ce roman était une invention, de même que le mandat de Drozov à Novojilkine : mon frère n'avait fait que corriger les épreuves de ce roman. Corriger des épreuves était tout ce qu'il faisait pour la revue. Ce n'est qu'en 1861 que mon frère me dit la vérité, tout ce que je ne pouvais pas même imaginer sur cet argent, tout ce que personne dans la ville ne soupçonnait sur la mort de Latchinov. Ce n'était pas le vin qui avait tué Latchinov : il s'était suicidé en prenant du poison. Il s'était empoisonné le quatre décembre, deux jours après avoir envoyé à mon frère une lettre, que Gricha me remit, huit ans plus tard.

Je ne vais pas mentionner ici le début de cette lettre : elle est écrite sur un ton de raillerie grossière de Latchinov sur lui-même. Il conseille à mon frère de garder le silence pour un temps sur ce qu'il allait lui dire comme à un homme intelligent. Il lui disait que sa santé, depuis longtemps mauvaise, était devenue désormais insupportable; il avait enfin décidé de se soigner. Les médecins lui avaient dit : si vous respectez scrupuleusement les règles d'hygiène, n'avez plus une goutte d'alcool, partez en Algérie, votre vie peut durer encore trois ou quatre ans, et vos souffrances diminuer. Mais même alors, vous ne pourrez pas en être tout à fait débarrassé; et dans tous les cas la mort n'est pas si loin. «Vous avez toujours vanté ma logique, Gricha», continuait Latchinov. «J'ai jugé qu'il ne valait pas prolonger une existence aussi exécrationnelle; si vous examinez mon raisonnement sur nos bases communes, vous conviendrez qu'il est parfaitement rationnel. C'est pourquoi, mon ami, j'ai décidé de me procurer quelque poison pour abrégier mon voyage vers le Léthé, ou pour ainsi dire, d'une certaine manière, vers le fleuve de l'oubli.

«Mais vous, mon ami, ne m'oubliez pas. Je vous aimais. Et un jour, vous, la jeune génération, aurez plus d'indulgence pour ceux qui ont ruiné leur vie dans cette époque de léthargie sans espoir de notre société.

«Je n'ai pas de famille, et je n'ai personne de plus proche que vous. Ces derniers temps, j'ai travaillé avec assiduité, parce que je ne voulais pas laisser de dettes à ma mort. Et lorsque j'eus rapatrié tout mon argent en circulation, il s'avéra qu'après paiement de mes dettes, il me restait deux mille roubles. Je vous les envoie. Accomplissez ma dernière volonté. Employez une partie de cette somme pour partir à Saint-Petersbourg, ce dont vous avez depuis longtemps envie, et vous y installer. Le reste, faites-en cadeau à Lizavéta Arséneva. Dommage qu'il n'y en ait pas plus. Mais la vie est si répugnante qu'on n'a pas envie d'attendre que son cercle de jeu soit de nouveau en fonds.

«À propos de Lizavéta Arséneva. Qu'elle sache — plus tard, lorsque cela ne l'affectera moins — que je lui étais sincèrement attaché. Je lui souhaite de rencontrer un homme qui soit plus digne d'elle que moi. Lorsque nous nous rencontrâmes, j'étais fatigué de vivre, et mon cœur était usé. Votre P.L.

P.S. Au début de l'automne, j'ai voulu abandonner mon affreux mode de vie. Je n'ai pas pu : j'y étais habitué. Et puis, à quoi bon ? Ma santé n'était déjà plus bonne à rien. »

Ce cadeau envoyé par mon frère fit beaucoup de bruit dans notre milieu. J'avais désormais une dot de 2500 roubles. Peu de jeunes filles de notre communauté étaient d'aussi riches fiancées.

Un soir, fin avril ou début mai, Maman vint dans ma chambre. Cela était rare, seulement pour des affaires importantes. Les jambes de Maman n'étaient déjà plus jeunes, et l'escalier de la mezzanine était raide.

– Liza, cela fait très longtemps que nous n'avons pas parlé de tes intentions », dit-elle. « Le besoin ne s'en faisait pas sentir, et je ne voulais pas t'inquiéter si l'occasion ne se présentait pas de corriger ton erreur, si tu le vois comme une erreur et le regrettes. Dis-moi, mon amie : as-tu l'intention de rester célibataire ?

– Je ne sais que vous répondre, Maman. Je n'ai aucune intention. Mais j'ai l'impression que j'ai peu de chances d'avoir des prétendants.

– Je pense aussi, Liza, qu'il ne peut y en avoir qui te plaisent plus que les précédents. Mais ne regrettes-tu pas tes dispositions d'alors ? Tu étais alors bien jeune, et ne pouvais comprendre comme il est pénible de ne pas se marier. Maintenant, tu as vingt ans.

– Et alors, Maman ? Qu'est-ce que cela change, dix-huit ou vingt ans ?

– Tu n'as pas l'air de me comprendre, mon amie. Rien qu'à ton visage, j'ai toujours supposé que tes sentiments n'avaient pas changé : tu es toujours aussi pleine de santé. Ne le prends pas mal, Liza, mais plusieurs de tes amies se sont mariées : ne les envies-tu pas ?

– Et pourquoi, Maman ? J'ai eu des prétendants semblables à leurs maris.

– Je ne sais pas comment je dois te parler, Liza. Tu es telle que, vraiment, toutes les mères voudraient avoir une fille comme toi. Mais dis-moi, mon amie, comment tes amies mariées te parlent-elles de leur vie ?

– Celles qui ont de bons maris en disent beaucoup de bien ; celles qui en ont de mauvais pleurent. » Je ne comprenais toujours pas de quoi voulait parler Maman.

– Si une fille épouse un homme avec qui elle va être malheureuse, c'est de sa faute, ou plutôt, pour mieux dire, de la faute de son père et surtout sa mère : s'ils avaient prêté l'attention nécessaire au caractère de cet homme, il n'aurait pas commis d'erreur. Mais il y en a beaucoup qui ont fait un mariage heureux, et trouvent beaucoup de bonheur dans la vie conjugale. Elles doivent en parler. »

Ce n'est qu'à ce moment-là que je compris ce que voulait dire ma mère.

– Maman, les jeunes filles sérieuses ne parlent pas de choses aussi futiles. Mais elles disent qu'il y a pour elles dans la vie conjugale beaucoup plus d'aspects désagréables que d'aspects agréables ; que ce n'est que lorsque l'on a une inclination très forte pour son mari que la vie de femme mariée est supportable.

– Et c'est vrai », dit Maman.

En effet, c'est vrai. La plupart des jeunes filles de notre milieu se marient si jeunes qu'il n'y a absolument aucune passion dans leur esprit.

– Pourquoi une jeune fille sensée se marie-t-elle ? », continuai-je. « Par légèreté ? Non, c'est pour avoir un toit, du pain, pour ne pas être un fardeau pour son père et sa mère. Certainement, Maman, si vous êtes venue me parler, c'est parce que quelqu'un a envisager de demander ma main. Dites-moi que je suis obligée de me marier : je le ferai, quel que soit ce prétendant. »

Désormais, je pouvais poser la question avec assurance.

– Doux Jésus, Liza, pourquoi faire ? Avec l'argent que t'a envoyé Gricha, tu as 2500 roubles. Si tu restais célibataire, nous achèterions une maison avec cet argent ; en attendant la bonne occasion, avec 2500 roubles, nous pourrions acheter une maison qui rapportera deux cents roubles par mois, ou même plus. Avec deux cents roubles, tu pourras toujours vivre sans être à la charge de personne. »

Je savais que Maman allait dire cela. Je m'y connaissais en matière financière ; j'avais entendu dire comment utiliser au mieux son argent, du moins les sommes qu'on peut avoir dans notre situation : le mieux est d'acheter une maison. Mes projets étaient les plus simples, ceux qu'avait dit Maman.

– Mais tu as raison », continua-t-elle. « Évidemment, je n'aurais pas parlé de mariage s'il n'y avait pas eu un prétendant. Mais ce prétendant est tel que je l'aurais moi-même éconduit, sans même t'en parler, si tu n'avais pas désormais un âge où il ne serait pas bien pour moi de parler en ton nom sans t'avoir demandé. C'est un dénommé Joukov, un capitaine. Je ne le connais pas, ne l'ai jamais vu, n'avais même jusqu'à aujourd'hui jamais eu vent de son existence. Il a entendu parler de toi, ou plutôt de l'argent que t'a envoyé Gricha, et il est venu dimanche à l'église, pour voir... Maintenant, par l'intermédiaire de Maria Ivanovna Volkov, il nous demande la permission de nous rendre visite, que nous voyions s'il nous plaît. Rien qu'à sa manière de chercher une épouse, on voit s'il t'agréera ou non. Il n'est même pas utile de parler de lui, Liza. Mais cela montre, mon amie, que désormais tu peux avoir d'autres prétendants. Par conséquent, il serait prématuré d'acheter une maison : une dot est meilleure quand elle est constituée d'argent liquide.

– Achetons une maison, Maman », dis-je gaiement. « Je serais idiote, si je voulais me marier. Quel mari pourrait être aussi bon envers moi que vous ? Quand papa et vous vous fâchez-vous contre moi ? À quelles contraintes suis-je soumise ici ? Pourquoi me marier ?

– Avec quelle indifférence tu souhaites rester vieille fille, Liza ! », dit-elle.

– Vraiment, Maman, n'avez-vous pas honte ! », dis-je gaiement, la serrant dans mes bras. « Quelle fille intelligente dans ma situation voudrait se marier ?

– Tu as encore raison, Liza », dit-elle en m'embrassant, « tu es pleine de bon sens, ma fille. Pour parler franchement, cela est vraiment mieux. »

Elle se perdit dans ses pensées.

– En effet, qu'y a-t-il de bien dans le mariage ? », commença-t-elle. Elle semblait méditer en elle-même plutôt que parler avec moi. « Il faut faire plaisir aux gens, prendre soin d'eux. Quel plaisir à être un laquais ? C'est vrai : si une jeune fille n'est pas opprimée dans sa famille, le bon sens lui indique de rester vieille fille. Ainsi, au moins, elle est libre. Le père, la mère, quel pouvoir peuvent-ils s'arroger sur une fille adulte, si ce sont des gens bons et sensés ? Ils exercent leur autorité sur leur fille tant qu'elle est trop jeune pour raisonner seule. Une fois qu'elle a grandi et appris à le faire, ils voient qu'il ne sert à rien de lui donner des ordres. Et ensuite, elle devient même le personnage principal de la famille : ils voient bien qu'ils ont vieilli, se sont affaiblis ; ils sentent bien qu'elle peut, mieux qu'eux, raisonner, organiser le ménage ; ils lui laissent tout le pouvoir dans la maison. Mais un mari ? Il est toujours le tuteur de sa femme ; impossible de se soustraire à son pouvoir. On est toujours comme plus jeune que lui, on l'a toujours derrière le dos. Est-ce agréable, lorsqu'on a son bon sens ?

« Bien sûr, il y a aussi des maris qui obéissent en tout à leur femme. Tu en as un

exemple sous les yeux : Anna Larionovna et Vassili Ilitch. Mais une fois de plus, la vie d'Anna Larionovna n'est-elle pas lourde à porter ? C'est une femme intelligente ; mais que peut-elle faire d'utile pour ses enfants ? Rien. Elle peut bien surveiller les affaires de son mari, puisque lui-même ne voit rien. Mais comment, avec tout son esprit, le remplacer dans les affaires auxquelles une femme n'a pas accès ? Va-t-elle aller au bureau à sa place, prendre sa place face aux gens dont dépend son travail ? Ainsi, une femme doit voir reléguer son mari dans un coin crasseux ; il y est déjà. Et il mourra chef de bureau. Elle en est blessée pour lui, et elle en a mal pour ses enfants. Dans sa vie non plus, il n'y a rien d'enviable.

« Et encore, elle fait partie de celles qui ont fait les mariages les plus heureux. Au moins, son mari la respecte, et c'est un homme d'un caractère admirable. Il y a peu d'hommes comme lui. Ils sont bien rares, les maris dont les épouses ne souffrent pas plus qu'elles ne pourraient souffrir, je crois, des plus cruels ennemis. Peu d'hommes ont un caractère qui ne soit pas despotique ; ils sont aussi brutaux envers leurs femmes qu'envers des esclaves. Peu de maris font preuve de bon sens ; bien sûr, c'est parce que les nécessités du ménage les concernent moins. Je ne parle même pas de ceux qui volent l'argent de la famille pour une gueuse : sont-ils si rares ? Mais même sans cela, y aurait-il tant de maris qui ne jetteraient pas l'argent par les fenêtres, avec leurs amis et leurs camarades, en vin et en cartes ? Et leurs femmes sont à la maison, avec les enfants, sans thé ni sucre, peut-être.

« Tu n'as jamais vu cela ni chez toi ni chez Anna Larionovna et Vassili Ilitch. Mais y a-t-il tant de femmes aussi heureuses avec leur mari qu'elle et moi ?

« On dit : choisis bien ton homme, étudie-le à fond. C'est facile à dire ; mais comment le connaître avant le mariage ? Il a l'air très bien, et tous le connaissent comme quelqu'un de très bien. Il se marie, et on s'aperçoit que c'est un tyran, qu'il maltraite sa femme. Est-ce si rare de voir de telles erreurs lors de ce choix qui paraît si fondamental ?

« C'est une chose bien difficile, et un terrible jeu de hasard ! Et si Dieu a donné à une jeune fille assez de jugement pour ne pas envier la vie d'épouse, je dirai toujours : il ne faut pas se marier. »

Lorsque des femmes d'âge mûr parlent entre elles, le manque de bon sens de leurs maris, les souffrances des femmes à cause des caprices et de la prodigalité de leurs maris, sont un des sujets habituels de leurs discussions. Mais de blâmer les mauvais maris et plaindre les femmes malheureuses à considérer le mariage en général comme un douloureux destin, il y a un grand pas ; et on est encore plus loin de la prise de conscience qu'il faut refuser le mariage. Au contraire, en pestant contre les maris et en plaignant les épouses, les femmes de notre milieu envisagent les mariages malheureux comme un exception à la règle. Selon leurs principes, le mariage est la seule possibilité pour une femme d'avoir une vie paisible et heureuse. C'était la première fois que j'entendais de la part d'une simple femme de bon sens de notre société patriarcale des propos qui revenaient à dénoncer le mariage. Et de la part de qui ? De ma mère, qui vivait en telle entente avec son mari, qui l'aimait et le chérissait tant !

– Tu as l'air de me regarder avec surprise, Liza », dit-elle. « C'est vrai, mon amie, nous sommes vieux, et vivons à l'ancienne. N'en tiens pas compte. Tes opinions sont-elles si rares ? Mais à quoi bon parler de ce qu'on ne peut pas réaliser ? Aujourd'hui je peux être franche avec toi, parce que tu le peux, et que je vois bien que tu es déjà bien décidée.

Suis-je vraiment décidée ? Non, je m'y suis simplement résignée sans rien dire, au contraire, en toute tranquillité, et même avec reconnaissance : mon sort était enviable.

Pendant deux ans, je n'avais eu aucun prétendant. Ma riche dot les força à oublier que j'étais déjà exclue du nombre des jeunes filles à marier. Certains d'entre eux étaient simplement semblables à ceux que j'avais refusés alors, auparavant. Désormais, j'hésitais encore moins à repousser ces jeunes gens de notre société. Mais ma valeur avait augmenté. J'avais d'autres prétendants, plus honorables : des hommes d'âge mûr, de notre condition, du genre du capitaine Joukov, qui présentaient non un espoir de faire carrière dans l'avenir, mais une bonne situation déjà bien installée. Ceux-là, bien entendu, étaient encore moins attirants. En les repoussant, ceux-là comme les autres, je ne me berçais pas de vains espoirs. Je comprenais très bien ma situation.

Ma dot, bien que devenue importante par rapport aux dots de notre milieu, était dérisoire. Eût-elle été deux fois plus grande, elle n'aurait toujours pas été assez importante pour amener ceux entre qui j'aurais pu choisir à abaisser les yeux sur moi.

Si j'avais appartenu à une famille de la société mondaine de la province, ou qui en fût au moins proche, les choses auraient été différentes. J'aurais rencontré des gens ayant les qualités sans lesquelles un homme ne pouvait me plaire. Et si l'un d'eux et moi avions eu de l'inclination l'un pour l'autre, la question de la dot aurait pu ne pas revêtir d'importance particulière. Je savais que des jeunes filles qui n'avaient ni plus ni moins d'argent que moi épousaient des hommes comme il faut, bien éduqués. Mais c'était parce qu'elles étaient dans le monde. Et moi ? Un homme de la bonne société ne pouvait pas me rencontrer parmi ses connaissances. C'est pourquoi je ne pouvais espérer de prétendant meilleur que ceux que je ne pouvais épouser. Je le répète : je ne me faisais pas d'illusions.

Au bout de quelque temps, je me vis pour la deuxième fois rayée du nombre des jeunes filles à marier ; mais je ne le voyais pas avec les mêmes sentiments que la première fois, un peu plus de deux ans auparavant.

À cette époque, je me sentais obligée de me marier, et me consolais par l'espoir d'une heureuse occasion : peut-être que d'une manière ou d'une autre, il m'advient de rencontrer l'un de ces hommes qui pouvaient me plaire. Désormais, je souriais de cette frivolité, et reconnaissais avec indifférence qu'une telle rencontre était peu probable. Ce changement dans ma situation m'aida beaucoup à abandonner les idées futiles, auxquelles je ne croyais d'ailleurs déjà pas auparavant : je n'avais désormais plus besoin d'étouffer la voix de ma conscience ; celle-ci n'exigeait plus que je ne restasse pas vieille fille. Je ne serai pas un fardeau pour les miens, je ne trahirai pas mon devoir envers eux, si je reste vivre avec eux. Mais j'avais une autre raison d'abandonner mes espoirs chimériques : j'avais désormais vingt ans ; j'étais devenue plus posée que je ne l'étais deux ou trois ans plus tôt.

Je le voyais en permanence. J'avais cessé de m'extasier sur des vétilles, qui auparavant m'auraient enthousiasmée. Il était arrivé que je me force pour ne pas exprimer le désir d'une toilette superflue. Désormais, j'aimais toujours autant être bien habillée, mais un nouveau chapeau ou une nouvelle robe ne me faisaient plus bondir de joie. Je n'avais plus non plus à contenir ma joie lorsque nous décidions d'aller à la campagne ou d'aller patiner sur la Volga — plaisir plus rare qui, avant, me faisait perdre la tête. Je restais une lectrice passionnée ; mais je me perdais moins souvent

et moins longtemps qu'avant dans mes livres ; quant à rêver, cela faisait longtemps que je riais lorsqu'il m'arrivait de me souvenir que j'avais un jour rêvé : quelle bêtise, quelle petite fille j'étais !

Désormais, j'aurais pu depuis longtemps reprendre mon journal intime. Je n'avais plus une seule pensée qui ne pût être non seulement écrite, mais même racontée à Maman, à Anna Larionovna, à tout le monde. Mais, mon dieu, qui tient un journal, à part les petites filles ? Qu'aurais-je écrit dans ce journal ?

En fait, j'aurais pu y écrire bien des choses, s'il m'était venu l'envie de noter les sensations que suscitèrent en moi un changement dans la vie de la meilleure de mes amies, Macha Katalonski.

Lorsque, l'été précédent, j'avais, en tremblant, vu le pauvre Latchinov dans une allée du parc de Gromov, Macha, insouciant, gamine qui ne comprenait rien, s'imaginait que Gricha et elle m'avaient mystifiée avec la plus grande habileté. Moins de six mois plus tard, Macha avait cessé de se confier à toutes les innombrables gardiennes de ses anciens secrets fantastiques, et ne prenait plus de conseils que de moi.

Chapitre 6

Macha

Vassili Ilitch, le père de Macha, avait une sœur, Daria Ilinitchna, veuve d'un officier. Elle touchait 57 ou 58 roubles de pension en souvenir du service de son mari. Cette somme aurait été insuffisante pour vivre même dans notre ville, où la vie était alors encore bon marché. Mais bien plus que sa pension, elle avait la protection d'une riche propriétaire, M^{me} Tchekmarev. Ce n'était pas gratuitement que Daria Ilinitchna en recevait des subventions. Lorsque, l'été, M^{me} Tchekmarev allait en pèlerinage à Kiev ou à Voronej, ou allait passer quelques jours chez son fils dans sa propriété de Tchekmarevko, la tante de Macha s'installait dans la maison désertée, pour la protéger des cambriolages et, surtout, des incendies : notre ville vivait dans une crainte constante des incendies. L'automne, l'hiver et le printemps, lorsque M^{me} Tchekmarev habitait en ville, Daria Ilinitchna occupait un minuscule pavillon de deux pièces miniatures, tout au bout de la cour. La vieille aristocrate jugeait de mauvais ton d'avoir des pique-assiette, et considérait comme indigne de la condition seigneuriale de ne pas avoir des serfs¹ comme économe et majordome. C'est pourquoi Daria Ilinitchna n'occupait chez elle aucune fonction, ne pouvait se présenter chez elle sans avoir été convoquée, et souvent ne la voyait pas de plusieurs semaines. Mais lorsque le besoin se présentait de faire de gros achats domestiques, non de quelques roubles mais de plusieurs dizaines de roubles, M^{me} Tchekmarev envoyait chercher la veuve de l'officier et lui demandait d'aller au marché ou à la halle : Daria Ilinitchna savait acheter et était honnête. Lorsqu'il y avait des travaux dans la maison, Daria Ilinitchna passait sa journée à arpenter la cour, à surveiller que les charpentiers ne travaillaient pas négligemment et n'emportaient pas de trop gros morceaux de bois (il y avait chez nous une coutume selon laquelle les charpentiers avaient le droit chaque soir d'emporter chacun une chute de bois, de celles qui ne pouvaient pas servir aux constructions). En échange de ces services, Daria Ilinitchna recevait, outre son appartement dans son confortable pavillon, des vivres, avec lesquelles elle préparait elle-même ses repas dans sa minuscule cuisine, ainsi que du thé, du sucre, de temps en temps des cadeaux en argent ou, le plus souvent, en tissu de toile ou d'indienne.

Vassili Ilitch et Anna Larionovna n'avaient pas des relations très poussées avec la veuve. Daria Ilinitchna, qui passait pour une femme très intelligente, aimait trop donner des conseils. Ils se voyaient une à deux fois par mois. Ses nièces allaient voir leur tante plus souvent : vieille femme sans enfants, elle souffrait de la solitude et aimait les enfants ; elle avait toujours en réserve pour eux raisins secs, pruneaux,

¹Rappelons que le servage ne fut aboli en Russie qu'en 1861.

noix ou bonbons au sucre candi. Tout cela attirait encore Macha.

Un soir — je suppose que c'était à la mi-novembre : je me souviens que la terre avait déjà gelé, mais que les grands froids n'étaient pas encore arrivés —, Macha, qui avait passé la matinée chez sa tante, vint me dire qu'elle était amoureuse. « Et ne crois pas, ma chère Liza, que je suis tombée amoureuse comme auparavant, sans plus » : non, elle comprenait seulement maintenant ce qu'était la passion, et sentait que toutes les précédentes n'avaient été que des vétilles, des bêtises ; mais maintenant, elle aimait « d'une passion profonde, d'une passion brûlante, je te le jure, ma chérie », me supplia-t-elle de la croire, les larmes prêtes à jaillir si j'émettais des doutes. « Bien, bien, je vois », dis-je. Alors elle commença à me décrire avec une débauche de détails combien était étonnant, charmant, magnifique le petit-fils de M^{me} Tchekmarev. Il était là depuis deux jours, et passerait tout l'hiver dans notre ville : quel bonheur ! On lui avait amené des chevaux ; il les avait regardés, les avait essayés, et en avait acheté un — ah ! le plus beau ! Macha était assise près de la fenêtre, et, comme il se doit, ne pouvait se lasser d'admirer un si beau jeune homme. Pendant presque trois heures, elle me raconta avec quelle habileté, quelle audace et quelle aisance il avait sauté sur la selle d'un cheval fougueux, dont deux palefreniers — c'est la vérité, ma chérie — arrivaient à peine à tenir la bride, l'avait fait galoper à travers l'immense cour, l'avait fait sauter, et désormais il était tout à fait paisible, et il le caressait, et n'avait pas la moindre peur ; et combien ses petites moustaches châtain clair étaient « adorables », et combien ses grands yeux bleus étaient « charmants », et combien « délicieuse » — ce « délicieuse » lui plaisait alors plus encore qu'« adorable » et « charmant » —, combien « délicieuse » était sa silhouette haute, fine, élancée, qui se dessinait dans sa course, « comme s'il était cloué à sa selle, ma chérie, tu ne vas pas me croire » ; mais j'étais prête à croire à tout ; et même « à la façon si mignonne, tu ne vas pas me croire, ma chérie » dont son veston gris d'une coupe incroyable, avec des bordures d'astrakan blanc, allait au petit-fils de M^{me} Tchekmarev. Macha me suppliait d'imaginer tout cela, et je devais à chaque instant la rassurer en lui promettant que je n'en doutais pas et l'imaginais très bien.

Je n'étais alors pas du tout disposée à approuver de telles fantaisies. Déçue dans mes rêveries récentes d'une poésie impossible, ayant rencontré au lieu de mon amoureux éthéré la figure malade et triste d'un homme bon mais insensible à tout, sauf au vin, ayant perdu mon amoureux, je me moquais amèrement de ma propre bêtise romantique et puérile. J'écoutais ma jeune amie avec un sourire triste. Dans son enthousiasme, elle ne le remarquait pas ; et moi, je n'avais pas le courage de l'interrompre. En moi-même, je savais combien le besoin de tout raconter peut être fort. Je ne me rappelais que trop bien combien j'avais souffert de ne pas avoir d'amie à qui faire part de mes sentiments imaginaires. « Que cette pauvre enfant ait en moi l'amie que je n'ai pas eue », pensais-je, « je ne veux pas la chagriner avec des mots cassants. Je veux être attentionnée, patiente, sympathique. » Cela m'était facile, parce que j'aimais Macha comme une sœur. Mais ma conscience me disait aussi que je devais lui éviter la passion, la vacuité et l'amertume que j'avais eu à connaître. « Ma chère amie », dis-je en embrassant Macha lorsqu'elle partit, « j'envie tes rêves insouciantes ; mais rappelle-toi que ce ne sont que des rêves, et qu'ils doivent se dissiper. Profites-en, mais ne les crois pas. Sache bien qu'ils ne sont qu'un jeu, et ne doivent pas entrer dans ta vie. » Macha, en pleurs, commença à rétorquer, et je dus reconnaître que je voulais seulement faire étalage de mon âge et ma maturité,

mais qu'en réalité je comprenais sa passion brûlante : cela me faisait trop de peine de chagriner cette enfant.

D'ailleurs, je ne m'inquiétais pas pour Macha. Ce n'était pas la première fois qu'elle se jetait à mon cou pour m'apprendre qu'elle était passionnément amoureuse. J'écoutais ses élans enthousiastes pendant quelques jours ; puis elle oubliait sa passion ; ensuite, elle m'apprenait que cet amour-là n'était pas du tout de l'amour, que ce n'était qu'une bêtise, et que c'était seulement maintenant, le matin même ou la veille au soir, qu'elle avait appris ce qu'est une passion véritable et profonde. Ma jolie Macha, avec ses yeux gris pétillants et son petit nez malicieusement retroussé, ne se distinguait pas par sa constance. Ses épaules rondes et ses joues vermeilles montraient qu'elle pourrait toujours, sans grande difficulté, surmonter la douleur de ses passions profondes et brûlantes, qui l'enflammaient pour ainsi dire tous les dimanches, car à l'église, elle voyait nécessairement quelque jeune homme d'une beauté surprenante, pour qui elle oubliait tous les autres.

Mais trois ou quatre semaines passèrent, et, contrairement à son habitude, elle ne trahit pas Tchekmarev. Ce mois-là, elle alla voir sa tante presque tous les jours, afin de le voir par la fenêtre ; elle le vit cinq fois. Quatre fois, elle en resta insatisfaite : elle n'avait pu que le voir traverser la cour depuis le perron — un perron à l'ancienne, donnant sur la cour ; le portail, heureusement, n'en était pas si proche, mais tout de même, la félicité de Macha ne dura que si peu de secondes, un instant ! car les chevaux de Tchekmarev n'avaient pas le caractère du cheval vénérable et solide des Katalonski ou du nôtre. Et la cour était si large ! Ne le voir qu'un instant, et que ce soit à travers cette si large cour ! Cela peut-il contenter un cœur enflammé ? Une fois, cependant, elle fut aussi heureuse que ce matin où sa passion était née : de nouveau, Tchekmarev avait passé toute la matinée à galoper dans la cour, à essayer des chevaux ; de nouveau, il était passé de nombreuses fois juste devant la fenêtre, si près ! Il était quand même dommage qu'il galopât si vite et fût si préoccupé de ses chevaux : sinon, il aurait regardé par la fenêtre ! Il aurait vu Macha, « vraiment, ma chérie, il m'aurait vue ! » Elle était très triste que cela ne fût pas arrivé. Mais tout de même, que de fois elle avait pu le voir de près ! Désormais, il lui semblait encore mieux fait, encore plus beau, encore plus élégant que la première fois.

Une semaine avait passé, quand Macha accourut chez moi, toute rayonnante, et m'embrassa en tremblant : elle avait vu Tchekmarev ! Pas comme ça, ma chérie, pas par la fenêtre, il était entré, ils s'étaient assis, elle sur une chaise, lui sur une autre, juste à côté, ma chérie ! et elle avait parlé une heure entière avec lui, et il l'aimait ! Il lui avait lui-même dit qu'il l'aimait ! Bien sûr, ma chérie, il ne le lui avait pas dit comme cela, avec ces mots-là, « je t'aime, *Marie*¹ », comment cela serait-il possible ? — surtout en présence de sa tante. Mais il était amoureux fou d'elle, elle en était persuadée, il l'avait même dit, et il l'avait dit, ma chérie, si bien ! Et elle me répéta chacun de ses mots dix fois — il lui avait même écrit des vers : elle le lui avait demandé, il avait réfléchi en tout et pour tout cinq minutes, ma chérie, et avait écrit ; quel dommage qu'il n'y ait pas eu chez sa tante de papier à lettres, parce que ces vers, il aurait fallu les écrire sur le meilleur papier qui soit, et ce papier gris ! Quatre vers, qu'elle me montra, effectivement écrits sur du papier gris, comme elle l'avait dit. Ses yeux y étaient comparés à de brillants astres nocturnes, ses joues à des roses, et elle y était appelée Mary et comparée à Perry². Comme il se doit,

¹En transcription du français dans le texte.

²Matthiew Perry (1794–1858), officier de marine américain. Très actif dans les années 1850, il

Macha embrassa le papier. Il lui fallait absolument que ces vers me plaisent aussi, et que je sois bien convaincue qu'il était très aimable, « tellement aimable, ma chérie, tu ne peux même pas te l'imaginer ! Et si tu avais vu, ma chérie, l'élégance avec laquelle il avait salué en entrant ! Je n'ai jamais vu une telle élégance !

– Macha, tout cela est très bien », dis-je. Je veux bien croire qu'il est beau, et élégant, et qu'il parle avec esprit, et qu'il est aimable. Mais n'oublie pas, mon amie, qu'il est riche, et que toi et moi ne le sommes pas.

– Liza, tu es toujours comme cela, insupportable et raisonneuse », dit Macha, au bord des larmes. « Alors que tu n'as que deux ans de plus que moi. Mais ma tante a cinquante ans, elle est plus vieille que toi.

– Ta tante ne se conduit pas bien, Macha, en le laissant faire. »

Macha et moi discutâmes longtemps. Bien sûr, elle ne voulait pas me croire, se fâchait, pleurait ; et bien sûr, elle m'étouffait de baisers lorsque, pour l'apaiser, je disais que je retirais ce que je venais de dire. Cela m'était tellement pénible de la faire souffrir.

Je ne savais que faire pour protéger ma chère Macha. Désormais, j'étais vraiment inquiète. Tchekmarev allait lui dire des mots doux, lui écrire des vers ; elle allait prendre ses sonnettes au sérieux et s'attacher véritablement à Tchekmarev. J'étais indignée par l'imprudence de Daria Ilinitchna. Lui parler ? Elle ne ferait que conseiller à Macha de tout me cacher ; ce serait encore pire pour Macha. Il serait beaucoup plus sûr d'en parler à Anna Larionovna. Je conseillai à Macha de le faire. Elle refusa, et me supplia de me taire moi aussi : « Maman m'interdira d'aller chez ma tante, et se disputera avec elle. » Pauvre Macha. Pouvais-je me taire ? Je ne lui donnai pas ma parole de ne pas en parler à Anna Larionovna. Mais allais-je vraiment trahir Macha ?

Le lendemain ou le surlendemain, Macha était de nouveau chez sa tante, et n'en partit que pour courir tout droit me voir, rayonnante.

– Ma chère Liza ! J'ai raconté à ma tante comment tu dis du mal d'elle et de moi. Elle ne s'est absolument pas mise en colère contre toi, mais a dit que tu ne comprenais rien ; ne te fâches pas contre elle, Liza chérie : c'est elle qui a raison, j'en suis sûre. Elle dit que si vous en discutiez, elle t'expliquerait tout. Elle te demande d'aller la voir. Allons-y, s'il te plaît. Ainsi, tu ne seras plus triste pour moi. »

Déjà avant, je n'aimais pas Daria Ilinitchna. Dans les deux ou trois dernières années, je n'étais presque jamais allé chez elle. Mais ce jour-là, j'étais contente de la voir. Elle n'était pas méchante, et on la disait très intelligente. « Très bien, allons la voir. Peut-être arriverai-je à la convaincre de t'épargner.

– Allons-y dès demain, Liza chérie : tu verras comme tu t'es trompée.

– J'irai dès demain ; mais seule, sans toi. Je vais discuter avec elle. Inutile que tu voies combien je suis en colère. »

Mais je ne réussis pas à me mettre en colère. Daria Ilinitchna me reçut avec beaucoup d'amabilité, me laissa exprimer toutes mes craintes, et me répondit avec la plus grande douceur et le plus grand calme que je me trompais complètement.

– Vous avez raison, Lizavéta Arsénevna, de façon générale. Comment pourrais-je remettre en cause des idées aussi justes ? Un jeune homme riche dit des compliments vides à une jeune fille ; elle le croit ; et lui n'a en tête aucune intention réelle ; il n'en sort pour elle rien d'autre que du chagrin, ou même, ce qu'à dieu ne plaise, un

força en particulier le Japon à accepter un accord commercial avec les États-Unis.

malheur éternel. Mais ici, j'espère qu'il en ira tout à fait différemment. Permettez-moi d'être parfaitement franche avec vous, Lizavéta Arsénevna. Mon frère, Anna Larionovna et, à travers elle, votre maman n'ont aucune confiance en moi. C'est pourquoi vous aussi, tout naturellement, avez des préjugés envers moi. Mais je vous le demande : pouvez-vous dire que je suis une mauvaise femme ? Est-ce ce qu'Anna Larionovna dit de moi ? »

Madame Katalonski et Maman trouvaient seulement qu'elle avait un caractère trop entreprenant et exigeait d'elles une subtilité qu'elles n'avaient pas. Ce n'était pas elles qui la blâmaient : c'est elle qui leur reprochait sans cesse de ne pas intervenir dans les relations de travail de leurs maris.

– Daria Ilinitchna, personne ne peut dire le moindre mal de vous. Anna Larionovna et Maman comprennent bien que vous voulez leur bien. Elles disent seulement qu'elles n'ont pas votre esprit d'initiative, et font justice à votre esprit.

– Mon esprit ! », soupira-t-elle. « Dans ma situation, on est bien obligé de devenir intelligente. Elles n'ont pas mon esprit d'initiative ! Cela leur est facile de ne penser à rien, avec leur mari qui leur ramène du pain. Mais vous savez quel vautour était le mien. »

Elle commença à me raconter comment son mari, un ivrogne, traînait de cabaret en cabaret, comment on le ramenait battu et volé ; comment il la battait ; comment il lui enlevait tout, jusqu'à son dernier manteau et ses chaussures, pour aller tout boire ; comment sa propre mère lui avait conseillé de le quitter et d'aller chercher une place d'économe chez la femme du vice-gouverneur ; comment, pendant vingt ans, elle avait été économe chez divers riches seigneurs, combien elle avait subi de déboires par leur morgue, leurs caprices, leur bêtise, et combien d'offenses de la part de leurs domestiques, qu'elle empêchait de voler. Vraiment, de quelle intelligence et de quelle force de caractère elle avait eu besoin pour louvoyer dans ces relations compliquées ! Je connaissais déjà les grands traits de son histoire. Mais elle la racontait avec des détails vivants, avec animation. J'écoutais attentivement, passionnée. Puis elle dit qu'Anna Larionovna et ma mère ne possédaient pas son expérience, son talent pour parler aux gens ; pouvais-je le contester ? Mais si elles savaient l'écouter, leurs maris ne seraient plus chefs de bureaux : « Ce sont des hommes bons, votre papa et mon frère », dit-elle, « mais ils ne peuvent rien faire pour eux-mêmes. » Je sentais qu'elle disait la vérité.

– Ne prenez pas ce que je dis pour une offense envers eux, votre maman et Anna Larionovna », dit-elle. « Vous sentez bien vous-même, Lizavéta Arsénevna, que c'est par affection pour eux que je le dis ; et surtout, par pitié pour ma nièce. Et aussi, excusez ma franchise, pour vous, Lizavéta Arsénevna. Reconnaissez-le : n'est-ce pas triste de voir mes nièces ? Personne ne se préoccupe de leur avenir ! Reconnaissez-le : ne serais-je pas criminelle, si je n'essayais pas de faire ce que je peux pour le bien de Macha ? Bien sûr, ce devrait être le devoir de sa mère ; mais que faire, si Anna Larionovna n'est pas même capable de se préoccuper de son mari, ce qui est bien plus facile ? Jugez-en vous-même, Lizavéta Arsénevna : suis-je capable de faire du mal à quelqu'un, moi qui, pendant vingt ans, ai été économe, avant de me trouver un petit coin paisible ici ? J'ai toujours vécu dans de riches maisons. Ai-je gagné quoi que ce soit en vingt ans ? Votre maman et Anna Larionovna doivent bien savoir si je serais capable de gagner de l'argent, si je voulais faire fructifier un sou qui ne m'appartient pas. »

Tout cela était vrai : elle aurait pu gagner des milliers ; elle n'avait rien, sauf deux

cents roubles, qu'elle avait mis de côté en huit ou neuf ans, depuis qu'elle vivait chez M^{me} Tchekmarev et recevait une pension.

– Je ne suis donc pas assez avide d'argent pour oublier pour lui mon honneur et ma conscience», dit-elle, «mais je connais sa valeur, comme vous, Lizavéta Arsénevna, devez la connaître, malgré votre jeune âge. Je ne le vous cache pas : je souhaite que Macha soit riche. Mais je ne veux pas non plus vous cacher pourquoi j'ai été si franche avec vous : je crains que vous n'alliez tout rapporter à Anna Larionovna. Étant donnée votre méfiance envers moi...»

Ma méfiance envers elle ! Elle avait dit la vérité pleine et entière, une vérité que moi-même j'avais peur de m'avouer, mais que j'avais comprise depuis longtemps. «Votre maman et Anna Larionovna sont des femmes très bien», avait-elle dit, «mais elle sont timides et simples, comme de petits enfants...» Cette pensée m'était venue, à moi aussi, longtemps auparavant. Il me semblait qu'elle seule, de nous tous, connaissait la vie : nos parents, comme moi, ne connaissent que leur petit coin familial.

– Étant donnée votre méfiance envers moi», dit-elle, «puis-je exiger que vous gardiez le silence sur les propos que je viens de tenir ? Non, Lizavéta Arsénevna. Mais voici ce que je vous demande : envisagez vous-même les choses, et faites-vous une opinion. Venez me voir avec Macha après-demain matin, lorsque Nikolai Evgrafovitch sera là. Examinez-le vous-même, voyez si j'ai raison d'espérer donner Macha à cet homme : regardez, puis jugez vous-même, et agissez comme bon vous semblera.»

Cette demande était modeste et raisonnable. Comment pourrais-je intervenir dans des relations, si je refuse de les connaître de plus près ? Elle exigeait seulement que je voie moi-même ce qu'il fallait faire. Elle connaissait la vie mieux que nous tous. Et si je m'apprêtais à détruire le bonheur de Macha ? La vieille femme m'avait convaincue, avait éliminé toutes les causes de mon ancienne méfiance envers elle ; je me soumettais à son esprit plein de ressources. «Si vous le permettez, Daria Ilinitchna, je viendrai», dis-je.

Mais à peine avais-je dit cela que je me ravisai. Non, une femme qui veut marier une fille en cachette de sa mère ne peut avoir raison ! Je rougis. J'avais honte de reprendre la parole donnée. Mais je surmontai cette honte mensongère.

– Non, je n'avais pas le droit d'accepter, Daria Ilinitchna», dis-je. «Pardonnez-moi : je ne viendrai pas. Je vous en supplie, tirez-moi de cet embarras. Comment peut-on mettre à l'écart Anna Larionovna ? Comment peut-on se mettre entre la mère et la fille ? »

En me remémorant cette scène, en me remémorant toute ma vie, je me pose la question : quand donc, et en quoi, ai-je jamais voulu renoncer aux règles patriarcales de mon éducation ? La main sur le cœur, je le dis : j'ai toujours voulu leur être fidèle...

– Qui vous dit que je souhaite mettre à l'écart Anna Larionovna ? », dit Daria Ilinitchna. «Mais il serait vain de lui parler, tant qu'il n'y a rien à lui dire. La faire intervenir maintenant, c'est tout ruiner. Jugez vous-même : Macha et lui ne se sont vus que deux fois ; quand son inclination pour elle aurait-elle pu s'affirmer ? Il faut la laisser se raffermir. À quoi d'autre faire intervenir la mère reviendrait-il qu'à lui mettre le couteau sous la gorge en le sommant de se marier ? »

Il y a encore peu de temps, je pensais moi-même que cela serait bien si les jeunes gens d'un autre milieu que le nôtre pouvaient me voir comme une parente de leurs connaissances, sans du tout penser au mariage et aux fiancées : peut-être aurais-je

alors plu à l'un d'entre eux, qui m'aurait plu aussi. Et aujourd'hui que ce bonheur échoit à Macha, je vais le détruire ! Il y a encore si peu de temps, je pensais à cette mauvaise et nuisible habitude de notre milieu de voir en tout jeune homme un fiancé, pour peu qu'il adresse la parole à une jeune fille ; est-ce que vraiment je vais faire que, tout de suite, arrive la mère, et que son visage dise : « Mon cher monsieur, ayez la bonté de demander la main de ma fille, que vous avez vue deux fois ; chez nous, il ne sert à rien de faire connaissance, veuillez vous déclarer clairement fiancé. » Une âpre lutte avait lieu en moi. Mais la fidélité aux principes de notre vie bonne et modeste l'emporta. Daria Ilinitchna voulait ruser ; j'étais accoutumée à me détourner de la ruse. La vieille femme voulait attirer appâter un fiancé ; on m'avait appris que c'est un acte vil, dont il ne peut sortir aucun mariage heureux pour une jeune fille au bon cœur. « Ni nous, ni nos filles ne doivent agir sans honneur », disaient maman et Anna Larionovna à propos des gens qui jetaient des filets à fiancés. Maman et Anna Larionovna sont peut-être trop simples ; elles ont peut-être l'air de petits enfants, comme le dit Daria Ilinitchna. Mais Macha a été élevée comme cela, elle aussi. Elle ne sera pas heureuse dans son mariage, si son fiancé a été attiré par la ruse. Elle est naïve et honnête. Elle ne peut pas vivre dans la ruse. Je répétais fermement que je ne viendrais pas.

– Réfléchissez bien, Lizavéta Arsénevna », me suppliait la vieille femme pour me convaincre. « Vous faites fortement obstacle au bonheur de Macha. Votre Anna Larionovna, oh ! sait-elle se conduire avec les gens du monde ? Elle va tout gâcher, voyez-le vous-même, je vous le demande au nom du bonheur de Macha, au nom du bonheur de toute leur famille. »

Mais je restai ferme : « Je ne viendrai pas, un point c'est tout. » Daria Ilinitchna se mit à pleurer. Mais cela ne changeait rien : « Je ne viendrai pas, un point c'est tout. »

– Il n'y a rien à faire avec vous, Lizavéta Arsénevna », dit-elle finalement. « Mais Dieu sait quel malheur peut entraîner votre entêtement. En arrivant chez vous, dites à Macha de tout raconter à sa mère. Dieu vous jugera, Lizavéta Arsénevna : vous détruisez le bonheur de Macha.

– Je vous remercie, Daria Ilinitchna ; vous m'ôtez un doute affreux. Je ne savais que faire.

– Comment, vous ne saviez pas ! », répondit-elle en séchant ses larmes. « Je vois bien que vous auriez tout dit à Anna Larionovna. Dieu vous jugera. »

Pas plus maintenant qu'alors, je ne saurais dire si j'aurais moi-même parlé à Anna Larionovna, si je n'avais pas amené Daria Ilinitchna à cesser d'inciter Macha à tout taire à sa mère. Dénoncer la fille à la mère, risquer de priver la fille de la confiance de sa mère, je voyais bien comme c'est terrible. Mais Daria Ilinitchna avait sûrement raison. En moi, la fidélité aux principes de notre modeste vie était trop forte.

Macha avait bien deviné comment réagirait sa mère. Anna Larionovna décida que Macha ne devait pas aller voir sa tante tant que Tchekmarev serait en ville.

Macha me fit des reproches avec tristesse mais sans violence. Elle maigrit et perdit ses couleurs. Malgré toute ma fermeté dans mes principes à l'ancienne, je me repentai presque de mon entêtement, et je pleurais en même temps que Macha.

Puis je dus reconnaître qu'en plus d'être presque contrainte de me repentir de ne pas avoir écouté Daria Ilinitchna, c'est pour rien que j'avais fait tant de mal à ma chère Macha : Tchekmarev vint chez les Katalonski. Il aimait Macha ! Pourquoi

avais-je transformé tant de ses jours d'amour en jours de tristesse ? Cette fois, mes larmes étaient amères. Elles le furent encore plus, lorsque Tchekmarev quitta les Katalonski et que la pauvre Macha vint me raconter ce qu'avait fait Anna Larionovna, et comment elle avait reçu Tchekmarev.

En voyant arriver un riche équipage, Anna Larionovna avait deviné qu'il s'agissait de Tchekmarev. Elle ordonna à Macha de quitter le salon. Il repartit sans l'avoir vue. Anna Larionovna fut froide et sèche avec lui. C'en était trop. Je ne pus me retenir, allai voir Anna Larionovna, et commençai à lui faire des reproches.

– Inutile d'être mécontente de moi, Liza », dit-elle. « Je ne vais quand même pas faire des courbettes à un homme que je vois pour la première fois. Voyons ; s'il me plaît, je serai moi aussi aimable avec lui. Mais pourquoi a-t-il donc tant tardé à venir nous voir, si cette rencontre lui était agréable ? Il a longtemps hésité : nous aussi allons réfléchir. »

J'étais terriblement fâchée contre moi-même. J'avais énormément de peine pour Macha. Ce jour fut pour moi douloureux, ainsi que le suivant, presque jusqu'au soir. Mais le soir, Tchekmarev lui-même réussit à m'apaiser.

Macha vint me voir, encore plus émue que la veille. Tchekmarev lui avait envoyé une lettre. Désormais, elle ne pouvait plus craindre que je la menace de livrer son secret à Anna Larionovna si elle ne le faisait pas elle-même : je m'étais tant désolé de l'y avoir forcée... Elle me montra la lettre. Tchekmarev se plaignait de la froideur que lui avait manifesté Anna Larionovna la veille, décrivait son amour, ses souffrances. La lettre était constellée de larmes de la pauvre Macha. Elle eut sur moi un effet opposée : je cessai de pleurer. S'il aimait un tant soit peu Macha, il comprenait forcément qu'en effet, Anna Larionovna ne pouvait pas se jeter à son cou sans avoir d'abord vu s'il était quelqu'un de bien ou non. J'eus honte d'avoir douté de nos règles de vie modestes et simples : elles nous étaient simplement utiles, elles nous évitaient simplement d'amères erreurs, plus sûrement que toute habileté, que toute perspicacité. Il était maintenant clair que Daria Ilinitchna s'était trompée, et allait risquer à sa nièce une honte et un chagrin bien plus graves que ses larmes presque enfantines.

Je commençai à démontrer à Macha que Tchekmarev ne l'aimait pas le moins du monde, et voulait seulement se railler d'elle. Elle pleurait, ne pouvant ni le contester, ni le reconnaître. Je la suppliai de ne pas lui répondre au moins avant le lendemain. Le lendemain, elle en était presque malade, la pauvre. Mais c'était une fille intelligente. Elle admit bien vite qu'elle se serait rabaissée en lui répondant. Puis il lui écrivit une autre lettre. Elle refusa de la prendre des mains de sa cuisinière, qui la lui avait apportée, et menaça la cuisinière de le dire à sa mère si elle continuait à accepter de telles commissions.

Enfin, Tchekmarev agit de telle sorte que Daria Ilinitchna elle-même dut changer de ton. Il lui proposa de l'argent pour que, trompant Anna Larionovna, elle organise une rencontre entre Macha et lui. La vieille femme lui jeta à la figure une tasse de thé brûlant.

Cela guérit complètement Macha. Elle pleura encore quelque temps, mais ce n'était plus désormais que de colère pour elle-même, qui s'était passionnée pour un homme aussi lamentable ; bientôt, elle cessa totalement de penser à lui, et redevins aussi gaie qu'auparavant. Mais elle en resta plus sérieuse. « Avant, tu m'étonnais, Liza », me dit-elle. « Mais maintenant je vois que tomber amoureuse est une bêtise bien futile, qui ne convient pas du tout à notre vie. Les jeunes filles de condition

modeste, comme nous, doivent être pleines de bon sens. » Et en effet, elle cessa d'être un enfant.

Mon ami le bon et malheureux Latchinov avait raison : les jeunes gens comme il faut de notre milieu nous quittent pour une autre société, où nous ne sommes pas... mais il y a des exceptions. Parmi des centaines de jeunes filles telles que moi, l'une d'elle peut avoir la chance de rencontrer un jeune homme comme il faut, arrivé par hasard dans notre cercle.

Peu de temps après la déception de Macha face à Tchekmarev, le neveu du mari d'Oustinia Maksimovna Simonov reçut la charge d'adjoint au directeur du bureau impérial¹ de notre ville. Ses cousines, des amies à moi, étaient déjà toutes les deux mariées. Ainsi, on put lui trouver une chambre dans la maison de son oncle. Au premier coup d'œil, il fut très content de ce logement gratuit. Ivan Nikolaïévitch était un parti bien supérieur à ce que nos dots nous permettaient d'espérer. Mais Macha lui plut. Il n'y avait pas besoin d'une grande perspicacité pour le voir. Mais je le tus à Macha ; les cousines d'Ivan Nikolaïévitch le lui turent aussi : qui pouvait dire s'il allait oublier qu'il avait la possibilité de trouver une fiancée plus riche en dot comme en relations ? De façon générale, nous ne savions même pas s'il était disposé à se marier : les gens qui peuvent faire une grande carrière trouvent encombrant de se marier lorsqu'ils sont trop jeunes. Pourtant, l'espoir auquel nous n'osions croire se réalisa. Il ne s'était, je crois, pas écoulé plus d'un mois depuis l'arrivée d'Ivan Nikolaïévitch dans notre ville, quand Macha me dit :

– Liza, j'ai presque dit oui à Simonov, et j'ai peur que tu ne me fasses des reproches. S'il te plaît, ne m'en fais pas, ma chérie.

– Te faire des reproches pour avoir dit oui à Simonov ! Dieu m'en garde, Macha ! La première fois que je l'ai vu, j'ai souhaité pour toi ce bonheur, ma chère Macha ! »

En effet, j'étais ravie pour elle.

– Je vois bien que tu es contente », dit-elle lorsque j'eus fini de l'étouffer sous mes baisers. « Mais j'avais vraiment peur que tu ne me fasses des reproches. Sais-tu pourquoi ? Voici : je ne l'aime pas, et je vais l'épouser. Il est tellement terre-à-terre, Liza, il est impossible de tomber amoureuse de lui. »

J'éclatai de rire. « Attends encore un an, Macha, et le mot "amoureux" te fera rire. Rappelle-toi que tu as toi-même si justement dit que ces bêtises ne conviennent pas à notre vie. »

Je me mis à la réprimander sérieusement, et beaucoup plus qu'elle ne le méritait. Cette sortie cocasse au sujet de l'amour fut le dernier tribut payé à sa légèreté enfantine.

Le lendemain matin, Simonov vint trouver Anna Larionovna et lui demanda la main de Macha. Il est impossible de décrire la joie d'Anna Larionovna, de Vassili Ilitch, et même de mes parents.

Tout fut très terre-à-terre dans cette demande en mariage, y compris la raison qui fit remettre la noce à une date assez lointaine. Simonov voulait que l'appartement qu'il avait loué soit remis à neuf et bien meublé. Coller des tapisseries correctes aux murs — chose alors encore assez rare dans notre ville —, installer des draperies, remettre de bonnes poignées aux portes, tout cela peut se faire en un instant. Mais le mobilier fut une histoire de longue haleine. Dans notre ville, si grande qu'elle fût, il n'y avait pas alors de boutique de mobilier, et pour avoir de bons meubles, il fallait les commander et les attendre assez longtemps.

¹Administration chargée de gérer les biens personnels de l'empereur.

Mon cœur était plein de joie pour Macha et son fiancé. Simonov était quelqu'un de très bien, bon et plein de bon sens. Il occupait une excellente situation. Tout promettait à ma chère Macha une vie magnifique et insouciant, dans l'aisance et même le luxe, sans aucune difficulté. L'amour de Simonov pour elle était calme mais profond. Macha, qui était bonne et intelligente, s'attacha à lui de la plus tendre amitié. Lorsque je m'étais moqué, à la veille de ses fiançailles, de l'idée qu'elle se faisait de son absence d'amour comme d'un défaut majeur, elle avait eu tout à fait raison de dire que j'ergotais trop pour un mot lancé en l'air. Si à ce moment-là elle ne l'avait pas encore fait, c'est très vite qu'elle en comprit la vanité, lorsqu'elle vit les soucis que se donnait son fiancé pour son bonheur, et que la reconnaissance dont il faisait preuve envers elle pour son amour éveilla en elle un sentiment plus sérieux que cette exaltation romanesque. Il était impossible de ne pas aimer cet homme sincèrement bon. Dans leur sympathie mutuelle, il n'y avait pas cet abrutissement qui est si poétique mais si stupide ; mais il y avait bien mieux : un attachement calme, raisonnable et profond de l'un pour l'autre.

La remise à neuf de l'appartement était finie depuis longtemps, le mobilier commandé était presque prêt. On put fixer le jour de la noce. On le fixa. Il arriva. À huit heures du soir, nous devions nous rendre à l'église.

Maman, ma sœur et moi avons passé la matinée chez les Katalonski, prêtant la main à la toilette de la mariée. Puis Sacha et moi dûmes nous occuper de notre propre tenue : Sacha n'était désormais plus si petite, elle avait presque quinze ans, et devait elle aussi accompagner la mariée. Après le déjeuner, je restai à la maison afin de terminer de préparer ma sœur et moi-même ; je promis de venir à nouveau chez les Katalonski vers six heures pour aider à habiller la mariée pour la cérémonie.

Je coiffais Sacha, maman nous observait, et faisait ses observations sur nos parures, je crois qu'il était bientôt six heures, quand une domestique des Katalonski accourut et, en hâte et avec inquiétude, demanda : « Maria Vassilievna n'est pas chez vous ? Mon dieu, je m'y attendais ! » Elle se tordait les mains. « Qu'y a-t-il ? », demandâmes-nous, très effrayées de ses gesticulations désespérées et de ses propos étranges. « Seigneur, Dieu seul sait ce qui est arrivé ! Maria Vassilievna a disparu ! Tatiana Ivanovna, venez, je vous en prie ! Lizavéta Arsénevna, ma bonne demoiselle, accourez ! » De nouveau, elle se tordit les mains, et repartit en hâte.

Je la suivis. Une confusion indescriptible régnait chez les Katalonski. Vassili Ilitch, qui avait lui-même à moitié perdu la tête, tentait de faire taire les enfants à l'aide de confiture et de pains d'épice, s'arrachait les cheveux, ou se se laissait aller à échanger des mots avec Daria Ilinitchna. Anna Larionovna était en pleine crise d'hystérie et criait : « Macha, où es-tu ? Rendez-moi ma fille ! »

C'était là le résultat de l'amour, que nous avons tous bien oublié, de Macha pour Tchekmarev. Voici comment les choses s'étaient passées.

Dans notre ville, il n'y avait pas à l'époque plus de calèches de louage que de magasins de meuble. Pour les processions nuptiales, les gens peu aisés empruntaient des voitures aux aristocrates de la province.

La femme du valet de chambre du directeur du bureau impérial avait rendu visite à l'économe de la vieille Tchekmarev et, parmi d'autres nouvelles, lui annonça qu'elle s'attendait à ce que le cocher et les laquais soient ivres le soir-même, parce que Monsieur prêtait sa voiture à son adjoint Simonov, qui se mariait. « Il faut aller voir la noce », dit l'économe, « où est-ce, et quand ? – À l'église Saint-Serge, à huit heures », répondit l'invitée. « Et qui épouse-t-il, vous le savez ? – La fille

de Katalonski, qui travaille chez nous. – Katalonski! C'est donc la nièce de cette sorcière qui est ici, et pour qui je vous ai si souvent fait part de mes griefs! Il y a eu comme une amourette entre cette mariée et notre jeune seigneur. Je vous suis bien reconnaissante de m'avoir dit cela : on va pouvoir jouer un bon tour à cette sorcière de Daria... – Allez-y donc», approuva l'invitée, «vous allez le dire au marié? – Et comment! Allons, je vais vous expliquer – Oh oui, allez-y, expliquez-moi», l'encouragea son invitée.

Pélagie Ivanovna, une domestique des Simonov, était assise sur le perron, et surveillait les jeux des petits frères et sœurs de mes amies dans la cour. Une femme qu'elle ne connaissait pas arriva et lui demanda si c'était bien là qu'habitait Ivan Nikolaïévitch Simonov, l'adjoint du directeur du bureau impérial, et s'il était chez lui; elle entra dans la maison, y resta assez longtemps, puis en ressortit, l'air satisfait, s'arrêta sur le perron et raconta à Pélagie Ivanovna qui elle était et pourquoi elle était venue. «Voilà comment je me suis vengée de cette maudite Daria, qui fourre son nez dans ce qui ne la regarde pas», ajouta-t-elle. «Maintenant, la noce est ruinée : ta maîtresse va tout de suite aller voir la mariée, et lui passer un savon.» Pélagie Ivanovna était une femme bonne qui aimait Macha, et elle courut sur-le-champ la prévenir. «Qu'y a-t-il, Pélagie Ivanovna?», demanda Anna Larionovna. «C'est Oustinia Maksimovna qui m'envoie pour Maria Vassilievna», répondit Pélagie Ivanovna. «Qu'y a-t-il?», demanda Macha. «C'est une requête que je ne peux faire qu'à vous seule, mademoiselle», dit Pélagie Ivanovna en souriant pour éloigner tout soupçon. «Allons dans ma chambre», répondit Macha.

Une fois seule avec elle, Pélagie Ivanovna lui raconta ce qu'elle avait entendu dans la bouche de l'économiste des Tchekmarev. «Ne vous inquiétez pas, Maria Vassilievna et ne vous fâchez pas contre moi parce que je l'ai crue : comment cela pourrait-il être vrai! Elle est allée lui raconter que vous étiez amoureuse du petit-fils de sa maîtresse, et que vous aviez un rendez-vous avec lui, et que son valet, Igor, vous avait apporté un billet, et l'avait remis à votre cuisinière Loukéria, et que si on ne la croyait pas, elle, il suffisait de demander à tous leurs gens : ils étaient tous au courant. Peut-on vraiment y croire? Mais si vous avez bien eu quelque chose du genre avec lui, mademoiselle, dites-le directement à Oustinia Maksimovna, je ne vois pas de quoi avoir peur. Cet Igor est parti avec son maître, mais votre Loukéria ne vous trahira pas; quelles preuves y a-t-il? Je ne vois pas, mais tout le monde est avec vous. Ne craignez rien, mademoiselle.

– Pélagie Ivanovna, j'ai peut-être mal entendu : Ivan Nikolaïévitch était chez lui?», demanda Macha.

– Tout le temps : il y était lorsqu'elle est arrivée; il y était encore lorsque j'ai couru vous voir.

– Très bien, je te remercie, Pélagie Ivanovna», dit Macha.

– Qu'allez-vous lui dire? Comme je vous l'ai dit : je ne vois pas, mais tout le monde est avec vous. Mais ne lui dites pas que je vous ai prévenue.

– Allons donc! Je ne parlerai pas de toi, sois tranquille.

– Pourquoi Oustinia Maksimovna t'a-t-elle envoyé Pélagie Inavovna?», demanda Anna Larionovna.

Macha répondit qu'Oustinia Maksimovna voulait lui dire qu'elle allait venir pour parler.

– Probablement pour voir ta robe, et toute ta toilette, pour voir si tu seras bien habillée», fit Anna Larionovna. «Allons, dépêchons-nous de coudre ces volants»,

dit-elle en s'adressant à sa fille cadette.

Macha ne cessait de regarder par les fenêtres qui donnaient sur la rue. Personne ne pouvait remarquer qu'elle était extrêmement troublée : tous étaient préoccupés par sa robe de mariée. Et puis, depuis quand les mariées sont-elles calmes le jour de leurs noces ?

Pendant ce temps, le marié ne savait encore rien. L'économe de M^{me} Tchekmarev, bien entendu, n'avait trouvé personne dans l'entrée pour l'annoncer, et s'était mise à regarder les chambres les unes après les autres. Elle trouva une chambre d'enfant : personne ; elle ouvrit la porte suivante : c'était une chambre à coucher. Oustinia Maksimovna était assise devant son miroir, et essayait un bonnet.

– Qui cherchez-vous ? », demanda-t-elle en voyant entrer une inconnue. « Ivan Nikolaiévitch Simonov, le marié », répondit l'économe. « Mais vous, madame, ne seriez-vous pas sa tante, la maîtresse de cette maison ? Je peux tout aussi bien parler avec vous de l'affaire qui m'amène. » Elle était contente de l'aubaine : les parentes des fiancés sont encore mieux que les fiancés eux-mêmes, lorsqu'on veut faire du bruit.

Mais Oustinia Maksimovna assura plus tard qu'elle ne voulait pas soulever un scandale, et qu'elle ne croyait pas vraiment au récit de l'économe : « Cela m'est tout de suite venu à l'esprit que cette femme essayait peut-être de calomnier Macha dans un but peu avouable », nous dit-elle par la suite. Elle montra brillamment qu'elle ne pouvait pas ne pas penser ainsi. « Et quoi ? », dit-elle, « est-ce que je ne sais pas qu'il n'est pas rare que des gens mal intentionnés tentent de faire rater un mariage en racontant aux parents des commérages sur le marié ou la mariée ? Et en l'occurrence, ne devais-je pas d'autant plus supposer que tout cela était dit par méchanceté que l'économe avait laissé échapper qu'elle allait se venger de Daria Ilinitchna ? C'est pourquoi je n'ai rien dit à mon neveu, et que j'ai voulu m'assurer moi-même que c'était faux. »

Peut-être en était-il ainsi. Mais Pélagie Ivanovna avait dit qu'en sortant de chez sa maîtresse, l'économe de M^{me} Tchekmarev était parfaitement convaincue que le mariage était à l'eau, et chaque mot de l'économe incitait Pélagie Ivanovna à penser qu'Oustinia Maksimovna l'avait crue de bout en bout. Cela ressemble trop à ce qui se passe le plus souvent avec les gens de notre milieu dans des circonstances difficiles : habitués qu'ils sont à leur mode de vie paisible et plein de bon sens, ils perdent la tête dès qu'il arrive quelque chose de particulier.

En tout cas, la figure d'Oustinia Maksimovna frappa Anna Larionovna : la tante du marié entra en trombe, le visage défait — un visage plein d'irritation, sembla-t-il à Anna Larionovna —, et demanda avec animation, oubliant même de saluer : « Où est votre fille ? » Anna Larionovna s'étonna, s'effraya, sans même savoir de quoi elle s'effrayait. Où est Macha ? Macha n'était plus dans le salon, elle était à la fenêtre il y a un instant, elle a dû sortir. « Mais pourquoi êtes-vous si émue, si effrayante, Oustinia Maksimovna ? Est-il arrivé quelque chose ? », demanda-t-elle, se hâtant de suivre M^{me} Simonov, qui traversait le salon en direction de la chambre de Macha sans s'arrêter pour lui parler. « Qu'y a-t-il ? Macha était là il y a une minute ; qu'y a-t-il ? — Ah ! Elle a sûrement deviné pourquoi je venais ! elle a vu que j'arrivais, et elle a deviné ! », dit Oustinia Maksimovna, hors d'elle. Elle ouvrit la porte de la chambre de Macha : Macha n'était pas là non plus. « Elle s'est cachée ! Je la trouverai, elle ne se cachera pas longtemps ! », criait Oustinia Maksimovna : elle ne doutait désormais plus de la véracité de tout ce que lui avait raconté l'économe.

Daria Ilinitchna accourut, et une scène mouvementée commença. « Comment osez-vous crier chez quelqu'un d'autre que vous ? », criait Daria Ilinitchna. « Vous êtes complices, vous et votre nièce ! », criait Oustinia Maksimovna.

Lorsque j'arrivai, Oustinia Maksimovna s'en allait déjà, et toute la famille, comme je l'ai déjà dit, était bouleversée. Macha avait disparue. La noce était à l'eau. Mais où était Macha, où était-elle ?

– Où est ma fille ? Rendez-moi ma fille ! », gémissait Anna Larionovna.

Que pouvions-nous dire, Maman et moi, pour la calmer ? Nous ne pûmes qu'envoyer mon père, Vassili Ilitch et toute la domesticité à la recherche de Macha. Au bout de quelque temps, je repris suffisamment mes esprits pour penser à aller parler au marié. Les deux chevaux étaient partis : mon père et Vassili Ilitch les avaient pris. Je crois que tout le monde me regardait : je courais dans la rue.

Ce que je pus dire à Oustinia Maksimivna, je ne m'en souviens presque plus ; je ne sais pas non plus ce que m'a dit Ivan Nikolaïévitch. Mais il fut très digne ; ensuite, je me souviens qu'il commença à faire des reproches à Oustinia Maksimovna, qui se fâcha contre lui aussi. Il me suivit chez nous.

Macha n'était toujours pas là. Ivan Nikolaïévitch partit lui aussi la chercher.

Nous passâmes toute la soirée dans une inquiétude indescriptible. Macha n'était nulle part. Tous pensaient à la même chose : et si elle s'était jetée dans la Volga ? On l'avait vue descendre en hâte la ruelle qui menait à la rive. Nous passâmes le moitié de la nuit à désespérer.

Il était déjà une ou deux heures du matin lorsque nous reçûmes de ses nouvelles. Un Allemand venant de Baronskoïé, un port situé sur la Volga, soixante verstes¹ en amont de notre ville, m'apporta une lettre. Ce colon plein de bonté satisfaisait à la demande de Macha de venir me voir immédiatement, bien que fût le milieu de la nuit, lorsque le vapeur atteindrait notre ville.

Macha était sortie de la maison sans savoir où elle allait. Lorsqu'elle reprit ses esprits, elle vit qu'elle était au bord de la Volga. Était-ce pour se jeter à l'eau qu'elle avait rejoint le fleuve, elle ne le savait pas elle-même. Mais elle eut alors l'idée qu'il lui fallait chercher refuge dans un couvent situé sur la berge. Elle se dirigea vers lui. Soudain, elle entendit la sirène d'un bateau ; elle y courut, et entra dans une cabine. Elle n'avait qu'une idée : se cacher de ses proches. Lorsque le vapeur se fut éloigné de la rive, elle dit au capitaine qu'elle n'avait ni billet, ni argent, ni rien : elle était montée dans le bateau telle qu'elle était là. « Et où allez-vous ? – Je ne le sais pas. – Pourquoi ? – Je ne le sais pas ; mais je vendrai ma mantille et vous paierai, laissez-moi seulement partir loin. » Le capitaine et les passagers commencèrent à l'interroger avec compassion. Elle dut leur dire son nom. Il se trouva des gens pour avoir entendu dire que la fille du fonctionnaire Katalonski épousait Simonov, l'adjoint au directeur du bureau impérial. Elle dut reconnaître qu'elle quittait ses proches et son fiancé. Alors les passagers et le capitaine se mirent à tenir conseil sur ce qu'on pouvait faire pour elle. Où pouvait-elle aller, loin des siens, où allait-elle trouver refuge ? Avait-elle des connaissances à Volsk, Khvalynsk, Samara ou Kazan² ? Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle apprit que le vapeur remontait la Volga. Elle avait un frère à Kazan, il y était étudiant. Les passagers lui imposèrent d'écrire cette lettre, afin de l'envoyer, pour apaiser ses parents, dès le premier port, par le premier vapeur qui descendrait le fleuve. « Ils m'incitaient tous à revenir ; mais ils finirent par se

¹Voir note 3, page 14.

²Villes situées sur la Volga, en amont de Saratov.

convaincre que je ne les écouterais pas», écrivait-elle, «et comment reviendrais-je? Et pourquoi? Je sais que les soupçons et les reproches de ma famille me seraient insupportables; même s'ils ne me faisaient pas de reproches à haute voix, je sais de toutes façons combien je suis avilie à leurs yeux. Je ne pourrai jamais me justifier devant eux. Et quelle honte dans toute la ville! Comment pourrais-je pu rester dans ce milieu? Mon frère, lui, ne va pas soupirer et me regarder de travers. Il n'est pas comme mon père et ma mère.»

Je ne pouvais pas montrer à Anna Larionovna et au père de Macha une lettre contenant de tels propos contre eux... Et ces paroles cruelles étaient aussi injustes : Anna Larionovna n'aurait pas tourmenté sa fille; Macha elle-même devait le sentir, lorsque son premier trouble serait passé... Mais en essence, sa décision n'était pas absurde, dans la certitude où elle était que c'était à la demande du marié que sa tante était venue poser des questions et l'accuser d'avoir ruiné le mariage. Sa vie dans cette famille aurait pour longtemps été trop amère. Dans notre milieu, on est bon et humain, mais...

Je ne pouvais pas montrer la lettre à Anna Larionovna; je la consolai néanmoins en lui apprenant que Macha était vivante, et se rendait chez son frère. Entre temps, j'avais fait atteler notre cheval pour aller tout de suite chez Simonov. «Comment, Liza? À deux heures passées! – Que ton père y aille, si vraiment tu ne veux pas attendre demain matin», tenta-t-on de m'arrêter. «Non», dis-je, «il n'est pas moins inquiet que vous, et il n'y a que contre moi qu'il ne se mettra pas en colère».

En effet, il ne dormait pas, bien qu'il fût épuisé, après avoir couru à travers la ville jusqu'à tard dans la nuit. Il est difficile d'imaginer la joie qui le prit. «Dès demain, je donne ma démission, et je vais à Kazan», s'exclama-il.

Lorsque lui et moi pûmes parler plus calmement, j'exprimai ce qui désormais me tourmentait le plus : je me sentais responsable de ce scandale. Pourquoi n'avais-je pas conseillé à Macha de montrer à sa mère les lettres de Tchekmarev dès qu'elle les recevait? Si je l'avais fait, Anna Larionovna n'aurait pas été surprise par l'arrivée et les propos d'Oustinia Maksimovna, ne l'aurait pas laissé crier, ne lui aurait pas répondu par les seuls gémissements «Ah! Qu'a fait ma fille! Ah, quelle honte!». Macha aurait vu que sa mère la défendait, et ne se serait pas enfuie...

– Je vous comprends, Lizavéta Arsénevna», dit Simonov d'un ton irrité. «Vous voyez vous-même qu'avec ces gens-là, il est impossible de discuter, impossible de faire affaire. Vous pensez que votre Anna Larionovna n'aurait pas fait tant de bruit si Macha lui avait montré la lettre de Tchekmarev. Elle aurait compris qu'il n'y avait pas de quoi pousser des grands cris et fondre en larmes. Elle aurait fait un scandale, et Macha aurait été diffamée dans toute la ville pour la colère de sa mère voulant défendre sa réputation. On ne peut vraiment pas faire affaire avec ces gens-là, sauf en matière économique : là, ils sont bons.»

Il était profondément irrité. Il était injuste; mais il y avait dans ses mots une part de vérité, celle-là même qui m'était déjà apparue à l'époque de ces lettres envoyées par Tchekmarev : c'est pour cela que j'avais exigé de Macha qu'elle ne parle pas de ces lettres à Anna Larionovna.

Le lendemain, Simonov partit pour Kazan. Deux semaines plus tard, les Katalonski reçurent une courte lettre de leur fille, et je reçus une longue lettre de Simonov avec un post-scriptum encore plus long de Macha. Il s'étaient mariés, mais avaient décidé de ne pas revenir dans notre ville. Simonov m'écrivait que Macha n'accepterait jamais d'y revenir, et que même si elle y avait été prête, il l'en aurait dissuadée.

« Votre si belle société est trop bête », écrivait-t-il. C'étaient des mots de colère, des mots un peu injustes. Mais je devais reconnaître que leur décision, à Macha et lui, de ne plus vivre dans notre ville était tout à fait raisonnable. Il écrivait qu'ils allaient à Saint-Pétersbourg. Il se trouverait un poste quelque part dans une autre province.

Par la suite, Macha m'écrivit de saint-Pétersbourg, d'abord assez souvent. Elle faisait l'éloge de son mari. Elle écrivait qu'elle était heureuse : j'en étais convaincue même sans ses lettres. Mais elle se plaignait de la vie à Pétersbourg, ennuyeuse et grise, comme le climat de la ville. Je supposais que Macha vivait dans la gêne. Bien sûr, c'était vrai. Quelque temps plus tard, mon frère m'écrivit qu'il allait parfois voir les Simonov, que Macha était vraiment heureuse avec son mari, mais qu'ils étaient dans le besoin, et que cela tourmentait beaucoup Simonov. « Lorsqu'on est habitué au confort et aux libertés d'une ville de province », ajoutait mon frère, « la vie à Pétersbourg est insupportable, ennuyeuse et monotone, pour les gens qui n'ont pas d'énormes moyens. Ce qui fait la supériorité de Pétersbourg sur la province, par exemple, pour moi, n'existe pas pour Macha et son mari. Macha s'efforce d'être gaie et vive ; mais à Saint-Pétersbourg, elle dépérit. » Mon frère écrivait que Simonov faisait d'interminables démarches pour trouver un poste en province ; mais trouver une bonne place n'est ni facile ni rapide. Lorsque je me mis moi-même à vivre à Pétersbourg, je vis que cette ville ne peut plaire qu'à ceux des provinciaux qui sont ambitieux, ou du moins à ceux qui peuvent y mener une activité conforme à leur penchant naturel, comme par exemple mon frère, ou qui, du fait d'un rapport particulier à la société, ne peuvent trouver qu'à Pétersbourg calme et liberté... Pour tous les autres, Saint-Pétersbourg est étouffant et exigu.

Au bout de trois ans, Simonov obtint un poste de conseiller à Koursk. Macha et lui étaient en joie. Et en effet, une fois là-bas, ils se sentirent revivre. Macha reconnut dans ses lettres qu'elle se sentait à Saint-Pétersbourg comme en prison, et que sa santé même était affectée par les privations et l'ennui.

Je le savais déjà, comme je l'ai déjà dit, par mon frère. « Pourquoi perd-elle ses meilleures années dans la pauvreté et l'ennui », me demandais-je alors qu'elle était encore dans son long exil pétersbourgeois : quelles lourdes conséquences doit affronter une jeune fille comme nous pour avoir oublié, un minuscule instant, que seul un bon sens terre-à-terre peut lui permettre de vivre dans le calme et l'aisance ! Tout manquement aux règles et principes de l'ancien temps nous est fatal.

Chapitre 7

Mes années heureuses

Si je compare ma vie, assez heureuse, avec les privations qu'avait à subir Macha, je ne pouvais que remercier la nature de m'avoir dotée, pour me garantir des catastrophes, d'un bon sens posé.

J'avais raison de me juger heureuse. Après le mariage de Macha, mes années passèrent sans inquiétude pour ceux que j'aimais. La plus vieille des sœurs de Macha avait un an de moins que ma sœur Sacha, qui n'avait que quinze ans lorsque Macha nous quitta. J'aimais beaucoup ces deux adolescentes, ma petite Sacha et Varenka, presque ma sœur elle aussi. Mais il ne pouvait venir d'elle aucune souffrance pour moi : elles jouaient encore à la poupée — en cachette de leurs amies, bien sûr.

J'étais tranquille non seulement au sujet du présent, mais aussi de l'avenir de ma sœur. Depuis leur enfance, Arkacha Katalonski et elle s'appelaient « chéri » et « chérie ». La plaisanterie était presque devenu réalité. Venu passer les vacances chez lui, peu de temps après le départ de sa sœur aînée, Arkacha se mit à me parler de Sacha comme d'une femme belle et intelligente, qu'il considérait sérieusement comme sa promise. « Je souhaite de tout mon cœur qu'il en soit ainsi, Arkacha », lui répondis-je, « elle vous aime beaucoup ». Avant de repartir pour Kazan, il me dit qu'il souhaitait demander à mes parents qu'on les fiancie. « Pourquoi donc, Arkacha ? », répliquai-je, « qui pourrait empêcher votre mariage, si dans deux ans vous avez gardé les mêmes sentiments ? » Il lui restait deux ans avant de terminer ses études. Il renâcla, mais finit par accepter de ne pas exiger cette formalité. En partant, il obtint de moi la promesse de lui donner des nouvelles de Sacha, et de la forcer à lui écrire. « Arkacha, vous serez le premier à cesser d'écrire régulièrement », dis-je. « Non, Lizavéta Arsénevna, je vous le jure. » Je l'appelais Arkacha, et lui m'appelait Lizavéta Arsénevna, alors que j'avais un an de moins que lui¹ ; il s'adressait à moi comme si j'en avais quinze de plus.

J'avais douté de lui à tort. Arkacha écrivait très souvent à Sacha et à moi. Toujours exacte en tout, je lui répondait avec plaisir, et obligeais sans pitié Sacha à lui écrire. « Cela suffit, mademoiselle ; toutes tes excuses sont vaines. Si tu ne sais pas écrire un mot, tu n'as qu'à me demander. Et à la fin, crois-tu qu'il me sera pénible de relire ta lettre ? Je te dirai tes fautes, tu recopieras la lettre, et il n'aura pas de quoi se moquer de toi. Et ce n'est que ta paresse qui te fais dire que tu n'as rien à lui dire ; dis-lui que tu vas bien, cela lui suffira. »

Un an plus tard, Arkacha revint, et se mit à s'adresser à ma Sacha comme à

¹S'adresser à quelqu'un par son prénom et son patronyme est une marque de respect, tandis que l'usage du diminutif est plus familier.

une véritable fiancée : il ne se permettait plus de la prendre par la main, mais la lui baisait, et parlait avec moi de leur mariage comme d'une chose convenue.

– Comme je suis content, Lizavéta Arsénevna, de m'être inscrit à la faculté de philologie ! Le métier d'enseignant donne les moyens de se marier immédiatement, dès la fin de ses études. Il est impossible que je ne réussisse pas à trouver un poste dans un lycée d'ici. Un candidat¹ de notre faculté peut postuler sur cinq places : histoire, géographie, latin, et deux en littérature. Il est vrai que deux de ces postes sont destinés aux instituteurs, mais je suis prêt à accepter une classe primaire.

– Je ne vous le conseille pas, Arkacha. Il vaut mieux attendre s'il n'y a pas de poste libre dans un lycée. Vous savez bien : ils promettent, et puis ils oublient, une fois que vous acceptez un poste d'instituteur.

– Non, j'accepterai un poste d'instituteur, Lizavéta Arsénevna. Sur cinq postes, il n'y en aurait aucun de vacant l'année prochaine ? Il y en aura un, je veux qu'il y en ait un, et il y en aura un ! Et nous nous marierons tout de suite !

– Tout cela est très bien, Arkacha », répondais-je. « Mais faites attention. Tout dépend de votre diplôme de candidat. Tâchez de l'obtenir. D'après vos lettres, je vois que vous avez peu travaillé ces trois dernières années.

– Je vous le garantis, Lizavéta Arsénevna : je serai candidat. Je vais me mettre à ces stupides travaux universitaires. Assez fainéanté.

– Vous n'avez pas fait que fainéanter, Arkacha : je vois que vous êtes devenu quelqu'un de cultivé. Je ne vous accuserai pas de paresse. Mais en effet, il est temps de vous atteler aux travaux universitaires, que vous avez négligés.

– Je vous donne ma parole d'honneur que je serai candidat.

– Je l'accepte, et je suis sûre que vous la tiendrez. »

Avant de partir, il me parla de nouveau de fiançailles, et cette fois-ci, ne voulut pas en démordre.

– Tout de même, c'est mieux, Lizavéta Arsénevna. Elle a désormais seize ans ; pour nos parents, elle est déjà en âge de se marier. Il faut donner un fondement solide à leurs intentions, sinon, je suis sûr qu'ils vont assommer Sacha avec je ne sais quel fiancé.

– C'est à tort, Arkacha, que vous faites si peu confiance à nos aînés.

– Je leur fais confiance, Lizavéta Arsénevna, mais tout de même, c'est mieux.

– Mais vous-même, Arkacha ? N'est-il pas trop tôt pour vous lier ? Vous n'avez que vingt-deux ans ; ce ne serait rien, s'il ne vous arrivait pas, je crois, d'être un peu tête en l'air.

– Lizavéta Arsénevna, vous me jugez d'après ce que disait Gricha de moi il y a longtemps. J'étais un polisson, mais j'ai changé, croyez-moi. Et je vous le promets, vous n'avez pas à redouter d'autres changements. S'il vous plaît, ne vous y opposez pas, Lizavéta Arsénevna.

– À quoi bon discuter avec vous, Arkacha ? Je vois bien que vous ne m'écoutez pas.

– Alors, vous me soutiendrez ?

– Oui. »

J'apportai ma caution, et on organisa les fiançailles.

Cette année-là, je n'eus plus besoin d'obliger Sacha à lui écrire. C'est elle qui me forçait à lire les lettres qu'il lui envoyait. « Très bien, Sacha, je vais la lire ; mais je te prie de te rappeler notre accord : cela me dispense de l'ennui de lire tes réponses. »

¹Grade universitaire dans l'enseignement supérieur.

Elle s'efforçait sans cesse par ces lettres de me convaincre de son amour pour lui, de même que ses lettres à lui la persuadaient de son amour pour elle.

Les espoirs d'Arkacha étaient modestes, et avaient par conséquent de grandes chances de s'avérer justifiés. Lorsqu'il finit ses études, il reçut la certitude qu'ils se réaliseraient. Mais, comme il arrive souvent, cela ne se passa pas sans quelques délais et retards. D'ailleurs, je trouvais que ce n'en était que mieux : ils étaient tous les deux encore très jeunes.

Arkacha obtint le titre de candidat, comme il l'avait promis à lui-même et à moi. Lorsqu'il demanda un poste dans notre lycée, on lui répondit : « Il n'y a pas là-bas de poste vacant en ce moment, vous savez. Mais il devrait y en avoir un bientôt : le professeur d'histoire de ce lycée sera nommé sur le premier poste d'inspecteur qui se libérera dans notre secteur. C'est vous qui serez nommé sur son poste. » Il pouvait être sûr que cette promesse serait tenue. Tout cela était donc très bien. Mais quand un poste d'inspecteur serait-il vacant, et quand le poste de professeur d'histoire de notre lycée se libérerait-il pour Arkacha ? Comment le savoir ? Peut-être dans une semaine ; peut-être dans un an seulement.

Arkacha vint nous voir ; il prit conseil auprès de moi, auprès de nous tous. Il disait qu'il ne serait pas raisonnable d'attendre sans rien faire. Il rejoignait par là notre opinion. Il était devenu quelqu'un de très posé. Je me réjouissais pour lui. Il se mit chez un riche propriétaire, dont il préparait le fils à entrer à l'université. Les conditions financières étaient très intéressantes. Ce propriétaire était si gentil et poli qu'il vint faire notre connaissance. Il me plut : un homme bon, avec qui nous n'aurions pas de problème. Même le cas où un poste d'enseignant s'ouvrirait avant l'été fut prévu : le pupille d'Arkacha viendrait habiter chez lui, c'est-à-dire sous notre toit. La propriété n'était qu'à soixante verstes de notre ville. Arkacha pouvait venir nous voir presque chaque semaine. Sa gaieté éclairait nos dimanches et jours fériés.

Tout était pour le mieux...

C'est dans cette tranquillité, cette aisance et ce bonheur que je vécus à partir du printemps 1853, pendant toute l'année 1854, et cela continua en 1855.

« Ma vie »... je n'en ai encore rien dit ; je n'ai fait que parler des autres : Macha, Arkacha, ma sœur. Et que pourrais-je dire de ma vie ? Cela faisait déjà longtemps qu'il n'y avait rien dans ma vie qui valait la peine d'être retenu, même pour moi. Mais je ne m'ennuyais pas. Le ménage m'occupait. Je lisais. J'étudiais le français — pourquoi ? Pour faire quelque chose ; je ne pouvais pas prévoir que cela me serait utile plus tard. Je voyais mes connaissances ; la fréquentation de certaines d'entre elles m'était agréable : toutes mes amies n'étaient pas ennuyeuses, et deux ou trois d'entre elles me plaisaient véritablement. Je ne dédaignais pas non plus les distractions qu'offrait notre modeste société : je passais rarement un mois sans danser, et encore, souvent même plusieurs fois par mois. Je ne serais pas allée à ces fêtes si je n'y avais pas pris plaisir. Lorsque je sortais, je devais passer beaucoup de temps à m'occuper de ma toilette ; même chez moi, j'aimais être bien habillée. J'aimais habiller ma sœur. C'est pourquoi, en plus de mes travaux de couture, il m'arrivait très souvent d'avoir à repasser, assez souvent de faire la lessive : les domestiques, dans notre milieu, ne sont pas des spécialistes de la mousseline, de la gaze ou du tulle. Nous allions au théâtre plusieurs fois par an ; notre théâtre commençait à me sembler très mauvais, mais je l'aimais quand même. Un de ces hivers, notre ville connut la visite de Nissen-Saloman¹ ; l'entendre chanter me fit plus encore aimer la musique.

¹Nissen-Saloman, Henrietta (1819–1879), soprano de nationalité suédoise. Élève à Paris de

Mon frère eut la gentillesse de m'emmener voir quelques opéras. L'hiver, nous allions souvent nous promener en traîneau sur le large champ de glace de ma chère Volga. C'était très gai : grâce au froid et au chemin si plat, notre cheval se rappelait ses jeunes années et adoptait un trot magnifique. L'été, nous allions parfois sur les îles, ou de l'autre côté de la Volga. Du printemps à l'automne, j'entraînais sans relâche les miens dans des promenades dans les parcs, les montagnes et les bois : j'avais gardé un goût marqué pour ces derniers. Tout était pour le mieux.

Voilà le compte-rendu véridique et complet de ma vie jusqu'à l'automne 1855. Je n'ai rien caché de mes errements, dont personne ne savait rien, sauf moi. Tous mes proches me prenaient pour quelqu'un de bien moins faible que celle que vous connaissez, vous qui avez lu ces pages. Qui pouvait savoir qu'un jour, j'avais rêvé ? Qui pouvait savoir qu'un jour, j'avais eu la folie d'écrire à un jeune homme pour lui avouer mon amour ? Personne ne supposait dans mon passé de telles toquades. Ma mère et mes amies auraient eu de mal à admettre que je ne plaisantais pas, s'il m'avait pris l'envie de leur faire part de ces souvenirs-ci. Elles n'auraient pas retrouvé dans les années passées de moment où j'aurais pu paraître capable de cela. Bien des années plus tôt, elles voyaient en moi une enfant gaie, hardie, mais sérieuse quand il fallait l'être. Et depuis que j'avais cessé d'être une enfant, ils me connaissaient comme une jeune fille stricte, froide, qui ne parlait que de ce qui préoccupe les femmes adultes.

Je n'étais pas laide, et depuis que je m'étais vue à l'abri de nos jeunes gens, je n'étais pas de trop dans les cercles de la jeunesse : mes amies trouvaient qu'avec moi, ils étaient plus gais. Je ne fuyais pas non plus les cavaliers qui leur contaient fleurette ; avec les fiancés ou les admirateurs de mes amies, ceux qui m'étaient agréables, j'étais même avenante. Mais toute la jeunesse m'appelait en manière de plaisanterie « notre jeune tante ».

Je me souvenais que si j'en avais toujours eu l'air, je n'avais pourtant pas toujours été aussi froide et raisonnable. Mais c'était il y a si longtemps, mes passions avaient été si ridicules, et c'est si facilement — du moins me semblait-il — que je les avais vaincues, je leur étais devenue si étrangère... Je n'en gardais la mémoire que pour conserver de l'indulgence pour les passions des autres. Je pensais que ma jeunesse était passée. Bien sûr, mes joues étaient encore vermeilles, mais dans ma poitrine régnait un bon sens imperturbable ; je m'en réjouissais, croyais à la fermeté inébranlable de mon bonheur tranquille et ne regrettais pas d'avoir vécu ma jeunesse.

C'est dans cette aisance sans nuage que je vécus jusqu'à l'automne 1855. J'étais alors dans ma vingt-troisième année.

Garcia pour le chant et Chopin au piano, elle eut un grand succès en Russie, où elle s'installa à partir de 1860 ; elle devint professeur au Conservatoire de Saint-Pétersbourg en 1862.

Chapitre 8

Ma jeunesse

Si j'avais compris les crises qui s'emparaient périodiquement de mon organisme, ma propre sérénité quant à mon avenir aurait disparu beaucoup plus tôt. Les présages de souffrances imminentes consistaient en ce que parfois, le matin, je me sentais épuisée dans tout mon corps, la tête lourde, la poitrine oppressée. Je n'en savais pas plus, car je dormais profondément, je me couchais et me levais en jeune fille pleine de bon sens et de santé, occupée par les activités domestiques, les intérêts de sa famille, les soucis terre-à-terre de la journée. Mes ridicules petites sensations de douleur, je les attribuais à un léger refroidissement, à des vapeurs, ou simplement à ce que j'avais dormi dans une position inconfortable, ce qui avait provoqué un léger afflux de sang dans le cœur ou la tête.

Je n'accordais aucune importance à ces accès : ils étaient peu fréquents, peu douloureux, et disparaissaient sans laisser de trace dès que je me levais de mon lit. La nature m'avait doté d'une santé solide, et je m'en souciais peu ; c'est pourquoi j'oubliais vite ces vétilles.

Je peux décrire en détails l'accès qui me fit prêter attention aux symptômes que j'avais jusque là négligés.

Je m'étais couchée tranquille, comme toujours. À quel point mon état d'esprit et tout mon être étaient posés et prosaïques, on peut en juger d'après ce à quoi je pensais en refermant mon livre, prête à m'endormir : il me revint que je devais dire à maman que nous n'avions plus de farine, et qu'il fallait le lendemain envoyer en acheter un nouveau sac ; « comme tout est devenu cher ! Il n'y a pas si longtemps, le sac de farine ne coûtait que cinq roubles, même moi, je m'en souviens. Il maintenant, il vaut... » Là-dessus, je m'endormis.

Je poussai un cri et m'éveillai à moitié. « Que m'arrive-t-il ? Quelle bêtise ! », murmurai-je dans mon demi-sommeil ; mais mes yeux ne s'ouvrirent pas, et je me rendormis. À nouveau, je crie dans mon sommeil, je tressaille, et je me réveille tout à fait. Il fait déjà jour. « Quels rêves affreux ! » Mais mes paupières sont lourdes, la torpeur s'empare de moi, et je pense, en m'endormant : « J'aimerais refaire un tel rêve. » Je dors ; de nouveau, le même rêve ; je crie et me réveille.

Le matin était déjà là. Je me levai et réfléchis. Ces rêves m'avaient effrayée, et je ne savais comment les comprendre.

Seule une jeune fille telle que celle que j'étais pouvait faire de tels rêves à vingt-deux ans, avoir du mal à s'expliquer leur apparition et leur retour obstiné et ensuite, se tromper si longtemps sur leur signification. J'ai déjà dit que je pouvais raconter ici les trois rêves.

Dans le premier, je suis à une fête chez les Chatilov. Nous dansons le quadrille. Mon cavalier m'est inconnu, mais il est semblable à tous nos jeunes gens, même pire que beaucoup d'entre eux. Il danse plutôt mal. Son visage n'est pas beau, et de façon générale, il ne me plaît pas. Nous finissons notre figure et nous asseyons, tandis que dansent d'autres couples. Mon cavalier, en s'asseyant, ne lâche pas ma main de la sienne, et me regarde. Je sens que le sang me monte au visage, mes yeux s'assombrissent ; je m'évanouis et mon rêve disparaît, une sensation d'oppression dans la poitrine m'éveillant à moitié.

Je rêve de nouveau : nous sommes dans notre salon, avec ma mère et je ne sais quel invité, un jeune homme. Il me regarde ; ma mère sourit. Son visage ne me plaît pas. Mais il me regarde avec tant d'insistance que je ne peux pas détourner le regard de ses yeux. Je sens de nouveau que le sang me monte au visage, j'ai la tête lourde ; je sens cette oppression dans ma poitrine, j'ai du mal à respirer ; je dois faire des efforts pour expirer, je laisse échapper un gémissement, et je me réveille.

La première fois, je m'éveillai à demi sous l'effet de l'effroi et de cette oppression dans la poitrine. La deuxième fois, c'est une douleur insupportable dans la poitrine qui me tira du sommeil. Mais cette souffrance était mêlée d'une telle béatitude que, lorsque mes pensées recommencèrent à se perdre dans la somnolence, je souhaitais ressentir de nouveau ce sentiment ; et le rêve qui m'éveilla définitivement était lui aussi à la fois douloureux et doux. Anna Larionovna et moi sommes assises sur un boulevard. Le soleil se couche. Les tilleuls du boulevard sont en fleurs ; l'air tiède embaume. Une douce chaleur coule dans mes veines, mes joues sont en feu, ma poitrine est prise dans langueur voluptueuse. Anna Larionovna dit : « C'est un soir magnifique, n'est-ce pas ? Qu'y a-t-il, Liza ? Vous vous sentez mal ? » Je veux répondre « Oui », mais à la place de cette réponse, c'est un gémissement que je laisse échapper, et je me réveille.

Je me levai mécontente de moi-même, et quelque peu effrayée. Que m'arrive-t-il ? Suis-je malade ? Tout une série de crises de douleur, que jusque là je n'avais pas jugées dignes d'intérêt, me revinrent en mémoire. Elles avaient les mêmes caractères que celle-ci ; mais celle-ci présentait clairement des traits que je n'avais pas remarqués dans mes précédentes douleurs nocturnes. Je voyais désormais que ces traits étaient déjà présents, lourdeur dans la poitrine et dans la tête, dans certaines de mes précédentes veilles, peut-être dans beaucoup d'entre elles, peut-être dans toutes — comment savoir ? Je ne les comprenais pas bien, et ne m'en préoccupais pas. Désormais, je ne pouvais plus les négliger : les caractères de ce triple rêve étaient trop douloureux et trop inquiétants.

Voici ces caractères inquiétants, tels que je les compris alors : la douleur qui m'avait réveillée trois fois ce matin-là était étroitement liée au contenu de mes rêves. Je me rappelai qu'avant aussi, lorsque mes réveils étaient douloureux, j'avais rêvé la nuit. Je n'avais pas remarqué ces rêves, n'y avais pas pensé, parce qu'ils étaient négligeables, ne présentaient aucune différence avec les rêves habituels, qui ne sont pas dignes d'intérêt. C'étaient des scènes banales dans un décor quotidien ; le plus souvent, des conversations sans importance avec ma mère, Anna Larionovna ou des amies, de l'ordre du dernier rêve de ce matin-là. Comment aurais-je pu leur accorder jusque là la moindre signification ? Mais cette fois, les deux premiers rêves ne ressemblaient pas à ceux de d'habitude : on y trouvait un jeune homme, et son regard me plongeait dans une émotion douloureuse. Je me rappelai que je n'avais pas rêvé de jeunes gens depuis l'époque lointaine où j'avais cessé de tomber amoureuse.

Qu'étaient donc tous ces rêves que j'avais négligés ? N'avais-je vraiment jamais fait de rêves aussi désagréables que les deux premiers de ce matin ? Était-il possible que je sois restée dans mes rêves celle que j'avais cessé d'être en réalité depuis que j'avais cessé mes rêveries éveillées : une rêveuse ?

Dans le premier rêve, je n'avais ressenti que de la douleur ; dans le deuxième, elle s'était mêlée à un plaisir indescriptible, et dans le troisième aussi. Je me rappelai qu'auparavant déjà, j'avais parfois ressenti une douce langueur, en me réveillant pleine de douleur. Auparavant, je n'y avais pas prêté attention, parce qu'elle était légère, et je la prenais pour l'habituelle sensation de douce chaleur qui me retenait souvent au lit, et que tout le monde connaît depuis l'enfance. Désormais, je ne pouvais plus l'ignorer : cette langueur venait d'un échauffement du sang, produit en moi par le regard d'un homme. J'en pris conscience dans le deuxième rêve de ce matin-là, et il me revint plusieurs scènes semblables dans des rêves précédents. « N'est-ce pas cela qu'on appelle désir ? », me demandai-je, glacée d'effroi.

Je ne pouvais qu'être effrayée. La somnolence qui avait suivi le deuxième rêve et le premier réveil complet présentait un symptôme qui recevait une signification funeste pour mon avenir, si ce que je ressentais était véritablement du désir : retombant dans le sommeil, j'avais souhaité voir se renouveler la volupté mêlée à la souffrance de mon deuxième rêve. « Serais-je en train de tomber sous l'emprise du désir ? », me demandai-je, me rappelant soudain tout ce que j'avais lu sur la force irrésistible du désir.

Jusque là, je pensais que les pages pathétiques des romans décrivant la puissance de la passion n'étaient qu'invention, jeu de rhétorique, étalage par l'auteur de ses talents de conteur et d'enjoliveur. J'étais sûre que les souffrances et les aventures des héroïnes de romans n'avaient lieu que par manque de sérieux de leur part ; que si ces dames et ces demoiselles s'occupaient un peu plus des soucis terre-à-terre de la vie quotidienne, si elles comprenaient la vanité et les dégâts d'un esprit rêveur, elles pourraient sans peine réfréner les ardeurs de leur imagination oisive ; j'avais moi-même un jour réussi à le faire ; et toutes leurs passions avaient ce caractère rêveur pour seule cause, me semblait-il. Désormais, je découvrais tout autre chose : en moi s'était manifesté une force qui n'avait absolument rien de chimérique, et qui s'était emparée non de mon imagination, mais de tout mon organisme. Les deux premiers rêves que j'avais faits ce matin-là étaient si triviaux, si simples, que la fantaisie, visiblement, n'avait aucun intérêt dans ces scènes, n'y intervenait pas. Dans mon troisième rêve, il n'y avait tout simplement aucune scène inventée ; il n'y avait pas d'homme, il n'y avait rien qui pût ressembler à de la rêverie : j'étais assise sur un boulevard et ne pensais à rien, je me contentais de respirer l'air tiède et embaumé... et un même trouble m'avait envahie. L'imagination ne pouvait absolument pas être intervenue ; c'était tout simplement un sentiment venu de tout mon organisme, en particulier de ma poitrine, dû à un échauffement du sang.

Je comprenais maintenant ce que signifient les mots « trouble de la passion » — ou du moins j'imaginai que je les comprenais. Il me semblait jusque là qu'ils désignaient cet embrasement gamin des joues enfantines pris d'une timidité un peu idiote, dont se divertissait ma vivacité d'enfant en ces années anciennes où je tombais amoureuse et jacassais avec mes amies des élans et des peines de nos amours. Non, à cette époque mon cœur ne battait que de la peur que maman ne se fâche, si elle apprenait que j'étais amoureuse, que tous les adultes ne se moquent de moi, s'il remarquaient que j'adorais ; je ne rougissais que de crainte qu'on ne dise : « Ah,

quelle honte ! Quelle petite idiote sans cervelle ! » Mais aujourd'hui, il n'y avait dans ces rêves aucune considération pour rien ni personne : personne ne pouvait rien voir, rien blâmer. Personne ne pouvait savoir ce que je ressentais ; je sentais que mon sang s'échauffait, bouillonnait dans mes veines, et m'étouffait.

Que m'arrivait-il ? Qu'allais-je devenir ? Je tremblais de peur, je pleurais de colère contre moi-même.

En bas, j'entendis les pas de ma mère. Je regardai dans le miroir : je ne pouvais pas me montrer à elle dans cet état. J'avais les yeux rouges. Il me fallut longuement arpenter ma chambre avant que mon visage ne retrouve une expression de calme.

Les soucis de la journée me divertirent. Je me perdis assez souvent en réflexions sur l'effroi qui avait troublé mon lever ; mais il m'apparaissait à chaque fois avec plus de netteté que j'avais surestimé l'importance de la chose. Dans l'après-midi, je m'étais affermie dans l'idée que cette crise n'était que la conséquence de quelque irritation nerveuse passagère. De retour dans ma chambre, le soir, je me mis à chercher les causes de cette irritation. Qu'est-ce qui avait pu me déranger les nerfs la veille ? Je passai toute la journée en revue. Il était passé dans le calme et l'indolence. De même que le jour d'avant, mercredi ; le lundi et le mardi aussi ; le dimanche, Arkacha était venu. Mais le dimanche avait été très terne : la pluie avait détruit tous nos plans, et nous avions passé la journée à nos tranquilles activités et nos conversations habituelles. N'avais-je pas été excitée samedi ? Mais non, et le samedi, et le vendredi, s'étaient écoulés dans une indifférente uniformité avec tous les autres jours. Et c'était chercher trop loin les causes d'une irritation nerveuse que de remonter au-delà de quatre ou cinq jours. Non ; rien de tel n'avait pu éveiller ce trouble. Cette recherche infructueuse renouvela mon angoisse : cette crise, c'était bien un détraquement nerveux, mais sans aucune cause particulière. C'est quelque chose de chronique, une maladie organique ! Peut-être même dangereuse ! Et si ma santé commençait à me trahir ? Mais je m'accrochais avec obstination à cette idée : « c'est une maladie » ; aussi déplaisante qu'elle fût, elle était plus encourageante que cette pensée terrible que je tombais sous l'emprise du désir. Quelle maladie avais-je donc ? Ses symptômes : lourdeurs de tête, échauffement du sang. Ne serait-ce pas la fièvre ? Mais la fièvre s'accompagne d'une sensation d'épuisement de tout l'organisme, de courbature dans les jambes, surtout aux genoux, et dans les épaules ; je ne présentais pas ces indices ; comment, je ne les présente pas ? C'est que je n'y pensais pas, ils sont là : ce matin, je ressentais un épuisement de tout mon organisme, et cela se ressentait en particulier dans les jambes. Et bien voilà, Dieu soit loué, c'est de la fièvre ! Dieu soit loué, ce n'est que de la fièvre ! Et mes rêves ne sont que le léger délire dû à la température, et mon désir, dans mon assoupissement, de ressentir à nouveau cette langueur voluptueuse, ce n'est que la conséquence du délire fiévreux !

Comme j'étais contente de cette explication ! Je ne pouvais vraiment y croire, et en même temps il me fallait à tout prix m'accrocher à cet unique espoir. Je réussis à me convaincre de sa pertinence, et commençai à prendre de la quinine.

Aujourd'hui, je m'étonne seulement de ce que j'ai pu vivre jusqu'à ma vingt-troisième année dans cette naïveté puérile, si étrangère au désir.

Mais j'avais reçu une éducation candide, ma famille était de mœurs modestes. Ce n'est pas à moi que j'attribue d'avoir gardé cette innocence d'esprit : j'en remercie mon destin.

Je ne cacherais pas ce qui m'arriva ensuite : je ne peux pas me juger coupable des extrémités où en est arrivée ma vie intérieure. Il y eut une période où je me méprisais et me maudissais. Mais l'amour de mes chers parents me soutint, et aujourd'hui que je suis à nouveau sereine, j'écris mon histoire pour prendre la défense de mes compagnes de souffrances qui ont eu moins de chance que moi.

Mes rêves ne restèrent pas éternellement chastes. Peu de temps après, je me mis à rêver, même le jour, de choses pour lesquelles je me faisais moi-même honte. Je ne raconterais pas ces visions : je n'écris pas pour encourager les passions. Mais je ne veux rien cacher de l'histoire de ma maladie.

Car c'était bien une maladie.

Je ne pus pas me tromper sur sa nature très longtemps. Pendant quelques jours, je me berçai de l'espoir que la quinine allait m'aider, et que j'avais effectivement de la fièvre. Mais les crises se renouvelèrent, se firent plus fréquentes, plus fortes ; et mes rêves prirent un caractère si nettement érotique que le doute ne fut plus possible. Je pourrais raconter mes rêves même de cette période : ils étaient modestes ; ils ne pouvaient pas ne pas l'être, car même en rêve, je ne pouvais pas deviner quoi que ce fût d'immodeste ; mais ils étaient passionnés. Les baisers me brûlaient, et je perdais haleine, même hors des étreintes.

Mais mes pensées restaient encore pures, mon bon sens était fort, ma volonté, de fer. Je vis bien qu'il était inutile de continuer à prendre de la quinine. Mais je voulais trouver d'autres médicaments ; je les cherchai, les trouvai, et me mis à les employer.

Quels efforts cela me coûta-t-il de me procurer un traité de médecine sans alerter ma famille ! J'y réussis. Comme mes joues brûlaient de honte, lorsque je le lus ! On y parlait de tant de choses que je ne comprenais pas alors : quel dégoût elles suscitaient en moi, et comme les larmes qui me faisaient trembler étaient amères, alors que je me persuadais que mes craintes ne me trompaient pas, qu'en effet, en moi bouillonnait la passion ! Et qu'est-ce que la passion ! Ce n'était pas du tout ce que j'imaginai... Voilà ce que signifiaient les récits de mes amies mariées ! Je n'avais pas tort de sentir du dégoût à penser à leur vie : quelle horreur, ce dont elles parlaient comme d'un plaisir... J'avais la nausée lorsque je comprenais ce qui instinctivement m'avait rebuté, alors que je n'en avais aucune idée précise.

Il y avait beaucoup de choses dans ce traité comme dans ce que je me rappelais des élans de mes amies mariées que je comprenais de façon tout à fait erronée. Il y avait aussi beaucoup de choses dans le traité que je ne comprenais pas du tout. Mais les termes par lesquels on exposait les règles d'hygiène étaient clairs pour moi.

Bien sûr, je ne pouvais établir un diagnostic exact, car je confondais tout ce dont il était question quant aux affections touchant l'organisme des jeunes filles semblables à moi par le seul mode de vie : je prenais pour moi des conseils qui se rapportaient à des états de l'organisme totalement différents du mien, pour peu que j'eusse remarqué dans leurs symptômes suffocation, échauffement du sang ou rêves passionnés. Mais j'avais une volonté de fer : quel que fût la dureté du traitement que j'imaginai utile pour moi, je ne manquais jamais de fermeté ni de persévérance.

Je me mis à suivre tous les conseils préventifs que je pouvais lire dans le traité. Depuis l'enfance, j'étais habituée à dormir sur un lit de plumes. Il me fallut le remplacer par un matelas. En acheter un ? Quel prétexte aurais-je pu trouver pour l'acheter ? Il me semblait qu'au moindre mot à ce sujet, maman comprendrait tout. Même sans cela, je vivais dans la peur constante qu'elle ne devine tout. Lorsque ma

mère me regardait, je craignais qu'elle ne voie quelque changement sur mon visage : un reflet de langueur dans mes yeux, une pâleur sur les joues, un air triste et fourbu. Mais cette peur au sujet de mon visage et mon expression était encore vaine : j'avais une santé solide, et je savais me contrôler. Je me réjouissais que ma mère continue à croire à mon bon sens froid et terre-à-terre, et ne veuille pas s'inquiéter d'un quelconque changement. Le sol de ma chambre était recouvert d'un petit tapis bon marché. Je pensai qu'il remplirait mes objectifs encore mieux qu'un matelas. Chaque soir, j'attendais assez tard pour qu'il n'y eût plus à craindre que ma sœur vînt me voir, fermais la porte de ma chambre avec un crochet, enlevais l'édredon de mon lit et y plaçais le tapis. Je ne pouvais m'habituer à une couche aussi rude. Tous mes os en souffraient, mais quelle importance ! Ce n'est que le temps de se soigner !

Le traité de médecine disait qu'il ne fallait pas s'habiller trop chaudement pour dormir. J'étais très sensible au froid. Mais je renonçai à ma chaude couverture pour me couvrir d'un drap d'été. Bien souvent, je tremblais tant que je ne pouvais m'endormir ; plus souvent encore, le froid me réveillait bien trop tôt, et m'empêchait de me rendormir. Mais j'endurais patiemment le manque de sommeil, bien qu'il me fût très pénible.

Je n'avais jamais été une grosse mangeuse. Mais j'étais jeune et en bonne santé, et faisais preuve d'un solide appétit. C'est pourquoi il me fallut, à chaque déjeuner, à chaque dîner, lutter contre lui assez violemment. En elle-même, cette lutte n'était pas très importante pour moi. Mais elle était compliquée par la sollicitude cordiale de mon père et surtout de ma mère : lorsqu'on a faim, et qu'on se voit encouragée à manger encore un morceau, à vingt-deux ans, cela est bien tentant. Outre la difficulté de la lutte, il y avait là un danger : on me demandait bien souvent si je n'étais pas malade, pour avoir aussi peu d'appétit. Parfois, je prétextais une migraine. Mais je sentais parfois la nécessité de rompre ma diète pour ne pas attirer les soupçons ou éveiller une inquiétude sérieuse au sujet de ma santé.

Je travaillais jusqu'à l'épuisement, et en même temps évitais tout mouvement brusque, pour ne pas m'échauffer le sang. J'avais auparavant un caractère joyeux, et ma jeune santé ne me permettait pas de me laisser mourir en renonçant à ma vivacité.

Me suis-je astreinte à beaucoup d'autres pratiques encore ? Tout ce que les ascètes utilisent pour se mortifier. Je n'avais aucun regret à me faire souffrir.

Je ne me fis pas longtemps d'illusion sur l'efficacité de ces conseils préventifs à me soigner. Mes rêves se renouvelaient, les crises se faisaient toujours plus fortes. Mais d'après la théorie que j'avais lue dans le traité, je pensais que si mes mortifications n'avaient pas vaincu la maladie, si même elles n'avaient pas stoppé sa progression, elle se serait mise à se développer encore plus vite, serait devenue encore plus pénible, à peine aurais-je renoncé aux mesures hygiéniques contre elle : elles réduisent au moins mes crises, me disais-je en persévérant dans mon ascétisme. Je fus bientôt contrainte de renoncer à l'une des règles par lesquelles je me torturais.

– Liza, tu as beau dire, tu n'es probablement pas en bonne santé », dit un jour maman. « Fais-y attention, mon amie.

– Non, je vais bien, maman », lui répondis-je avec sang-froid et audace. J'étais habituée à ces questions, et avais réussi jusque là à bien m'en tirer. Mais ce jour-là, maman ne céda pas :

– Pourquoi maigris-tu ainsi, Liza ? Cela fait un moment que je t'observe : tu maigris à vue d'œil. Et très souvent, tu as trop peu d'appétit. Le soir, tu ne manges

rien du tout.

– Je ne sais pas, maman ; j’ai l’impression de manger normalement.

– Quel appétit est-ce là, Liza ? Est-ce que vraiment, avant, tu mangeais moins que ta sœur ou moi ? Et maintenant ! » Elle se mit à me faire l’inventaire de ce que j’avais mangé le jour-même, et la veille. « Appelles-tu cela manger ? Et surtout, tu maigris. »

J’eus beaucoup de mal à apaiser ses doutes inquiets.

Deux ou trois jours plus tard, nous allions passer la soirée chez les Erchov. Il y avait là beaucoup de gens que je ne voyais pas souvent. Ils me firent remarquer que j’avais beaucoup maigri.

Le lendemain, maman me dit avec une insistance nouvelle que j’étais probablement malade ; sinon, pourquoi maigrirais-je comme cela ? « Hier, même des gens que nous ne connaissons pas m’ont dit que tu étais très maigre. » Il me fut encore plus difficile que la fois précédente de la convaincre que je n’avais pas pris froid, que je ne me sentais pas la poitrine faible, que je ne prendrais pas une maladie à la légère, si je ne me sentais pas bien. J’eus le plus grand mal à lui faire abandonner l’idée d’appeler un médecin. Un médecin ! Au premier coup d’œil qu’il me jetterait, il comprendrait tout ! Mais je me défendis contre cette volonté terrible de ma mère.

– Qu’as-tu, alors, Liza, si tu n’as à te plaindre d’aucune maladie ? », continua-t-elle. « Si tu vas bien, alors que tu maigris tant, n’as-tu pas alors quelque chagrin ? Peut-être as-tu des soucis ? Peut-être as-tu une tristesse secrète ? »

Ces questions m’effrayèrent encore plus que ses suppositions sur ma santé. Je vis la nécessité de mettre fin à ma diète : sinon, me semblait-il, ma mère devinerait mon état mental. Je cessai de m’astreindre au jeûne, et commençai à me rétablir, à reprendre du poids et des couleurs. Ma mère fut rassurée. Et j’entrevis moi-même un espoir : lorsque je me remis à manger comme par le passé, mes crises s’apaisèrent.

Mais pas pour longtemps. Elles retrouvèrent bien vite leur première violence ; et ensuite, elles devinrent de plus en plus fortes.

Le printemps 1856 arriva, et je commençai à maigrir et à pâlir, mais non plus parce que je me forçais volontairement à jeûner. J’étais désormais véritablement malade, au sens fort du mot. Le premier accès de souffrance physique qui me terrassa, je le pris pour de l’épilepsie ; et je ne sais pas si j’en fus plus ou moins effrayée, lorsque, après vérification dans mon traité, je vis que ce n’était pas de l’épilepsie, mais de l’hystérie.

Mais je ne dis rien. Personne, ni ma mère ni ma sœur, ne surent rien de ces crises tant qu’elles n’eurent pas atteint une telle violence qu’un jour, je perdis complètement connaissance alors qu’elles ne dormaient pas encore. Jusque là, j’avais toujours réussi à garder mes esprits pendant la journée. Cette fois-là, la précaution que j’avais prise de me retirer dans ma mezzanine lorsque j’avais senti venir la maladie ne me sauva pas : mes cris alertèrent toute la maison.

Lorsque je revins à moi, tout le monde veillait sur moi avec inquiétude, y compris Anna Larionovna et sa fille Varia.

– Liza, il ne faut pas faire cela, mon amie », me dit maman, la voix pleine de tendres reproches, lorsque j’eus repris des forces. « Je suppose que ce n’est pas ton premier accès. Il était trop fort pour cela : tu vois, Anna Larionovna et Varia ont entendu tes cris de l’autre bout de la cour. Ce n’est pas possible dès la première crise. Il est évident que tu souffrais déjà auparavant. Pourquoi n’as-tu rien dit, pourquoi as-tu pris cela à la légère ? Ce n’est pas bien. »

Cette fois, il était impossible de les empêcher d'appeler un médecin. Je commençai à me soigner. Cela ne servit à rien.

Le médecin que mon père avait appelé n'était pas un excellent praticien. Mais c'était un homme honnête et peu imbu de lui-même. Voyant que ma maladie lui résistait, il annonça qu'il allait demander de l'aide à un autre médecin, arrivé depuis peu dans notre ville.

J'avais très peur de voir ce Levandovski ; il était meilleur médecin que le précédent : et s'il allait tout comprendre ? Mais la douleur était trop forte. Et puis mon père et ma mère ne m'auraient pas écoutée.

Le lendemain matin, mon médecin amena Levandovski.

Je vis un jeune homme, beau, aux manières élégantes : un homme du monde, et non un médecin.

Il me posa deux ou trois questions sans intérêt, ne prit même pas le pouls, et se mit à parler d'autre chose. Puis il dit à mon médecin qu'il approuvait entièrement sa méthode de soins, et ne pouvait proposer d'autres médicaments que ceux que j'employais déjà. Ayant ajouté quelque chose en latin¹, il continua sa conversation avec moi. Mon ancien médecin, après l'avoir raccompagné, s'entretint quelques minutes avec ma mère.

– Cela fait longtemps que je ne suis pas venu te rendre visite, Liza », dit ma mère le soir, « que je ne suis pas venue voir comment tu vivais. »

Nous allâmes dans ma chambre. Je pressentais qu'elle voulait me parler : déjà pendant le repas, elle m'avait souvent regardée à la dérobée. Ma sœur n'était pas là à l'heure du thé : maman lui avait confié une commission pour Anna Larionovna. Ce n'est qu'alors que je compris que maman voulait seulement éloigner Sacha, afin qu'elle ne vienne pas gêner notre conversation. Il est difficile de dire ce que j'avais enduré pendant les longues heures qui avaient séparé la visite du médecin de la conversation qui s'annonçait. « Il a compris la cause de mon hystérie, il l'a dit en latin à mon ancien médecin : maintenant, maman sait tout ; que vais-je pouvoir lui répondre ? » Je mourais de honte.

– Assieds-toi près de moi, mon amie », commença-t-elle. « J'ai à te parler. Comprends-tu la cause de ta maladie ? »

J'étais prête à me jeter à genoux pour m'écrier « Pardonnez-moi ! Je me méprise moi-même ! » Mais maman ne me laissa pas le temps de répondre : elle vit l'effet que produisait sur moi sa question, et se dépêcha de me reconforter. Elle se hâta de poser sa main sur mon épaule ; elle m'attira tendrement contre elle et se mit à me caresser les cheveux. « Je n'ai pas su commencer par là où il fallait, Liza », dit-elle. « Ne m'en veuille pas ; je ne voulais pas t'affliger encore plus, alors que tu es déjà très abattue. » Bien sûr, je ne pouvais rien faire d'autre que pleurer. Mais je savais que cela était mauvais pour moi, et je réussis à me calmer. Je savais désormais très bien me contrôler ; mes crises avaient été si douloureuses que je ne pouvais pas ne pas apprendre la maîtrise de soi.

– Tu m'as toujours étonnée, Liza », reprit-elle. « Tu ne ressembles pas aux autres jeunes filles. Mais ta jeunesse n'es pas encore morte, mon amie. C'est vrai, tu as déjà vingt-trois ans ; mais seuls nos vieux idiots considèrent cela comme trop vieux. Regarde les gens des milieux riches et éduqués : ils sont bien plus intelligents que nous de ce point de vue. Chez eux, une jeune fille de dix-huit ou même dix-neuf ans

¹Le latin resta en effet la langue de la médecine en Russie jusqu'après la révolution de 1917.

est encore trop jeune, et il n'est pas rare qu'on se marie à vingt-cinq ans. Et alors ? Il suffit que l'âge des jeunes mariés soit en accord. »

Elle se tut, se demandant si j'allais dire quelque chose ; peut-être se disait-elle aussi que je pouvais croire ne serait-ce qu'un peu à ce qu'elle disait. Mais j'avais beau être malade, je n'en étais pas pour autant stupide. L'âge, l'âge ! C'est très bien, mais où sont mes prétendants ?

– Ne t'en fais pas non plus pour cela », reprit-elle, voyant que je ne disais rien. « Ne t'en fais pas non plus, Liza, parce que personne ne t'a fait la cour en trois ans : cela venait seulement de ton attitude.

– Quelle attitude, Maman ? Cela fait plusieurs années que je suis gaie et avenante en société.

– Désormais, Liza, tu comprends ton erreur, ou plutôt la mienne. Peut-être me tiens-tu pour responsable. Tu as raison ; je ne peux pas me justifier, mon amie. J'aurais dû t'expliquer. Mais comment parler de ces choses-là ? C'est très embarrassant. On se dit souvent : comment pourrais-je me mettre à donner à ma fille des idées de cet ordre ? Il me semblait que ce n'était pas bien. C'est bien là notre bêtise, nos préjugés ! Et en plus, je me suis bien trompée sur toi, comme tu l'as fait toi-même. Jusqu'à ce matin, je te le jure devant Dieu, mon amie, il ne m'est pas venu à l'idée que tu pourrais souffrir de ton erreur ! Comment ai-je pu être si aveugle ? Comme si je ne savais pas ce que c'est que l'hystérie ! Mais je n'ai rien vu venir ! Ton apparence, ton comportement, ton caractère ne le laissaient pas supposer. Je pensais : il y a d'autres raisons. Mère aveugle, qui a causé la perte de sa fille !

– Maman, vous n'avez pas à vous en vouloir. Vous m'aviez dit alors que je pourrais le regretter ; vous m'aviez dit que je prenais une lourde décision. Maman, je n'ai pas à me plaindre de vous. Vous l'aviez dit.

– Je l'avais dit ! Mais comment ? Pouvais-tu le comprendre, Liza ? Avec tous nos préjugés, ah, ces préjugés ! Ils nous font détruire les gens. »

Que disons-nous ? Que l'entends-je dire ? Elle sait tout, et ne me méprise pas ! Comment peut-elle ne pas me dire que je suis devenue vile, répugnante ; que tous vont me mépriser, si je ne guéris pas ? Est-ce que vraiment elle pense elle aussi que cela ne dépend pas de moi ? Ses mots m'avaient rassurée, je me perdais en eux, et ne savais plus ce que je ressentais : de l'amour pour ma mère, de la reconnaissance pour sa bonté, pour ce qu'elle faisait semblant de ne pas me tenir pour responsable, de croire qu'on pouvait ne pas me tenir pour responsable — ou bien de l'indignation contre elle ? Oui, ses propos me révoltaient. J'avais de fermes convictions. « Femme dépravée », « femme immorale » — ces mots revenaient sans cesse dans mon esprit au sujet de ma mère : « Elle ne considère pas ma corruption comme un crime ! Je ne me suis pas avilie ! Mais ne vois-je pas moi-même que je me suis avilie ? » Nos règles de moralité étaient si fermement ancrées en moi que, parce qu'elle les niait, je perdais le respect que j'avais pour ma mère : elle les appelle préjugés ! Mais cette indignation contre la bonté de ma mère contredisait trop et mon amour pour elle, et ma conscience qu'elle n'avait rien à se reprocher ; elle contredisait aussi trop une exigence de tout mon corps douloureux : c'est contre ma volonté que je souffre, comment pourrais-je être criminelle ? Elle a raison, je ne suis pas coupable ; elle réprouve cette moralité — mais cette moralité me détruit, elle a raison, cette moralité n'est qu'un préjugé...

Mes pensées étaient celles d'un être souffrant, incapable de comprendre la consolation et l'apaisement dans un sens autre que celui que dicte la douleur. Pouvais-je

comprendre les propos mesurés de ma mère ? Je voulais voir en eux la négation de tout ce qui me torturait, et en ce qu'elle appelait préjugés, je voulais voir toutes mes conceptions habituelles de la moralité... Je ne savais que penser, mon esprit tournait en rond... Ce n'était pas la première fois que la négation de la légitimité de tout ce qui me tenaillait se levait dans ma poitrine torturée...

Je ne pouvais comprendre ma mère. Mes pensées tournaient et tournaient, chamboulant tout.

– Pourquoi t'accuses-tu, mon amie ? », disait-elle encore et encore. « Qui peut considérer une maladie comme une faute ? As-tu commis quelque chose allant à l'encontre du bon sens, de la prudence ? Est-ce que vraiment tu ne te souciais pas de ta santé ? Lorsque tu prends froid, cela arrive, tu mets en œuvre tous les moyens ; si tu es fatiguée, tu te reposes ; cela fait longtemps que tu t'es mise à suffisamment te soucier de ta santé pour ne pas rester longtemps à lire dehors la nuit, ou pour ne pas faire comme beaucoup, qui, lorsque le temps est humide, vont à la cuisine en souliers légers. Tu fais toujours attention à ne pas te mouiller les pieds ; tu te couvres toujours bien la poitrine et la tête ; comment pourrais-tu être responsable, si ta santé s'est détériorée ? Ce n'est pas de ta faute, mon amie... Par conséquent, je ne vois pas de quoi tu as à rougir devant moi : c'est un préjugé vain et stupide, ma chérie. Il n'y a qu'une chose en quoi tu dois changer, lorsque tu sens que c'est mauvais pour ta santé : la façon dont tu te conduis. Tu m'as demandé : "Et comment dois-je me conduire ?" Là-dessus, mon amie, je n'ai qu'une chose à te dire : tu te rappelles comment tu te conduis avec les autres ? Comme si tu avais mon âge. Moi même, je ne me conduis pas comme un bonnet de nuit, je discute et je plaisante ; l'autre jour chez les Erchov, nous, les vieux, nous avons même joué à la ficelle, et Oustinia Maksimovna a même pris à Nadia son fiancé pour une valse. Mais qui pourrait dire qu'elle se conduit comme quelqu'un de plus jeune que nous, elle comprise, avec nos quarante-cinq ans ? C'est pareil pour toi : tu dances et tu bavardes, c'est vrai ; mais c'est comme si tu avais quarante-cinq ans, comme nous. On dirait que tu ne vois pas toi-même comment les gens s'adressent à toi ? D'où cela vient-il ? Rappelle-toi comment tu laisses voir, pas toujours bien à propos, comme tu t'occupes peu de tout ce à quoi s'intéresse une jeune fille qui n'a pas encore renoncé au désir de plaire. Tu dis même à qui veut l'entendre que tu n'as pas l'intention de te marier.

– Maman, les autres aussi le disent.

– Je ne dis pas le contraire ; mais pas de la même manière, Liza. En plus, chez les autres, l'attitude dément les propos. Que puis-je te conseiller ? Tu as une attitude posée ; cela va bien à ton âge. Mais cesse de dire que tu es décidée à rester vieille fille. Je te le conseille d'autant plus que tu ne peux plus aujourd'hui le penser vraiment, comme avant. Pourquoi dire le contraire de ce qu'on pense ?

– N'est-il pas trop tard, maman ? »

Je voyais bien qu'il ne servait à rien de s'indigner des propos de ma mère : je la calomniais lorsque dans mes pensées je donnais à ses expressions le sens que je leur donnais. Elle parlait de mariage. Et moi-même, désormais à nouveau calme et raisonnable, je comprenais, à part dans les instants de désordre dans ma pauvre tête, que c'était moi qui étais dans ces instants chaotiques repoussante et immorale. J'avais compris depuis longtemps que nous parlions de mariage, et je ne pensais moi-même depuis longtemps qu'à cela : pouvais-je encore me marier ? C'est pourquoi, à tous ses mots, je ne pouvais que répondre avec tristesse : « N'est-il pas trop tard, maman ? » J'étais depuis déjà longtemps revenue à la raison, et ces mots exprimaient

toutes les pensées que j'avais formées depuis l'instant où j'étais revenue à la raison.

– N'est-il pas trop tard, maman ? » Il y avait dans ces mots tant de vérité qu'elle ne répondit rien.

Il était en effet trop tard. Tout le monde connaissait depuis trop longtemps mon intention de rester vieille fille. Personne n'y aurait prêté attention si j'avais cessé d'en parler comme d'une intention. Et que pouvais-je faire d'autre ? Je ne pouvais pas me présenter comme à marier. Et si même j'étais capable d'une chose aussi insolente : à qui ?

Maman non plus ne pouvait pas aller dire aux gens « ma fille aînée est atteinte d'une telle maladie que pour se rétablir, il lui faut se marier ; trouvez-lui un mari, même votre fils », ou bien « vous même, vous pourriez l'épouser ».

Mais je ne sais même pas si cela aurait été fructueux, même si maman s'était mise à me chercher des fiancés, ou moi à faire la coquette.

La nature et la vie modeste et raisonnable de mon père et ma mère m'avait donné un visage dont les traits n'étaient pas irréguliers. Mon éducation y avait ajouté une expression simple, sympathique, j'oserais même dire honnête. Tant que j'étais en bonne santé, je pouvais plaire.

Auparavant, je me réjouissais de ne pas être laide. Mais je n'étais pas assez aveugle pour ne pas remarquer ce que je pouvais désormais voir dans mon miroir.

Au début de ma maladie, c'est vrai, ce n'est pas ce que j'y voyais : je me trouvais souvent presque belle, lorsque mes amies me disaient que j'avais embelli. Mes traits étaient restés jeunes. Mon teint était devenu extraordinairement délicat ; son vermillon allait jusqu'à une grande vivacité, ou, s'effaçant un peu, donnait à ma peau une teinte voluptueuse intéressante, et l'expression de mon visage était, malgré moi, charmante, mes yeux étincelaient ou attiraient par leur lueur de langueur méditative.

Mais la maladie, dont mes proches ne savaient encore rien, ne me donna pas longtemps ce charme. Lorsqu'ils découvrirent mes souffrances, j'enlaidissais déjà de jour en jour. Je le voyais bien. Je ne le cache pas : j'en étais encore plus abattue, car je n'aimais pas la laideur.

J'avais les traits tirés. J'avais désormais l'air vieilli. Ma peau avait perdu sa douceur, s'était faite rugueuse ; sa couleur s'était abîmée. Je me voyais des fois toute noircie, d'autres fois, des taches jaunes ou de grossières taches rouges coloraient mon visage... Non, je n'en décrirai pas plus : il m'est pénible de me rappeler le visage que j'avais alors, de même qu'il m'était pénible alors de me regarder dans un miroir. Il suffit de dire que j'avais beaucoup enlaidi.

Qui aurais-je pu attirer, si même je l'avais voulu ? Je voyais bien que désormais personne n'aurait voulu m'épouser, si ce n'est par intérêt. Et ma dot ne pouvait intéresser personne ni parmi les jeunes gens bien, ni même parmi les prétendants médiocre de notre société. Elle avait pu me donner une supériorité sur la plupart de mes amies, lorsque j'étais encore leur concurrente en beauté en fraîcheur. Maintenant que j'étais vieillie et laide, seul un homme qu'auraient refusé l'une après l'autre toutes les jeunes filles de notre milieu aurait pu vouloir de moi.

Et moi, toujours aussi folle qu'avant, je sentais encore que je n'aurais pas pu épouser un homme qui serait moins cultivé que moi ; si je rêvais désormais d'un mari, je voulais pouvoir le respecter et l'aimer.

Mais je ne rêvais de mariage que dans mes instants de folie, ou plutôt non, même dans ces minutes de soif insensée, je ne rêvais pas de me marier. C'est pourquoi je

ne m'humiliais pas en société. Ma maladie me faisait ressentir des désirs insensés, mais je gardais le contrôle de mes actes, et ne me cherchais pas de fiancé.

Nous fûmes invités à une réception chez un homme d'un certain âge, qui avait remplacé Simonov comme adjoint au directeur du bureau impérial, pour sa fête. C'était une famille bonne et délicate. Ils étaient très aimables avec les fonctionnaires du bureau impérial ; ils traitaient les Katalonski comme de vieilles connaissances. À travers eux, ils nous connaissaient aussi. Tous les fonctionnaires du bureau impérial et leurs familles étaient invités à cette réception. À cause de nos relations avec les Katalonski, les hôtes eurent la bonté de ne pas nous oublier.

Mais les gens de notre milieu étaient là en minorité. C'était une grosse réception, très agréable. Outre le directeur du bureau impérial et sa famille, il y avait là quelques parents du maître de maison, des aristocrates qui travaillaient dans les services administratifs de la province. La moitié des invités, je pense, appartenaient à la moyenne société mondaine.

Parmi cette multitude de visages inconnus, l'un en particulier attira mon attention : une dame jeune, exceptionnellement jeune. Elle me plut tellement que j'allai jusqu'à demander qui elle était. On me dit que c'était *madame*¹ Levandovski.

Quelque temps après, nous nous trouvâmes danser en vis-à-vis. Son mari s'était rapproché d'elle à de nombreuses reprises pendant la soirée. Il s'en rapprocha aussi pendant ce quadrille, et tandis qu'il se tenait derrière la chaise de son épouse, il lui racontait des plaisanteries, dont son cavalier riait aussi. Lorsque je passais de leur côté, il ne me regardait pas : il n'y avait là rien d'offensant, un médecin n'a pas le loisir de se comporter avec tous ceux chez qui il est allé une fois comme avec des connaissances, pensai-je.

Le quadrille prit fin. Je me dirigeai vers le salon, mais je n'avais pas atteint la porte de la salle quand Levandovski s'approcha de moi.

– *Mademoiselle* Sviline, permettez-moi de vous rappeler qui je suis : docteur Levandovski ; j'ai eu un jour l'honneur de venir chez vous.

– Je me souviens très bien de vous, *monsieur* Levandovski », répondis-je en lui tendant la main.

Comme j'avais dû changer depuis le jour de sa visite ! Je pensais qu'il ne voulait pas reprendre contact, alors qu'il ne m'avait simplement pas reconnu ! Et pourtant, à l'époque de sa visite, comme j'étais déjà vieille et laide !

Il dut lire ces pensées sur mon visage, car il s'empressa de dire :

– Excusez-moi si je n'ai pas osé vous adresser la parole pendant le quadrille : dans notre profession, on est amené à voir tant de gens, que je voulais d'abord m'assurer que je ne me trompais pas ; j'ai une mauvaise mémoire des visages.

– Vous êtes très aimable, docteur », répondis-je en riant. Nous marchions côte à côte, seuls. « Vous ne m'aviez tout simplement pas reconnue.

– C'est vrai », dit-il sérieusement. « Je ne vous avais pas reconnue. Continuez-vous à vous soigner ?

– Oui », dis-je.

¹En français dans le texte. Il en est de même pour les autres termes en italiques dans les lignes qui suivent

– Un médecin jouit de droits privilégiés, *mademoiselle* Sviline. J’oserai vous poser une question : après ma visite auprès de vous, n’avez-vous pas eu une conversation avec votre maman ? »

Déjà auparavant, il m’avait plu. Je voyais désormais comme sa femme était belle et avenante. Je ne m’étais jamais sentie aussi à l’aise avec personne.

– Elle m’a parlé, en effet.

– Et bien ? est-ce ainsi qu’on obéit à son médecin ? » sa voix était très sérieuse, sévère même.

– Donner des conseils est parfois beaucoup plus facile que les suivre, *monsieur* Levandovski.

– Je ne suis pas sûr de vous comprendre. J’ai entendu dire que vous étiez une jeune fille cultivée ; vous ne devriez pas placer des préjugés au-dessus de votre santé.

– Appelez-vous préjugé l’idée selon laquelle, dans un couple, il faut un respect mutuel et ne serait-ce qu’un peu de sympathie ?

– Dans un couple ? », dit-il avant de se taire.

Que voulait-il dire ?

– Lorsque vous vous êtes marié, *monsieur* Levandovski, votre fiancée et vous n’aviez-vous pas d’inclination l’un pour l’autre ?

– Si, vous avez raison : dans un mariage, le respect mutuel et les sentiments sont indispensables. Mais il faut avant tout obéir aux médecins.

Pourquoi insistait-il tant sur les mots « dans un mariage » ?

– Peut-être, *monsieur* Levandovski, ma santé se serait-elle rétablie, ou du moins n’aurait pas été aussi mauvaise, si j’avais pu mener la vie qu’elle exigeait. Mais je ne pouvais pas faire tout ce que je jugeais nécessaire. Et cela parce qu’auparavant, je tentais de cacher ma maladie. Mais maintenant que mes parents savent tout, c’est égal. Je dors sur du dur ; mais peut-être est-ce que je dors trop. Je mange très peu, mais je mange la même chose que les autres. Je pourrais manger beaucoup moins, me tenir à une diète, même la plus insipide ; je peux ne dormir que quatre heures par nuit. J’ai assez de caractère pour cela.

– Tout cela ne serait que vous tourmenter pour rien. Au contraire, l’ascétisme ne peut que renforcer votre maladie. Même celui qui touche à la nourriture ; ainsi que tous les autres. »

Je le remerciai pour ce conseil, et lui demandai si notre ville lui plaisait, et si sa femme et lui ne regrettaient pas Moscou.

Cette conversation eut la plus grande influence sur l’évolution de mes opinions, mais cela, beaucoup plus tard. À ce moment-là, et encore longtemps après, il y avait de tels moments de souffrance que j’étais prête à tout au monde pour être débarrassée de cette douleur insupportable ; il y avait aussi des moments où mes pensées étaient d’une passion éhontée ; mais ce n’était que par moments, comme au milieu de cette conversation avec maman. De façon générale, j’étais fermement attachée à ce que j’appelais alors toute ma bonne réputation. Je ne voulais pas tomber dans le vice. J’avais peur de comprendre ce que voulait dire Levandovski, je refusais d’y réfléchir, je ne cessai de me répéter : « Il ne voulait rien dire de plus que ce que maman m’a dit. Mon cœur débauché donne une interprétation mensongère à ses propos sans signification particulière. Oh, comme je suis devenue vile ! Je suis prête à transformer les mots les plus innocents en sous-entendus immoraux. »

Je n’avais pas encore l’audace de rejeter les principes selon lesquels j’avais été éduquée. Mais je n’avais pas non plus la force de supporter mes souffrances avec

résignation. Cette longue période de maladie, jusqu'au retour de mon frère, fut une époque de désespoir et de tristesse, cette dernière envahissait mon esprit épuisé, s'épanchant secrètement sur tout ce que je prenais alors pour les causes de mes souffrances.

« Secrètement », ai-je dit. Non. Un jour, je n'eus pas le courage de garder le silence. Je me souviendrai à jamais avec douleur de la blessure — unique, par bonheur, mais cruelle — que je portai dans le cœur de ma mère. Je ne voudrais pas qu'on me traite de monstre. Je ne peux moi-même me pardonner d'avoir offensé ma mère... Mais je jure que c'était parce que ma raison était obscurcie.

Ma mémoire ne peut confondre avec un autre ce soir-là, le soir où j'offensai ma mère ! C'était le 3 septembre, jour maudit de 1856, jour maudit dans ma vie.

Plus d'un an après qu'Arkacha eut obtenu son diplôme, aucun poste d'inspecteur dans l'académie de Kazan n'était vacant, et Arkacha continua à vivre jusqu'à l'été suivant chez le propriétaire terrien, attendant qu'un poste de professeur se libère dans notre lycée. Il finit de préparer son pupille à entrer à l'université, alla avec lui à Kazan pour l'aider à travailler pendant ses examens et du même coup en apprendre un peu plus au sujet de sa nomination à un poste. Le 2 septembre, nous reçûmes par une lettre de lui la nouvelle qu'enfin, la mutation qu'il avait tant attendue allait avoir lieu dans les jours suivants. Il décida de ne pas quitter Kazan tant qu'il n'aurait pas reçu de document écrit au sujet de sa nomination dans notre lycée. « Hourra ! Préparez la noce ! », ajoutait-il gaîment.

Le lendemain, ma sœur dîna avec ses futurs beaux-parents, et resta passer la soirée chez eux. Après le dîner, mon père l'y rejoignit ; ma mère alla se coucher. Je rentrai dans ma chambre, et commençai à lire ; mais j'étais encore trop émue par la lettre de la veille. Je voulus détourner mon esprit de ces idées en travaillant mon français, mais l'agitation nerveuse qui m'avait tourmentée la veille et le matin même éclata en une violente crise d'hystérie. Pour ne pas réveiller maman, je réprimai mes gémissements. Cela renforça encore la douleur, et elle atteint un point tel que je perdis connaissance. Revenue à moi, je me sentis complètement épuisée ; maman me dit qu'elle s'était occupée de moi pendant plus d'une heure. Elle continua à prendre soin de moi, bien qu'elle fût elle-même épuisée. Je lui demandai de me laisser, parce que j'allais désormais mieux. Elle répondit qu'elle craignait de me laisser seule, et continua à me veiller : tantôt elle remettait mon oreiller en place, tantôt elle me proposait un verre d'eau froide, tantôt elle me faisait respirer des sels. Mon irritation nerveuse reprit.

– Maman, vous êtes fatiguée ; laissez-moi, allez vous reposer », dis-je d'une voix déjà tremblante.

– Non, Liza, je vais rester encore un peu avec toi. Vois comme tu es faible : rien qu'à ta voix, on entend que tu es malade.

– Laissez-moi, maman, je vous en prie », dis-je à travers mes larmes.

– Tu vois, tu n'es de nouveau pas bien », répondit-elle. « Tiens, bois un peu d'eau.

– Allez-vous-en, je vous en supplie ! », dis-je avec aigreur. « Il est trop tard pour prendre soin de moi. Il fallait mieux s'en préoccuper avant.

– Liza, mon ange ! », prononça ma mère avec tristesse.

– Oui, maman, il est trop tard, maintenant. Vous auriez dû le savoir avant. Vous pouviez empêcher cela. J'étais stupide, je ne comprenais pas. Vous auriez dû avoir du bon sens à ma place. Si vous aviez été une bonne mère, vous m'auriez punie, m'auriez forcée à me marier, et cela ne serait pas arrivé. Vous m'avez perdue.

– Te forcer, Liza ! Comprends-tu ce que tu dis ? Peut-on forcer les gens ?

– C’était votre devoir. Vous êtes la cause de toutes mes souffrances. C’est aussi vous qui êtes responsable de ce que j’ai refusé tous mes prétendants. Pourquoi m’avoir donné l’habitude de lire des livres ? Vous auriez dû savoir que cela m’était inutile, que cela me serait nuisible. C’est de votre faute si je me suis mise à ne pas aimer les gens parmi lesquels je devais me choisir un mari. À cause de vous, toute ma jeunesse a été privée de joie, ma santé est ruinée, je ne passe pas un seul jour sans souffrir. »

Ma voix se brisa en cris et en éclats de rire. La crise recommençait.

Lorsque je revins de nouveau à moi, je n’avais pas la force de me jeter aux genoux de ma mère. Je ne pouvais que dire « pardonnez-moi, ma pauvre maman, je vous ai offensée ». Elle répondit qu’elle n’avait même pas pensé à mal le prendre, et m’interdit de parler. « Ne parle pas, cela n’est pas bon pour toi. Allons, je m’en vais. J’aurais dû partir dès que tu me l’as demandé. » Je répondis que désormais c’était passé, et la pria de rester. « C’est terrible, on ne sait jamais que faire avec une telle maladie », dit-elle, cherchant toujours à se justifier, « on ne peut pas ne pas t’obéir, et en même temps on a aussi peur de te laisser seule. »

Voilà. Elle ne se fâcha pas contre moi. Il ne pouvait y avoir entre nous de dispute. Mais elle comprenait qu’un mot qu’on laisse échapper lorsqu’on s’oublie laisse voir les secrets enfouis au plus profond de l’âme. Apprendre que quelqu’un que vous aimez, et qui vous aime sincèrement, vous tient pour responsable de ses souffrances, cela est une amère expérience. Il peut être injuste, il peut comprendre lui-même qu’il est injuste envers vous. Mais vous l’aimez, et c’est pourquoi vous partagez tous ses sentiments, même ceux dont vous comme lui savez qu’ils sont mensongers. Après les reproches que je lui avais faits, maman se tint longtemps pour responsable de mes souffrances. « Souvent », me dit-elle plus tard, « je me dis : comment pourrais-je ne pas être responsable ? Je suis sa mère. Si je n’avais pas d’une manière ou d’une autre commis une faute, comment aurait-elle pu devenir si malheureuse ? »

Ce fut le seul cas où je perdis le contrôle de ce que je disais. Le plus souvent, on ne voyait qu’une chose : je me levais soudain et allais dans ma chambre. On attribuait cela à une soudaine faiblesse, on pensait que j’allais me reposer. On ne pouvait pas savoir que mon caractère était en train de changer. Je réussissais à cacher cette détérioration, mais je ne me reconnaissais pas.

Auparavant, j’étais d’un caractère égal et doux. Il m’aurait fallu naître bien méchante, pour ne pas devenir douce et bonne en grandissant : jamais personne ne m’avait maltraitée ou offensée. Notre famille vivait en bonne entente.

Mais désormais, la bile bouillonnait souvent en moi, je connaissais la haine, la jalousie me tirait.

Ma sœur ne soupçonnait pas que je la détestais parfois. Elle ne pouvait que me voir me réjouir de son bonheur, comme par le passé. Et en effet, je m’en réjouissais, lorsque j’étais maîtresse de moi. Mais lorsque la maladie prenait le contrôle de mon esprit, je brûlais de jalousie pour elle. Comme je devais lutter parfois pour l’écouter me parler d’Arkacha, de leur amour à tous deux pour moi, de la vie heureuse que nous allions passer. Je faisais appel à toutes les forces positives de mon esprit pour ne pas la détester, et cela réussissait généralement, tant que j’avais devant moi son visage innocent. Mais quelles larmes de rage je laissais couler plus tard, dans ma chambre, lorsque personne ne pouvait voir comme mon cœur était devenu mauvais !

Je ne pouvais penser sans effroi à l’imminence de ce dont je me réjouissais aux

yeux de tous. Combien d'heures ai-je passé à m'abandonner en secret à ce méchant espoir : « Oh, si ce mariage pouvait tomber à l'eau ! Si au moins ces deux tourtereaux pouvaient ne pas rester dans notre ville ! Si Arkacha pouvait être muté ! Si au moins il pouvait se faire qu'ils ne vivent pas dans cette maison ! » Mais je savais que le supplice de voir leur bonheur à chaque instant ne me serait pas épargné. Il était décidé depuis longtemps, depuis leurs fiançailles, qu'ils vivraient sous notre toit. Il était impossible qu'il pussent vivre ailleurs. Mon père cédait son cabinet de travail à Arkacha. Ma sœur avait une chambre à part depuis déjà de nombreuses années. Il y aurait de la place pour tous : nous ne serions que cinq dans sept pièces.

Je n'avais qu'une consolation, me dire : « Peut-être que ce n'est pas près d'arriver. » La lettre qu'Arkacha envoya de Kazan m'ôta cet espoir. Arkacha pouvait revenir d'un jour à l'autre. C'était un coup terrible !

Le désespoir dans lequel il me plongea explique ma cruauté envers ma mère, lorsque je l'accablai de mots injustes.

C'était même peut-être mieux si cette scène détestable avait eu lieu : le pouvoir de ma haine sur moi diminua ; la honte et le remords me donnèrent plus de force pour me battre contre mon cœur enlaidi comme mon visage, et je gagnai la force de paraître une sœur aimante pendant tout le temps de l'affreuse préparation du mariage et des premiers jours après la noce. Peut-être que si je n'avais pas affligé ma mère en lui reprochant mes souffrances, je l'aurais encore plus cruellement attristée ensuite, pendant ces horribles jours qui suivirent le retour d'Arkacha, je l'aurais laissé voir encore plus profond dans les noirs secrets de mon cœur à vif, l'aurais laissé voir non seulement la rancune que je lui tenais pour mes souffrances, mais aussi ma haine pour ma sœur ; désormais, je pouvais au moins cacher cela.

En me blâmant, je ne me blâme pas absolument. Tant est grande la vanité humaine ! Je me berce du souvenir qu'après cette scène odieuse, je sus me contenir, obligée que j'étais par mon amour pour ceux qui m'aimaient. Je n'étais pas un monstre, au moins en apparence, au moins aux yeux des gens, si ce n'est au fond de ma noire conscience, et j'en suis fière ! Mais vraiment, je ne sais comment j'aurais pu traverser cette période, si je n'avais pas aimé ma sœur d'une affection brûlante.

Chapitre 9

Noces et jeunesse

Lorsque je me rappelle cette époque, je m'étonne de la force de l'organisme humain. À moins que ce ne fût moi que la nature avait doté d'une si grande réserve de bonne santé que, même affaiblie par la maladie, je pouvais supporter ces épreuves.

Par exemple, le retour d'Arkacha.

Ma sœur passait des journées entières sur mon balcon, ne cessait d'observer la Volga pour voir si un vapeur n'arrivait pas, ne cessait de scruter la rue qui menait à la Volga : elle voulait être la première à voir Arkacha, lorsqu'il arriverait depuis le quai, qui était tout proche de notre maison. « Je serai la première, je serai toute seule à courir à sa rencontre ! », disait-elle, « Je veux être seule pour l'accueillir ! »

Ce fut un matin. « Tu entends, Liza ? Il y a un bateau qui arrive du nord ! Et s'il était sur celui-ci ? » Et elle me traîna sur le balcon. « Dis-moi, Liza, est-ce qu'il arrive par ce bateau ? » Et j'étais obligée de plaisanter, d'être gaie : pouvais-je l'affliger en ne montrant pas de sympathie pour elle ? « C'est lui, c'est lui, Liza ! Comme il est perspicace ! Il savait que je guetterais, que je l'attendrais ! Il marche de l'autre côté de la rue, pour que je puisse le voir ! Liza, dis-moi que c'est lui ! » Je dus reconnaître que c'était lui. Mais on ne pouvait pas encore distinguer son visage. « Tu essaies encore de me tromper, Liza, comme hier ! Toi non plus, tu ne vois pas si c'est lui. Et si ce n'est pas lui, comme hier ? » Je dus répondre en plaisantant que je la consolerais de nouveau, comme la veille. « Liza, il a ôté son chapeau, il nous salue ! Allons-y, courons à sa rencontre ! » Elle m'entraîna. « Sacha, rappelle-toi que tu voulais être seule à l'accueillir, tu ne voulais personne pour partager cet honneur avec toi. – Allons-y, Liza chérie, plus vite ! – Mets au moins un chapeau, et laisse-moi mettre le mien. » Nous mîmes nos chapeaux et partîmes à la rencontre d'Arkacha. Je reçus en récompense deux fois plus d'embrassades et de baisers que chacun d'entre eux : il la serrait dans ses bras, et me serrait immanquablement moi aussi immédiatement après ; à peine l'avait-elle embrassé qu'elle se jetait sur moi pour m'embrasser aussi.

Et cela se répéta encore et encore, dès que nous eûmes passé le portail ; dans la rue, nous ne nous étions embrassés que quelques fois. Dans la rue, ils me répétaient sans arrêt que c'était à moi, à moi seule qu'ils étaient redevables de leur bonheur... Et par la suite, chaque jour, chaque heure voyait l'un et l'autre d'entre eux me le répéter. Pouvais-je ne pas les aimer pour cette reconnaissance ?

C'est vrai, je n'avais pas trahi le devoir que j'avais d'être utile à Sacha. C'est vrai, je comprenais bien qu'il est plus facile de parler à une sœur qu'à une mère, si bonne et tendre que fût celle-ci. C'est vrai, je comprenais bien qu'il lui était plus facile de me demander conseil à moi plutôt qu'à maman. Mais même sans mon exemple et

sans les conversations que nous avions, Sacha serait devenue une excellente jeune mariée. Elle exagérait l'aide que je pouvais lui apporter. C'est la vie de notre famille qui l'avait éduquée, et ce n'est pas sous mon influence que cette vie s'était forgée. Comme moi, ma sœur devait tout à notre mère.

J'accorderais plus volontiers que je n'avais pas été inutile à Arkacha. Étant donnée la vivacité de son caractère, il aurait pu perdre son temps à l'université comme il l'avait perdu jusqu'à sa dernière année au lycée. Peut-être même ne serait-il jamais allé à l'université si je ne lui avais pas fait honte. D'ailleurs, là aussi, il exagérait l'influence que j'avais eue sur lui. L'exemple de mon frère y était pour beaucoup.

Mais si je contestais leur reconnaissance exagérée, je ne pouvais qu'estimer leur amour, qui seul expliquait cette illusion de la part d'Arkacha comme de ma sœur. Mais leur amour pour moi, qui était auparavant ma plus douce joie, empoisonnait désormais ma vie.

Je tentais de me distraire en m'occupant des préparatifs de la noce. En vain. Elle et lui déchiraient mon cœur plein de jalousie par leurs caresses lorsqu'ils se voyaient ; comme par le passé, ma sœur me faisait part de toutes ses pensées concernant Arkacha, comme par le passé il me décrivait son amour pour elle ; je ne pouvais empêcher d'assister à leurs conversations ; il aurait été trop brutal de repousser leur attachement confiant pour moi, et ils imaginaient que je me réjouissais de leurs tendres caresses l'un pour l'autre...

Je ne les repoussais pas, et je me réjouissais en effet : je n'avais pas la force de renoncer à la jouissance mélancolique que me procuraient leurs conversations enflammées, et je ne pouvais pas quitter leurs caresses des yeux ; chacun de leurs baisers embrasait aussi mes veines, et leurs mots tendres faisaient battre et défaillir mon cœur à moi aussi... Non, ce n'était pas une torture, c'était une ivresse, et dans ce calice d'amertume mortelle, c'est l'extase que je buvais.

Oui, moi aussi, j'étais fiancée, une fiancée passionnée, moi aussi, j'étais une jeune mariée, une jeune mariée timide et tendre, passionnée et pudique... fiancée sans fiancé, jeune mariée sans mari, fiancée et jeune mariée mais veuve, oui, veuve.

Oh, cette époque, époque de félicité !

Je voulais fermement ne pas troubler leur bonheur et la joie de tous les nôtres. Et que le pouvoir de la volonté sur les nerfs peut être fort ! Tout ce temps, je contenais mes émotions : je n'avais pas de crises pendant la journée, et je réussissais à cacher ce qui m'arrivait la nuit.

Mais deux semaines après le mariage de ma sœur, je n'en pouvais plus, et je dus longtemps garder le lit.

Comme ils prenaient tendrement soin de moi, ma mère, ma sœur, Arkacha, sa mère !

Il me semble que je n'avais jusqu'alors jamais compris toute la force de leur amour pour moi.

Le danger s'éloigna assez rapidement : ils n'eurent pas à craindre pour ma vie plus d'un mois. Mais ensuite, je me rétablis très lentement. Pendant ce long hiver, ils ne se fatiguèrent jamais de veiller sur moi. Au printemps, je pouvais déjà me lever.

Chapitre 10

Mon frère

J'étais tellement habituée à mon état de santé que je me jugeai complètement rétablie lorsque je pus sortir. C'est pourquoi tous, même maman, cessèrent petit à petit de s'inquiéter pour moi.

Depuis le printemps qui avait suivi le mariage de ma sœur, mon frère nous écrivait qu'il espérait pouvoir venir nous voir pendant l'été — c'était en 1858.

Cela faisait déjà quatre ans que nous ne nous étions pas vus. Depuis l'époque où il m'avait envoyé 1500 roubles, les lettres qu'il nous envoyait ne nous disaient presque rien de ses activités, de ses relations, de sa vie. Nous savions qu'il était fonctionnaire, qu'il écrivait des choses dans une des revues connues, mais nous ne savions même pas quels articles étaient de lui. Lorsque je lui posais des questions à ce sujet, il répondait : « J'ai en projet pour une revue un travail dont il ne vaut pas la peine de parler. » Aux questions de maman sur son activité professionnelle, il répondait qu'il ne vivait pas dans la gêne. De temps en temps, depuis un an et demi, il nous envoyait des cadeaux qui montraient qu'il avait parfois 50 ou 100 roubles dont il n'avait pas besoin. Pour le mariage de ma sœur, il lui offrit environ 300 roubles, ou plus.

Auparavant déjà, lorsqu'il n'était qu'un adolescent, son caractère était sévère et sec. À sa réserve dans sa correspondance avec nous, je supposais que ces traits s'étaient encore développés en lui. Je ne pouvais douter que c'était un homme noble, prêt à aider les siens. Mais il me semblait que quatre ans passés à vivre dans l'égoïste Saint-Pétersbourg l'avaient habitué à nous envisager comme on envisage de lointains parents : on ne les laisse pas sans secours lorsqu'ils en ont besoin ; mais leurs pensées et leurs intérêts ne sont pas les nôtres, et leur vie n'a rien en commun avec la nôtre.

Cela dit, cette promesse de venir nous voir réjouissait toute la famille ; en particulier mon père et ma mère : mon frère faisait leur fierté. Ma sœur était encore une enfant lorsqu'elle l'avait vu pour la dernière fois, alors que maintenant elle avait sa vie bien à elle. Arkacha — le plus proche camarade de mon frère à une époque — pensait que l'homme de lettres de Pétersbourg ne pouvait s'abaisser au niveau d'un provincial dont l'unique ambition était, d'ici quinze ans, de terminer sa carrière comme directeur de lycée.

Moi qui n'avais d'autre vie que de souffrances — non plus, maintenant que ma maladie était passée, des souffrances brûlantes, mais seulement des souffrances pleines d'ennui —, je ne pouvais pas être aussi indifférente à l'idée de revoir mon frère que l'étaient ma sœur et Arkacha ; mais je comprenais que j'étais presque étrangère à son cœur.

Enfin, notre hôte arriva. Son extérieur, ses manières, la façon dont il se comporta avec nous dans les premiers temps, tout cela confirmait les suppositions que nous avions échangées à son sujet avec Arkacha et ma sœur, et que même maman ne pouvait contester. Nous n'avions même pas pensé que Saint-Pétersbourg pouvait avoir laissé sur lui une empreinte aussi nette.

Nous avions devant nous un homme maigre, mais très solide. Nous fûmes très surpris lorsque, deux jours après son arrivée, alors qu'il était parti « se promener » le matin, il nous raconta après le déjeuner que la vue depuis Monastyrskaja Gora et Sokolovaïa Gora lui plaisaient beaucoup plus qu'avant.

– Gricha, tu es vraiment allé là-bas ? », demanda maman.

– Oui. Quoi, est-ce vraiment si loin ?

– Mais cela veut dire que tu a marché dix verstes¹.

– Peut-être, cela ne m'a pas paru loin », dit-il, et il se mit à raconter qu'à Saint-Pétersbourg, un tel exercice ne passe pas pour très fatigant. À Pétersbourg, tout est loin, et l'on ne peut pas se permettre de se dorloter, comme en province, à ce qu'il disait. D'après lui, les gens en province sont trop gâtés.

Dans la garde-robe qu'il avait apportée, il n'y avait rien d'élégant. Il disait aussi qu'il n'aimait pas gaspiller de l'argent en vêtements, et de façon générale, d'après lui, on ne peut se permettre à Saint-Pétersbourg de jeter l'argent par les fenêtres, comme en province. Mais jusque là, nous n'avions jamais vu de près un homme aussi bien habillé que lui. Les costumes de Latchinov étaient ridicules à côté de sa redingote et son manteau, et pourtant Latchinov s'habillait très bien. D'après lui, à Saint-Pétersbourg, dès qu'on n'a pas de patrimoine, on vit pauvrement, et pourtant il disait qu'il gagnait 1200 roubles par mois, et certaines de ses connaissances, encore plus : c'est peu à Saint-Pétersbourg pour un homme seul.

À l'entendre, il fallait penser qu'il était quelqu'un de très peu d'importance, que la haute société de Pétersbourg lui était inaccessible, et était pour lui un sujet de mépris. Et en même temps, lorsque mon père l'interrogeait sur le rang et la position officielle des gens qu'il mentionnait, il apparaissait qu'un de ses amis était conseiller d'État, un autre, colonel de la garde². Et pourtant, on voyait que tous ces gens vivaient très chichement, presque plus que nous : l'appartement de mon frère n'avait que deux pièces, et aucun de ses amis ne possédait de cheval.

Tout cela était trop différent des habitudes et des relations en usage dans notre ville. Mon frère était devenu un étranger non seulement pour nous, mais pour tout ce qui n'était pas son étrange Pétersbourg.

C'est ainsi qu'il se comportait avec nous : il était aimable, affectueux, même tendre avec notre mère. Mais tout en nous écoutant volontiers, en nous parlant volontiers de Pétersbourg, il ne nous disait rien sur lui. Ce n'est pas qu'il évitait de répondre aux interrogatoires de mon père et ma mère sur ses fonctions ou son mode de vie : il avait décrit son appartement, ainsi que la façon dont se déroulaient ses journées. Mais ce n'étaient là que des détails concernant son cadre de vie, le côté superficiel de ses habitudes et activités, ce qu'aurait pu raconter un domestique (s'il avait eu des domestiques : mais il n'en avait pas !). Il ne nous disait rien de ses joies et de ses soucis, comme s'il avait senti qu'ils ne nous auraient pas intéressés. Et c'était vrai : même maman ne remarquait pas qu'il ne nous disait rien des sujets des

¹Voir note 3, page 14.

²Respectivement cinquième rang dans la hiérarchie civile et quatrième rang dans la hiérarchie militaire.

conversations qu'il menait avec les gens qui lui étaient proches — s'il y en avait.

J'étais la seule à remarquer cela, parce que j'étais la seule à avoir sur le cœur beaucoup de choses à dire, et parce que je voulais trouver quelqu'un à qui ouvrir mon pauvre cœur ; pourquoi ? Non dans l'espoir d'y trouver un soutien, une délivrance : il ne pouvait y avoir pour moi de délivrance, mais simplement parce que celui qui souffre cherche toujours quelqu'un pour lui exprimer sa peine.

Je savais dès le début que mon frère n'aurait pas envie de se faire le confident de mes griefs envers le destin ; mais tout de même, même si je n'avais aucun espoir, je fus très affligée, lorsque je vis que je ne me trompais pas en n'ayant aucun espoir.

Il était affectueux envers moi aussi, mais en même temps parfaitement indifférent. À son arrivée, il avait remarqué : « Je savais que Liza avait été malade tout l'hiver, mais je ne pensais pas la trouver si amaigrie. Mais c'est toi qui te mens, Liza, lorsque tu dis que ton visage est devenu laid : au contraire, il est très intéressant. Ne te serais-tu pas mis en tête de maigrir parce que par ici, de telles demoiselles intéressantes, "irréelles", seraient à la mode ? », ajouta-t-il en plaisantant. (En effet, j'étais tellement faible après ma maladie que la passion s'était tue en moi ; les taches jaunes et rouges n'apparaissaient plus sur mon visage, et ma peau était devenue très douce.) « Il faut manger plus, Liza », continua-t-il à plaisanter. « Maman, vous ne la nourrissez pas assez. » Ensuite, nous nous mîmes à parler d'autre chose. Puis, deux jours plus tard, il dit de nouveau qu'il lui était pénible de voir que je me rétablissais si mal. Maman dit que cela faisait longtemps que j'étais comme cela, et commença à exprimer ses inquiétudes au sujet de ma santé ; je dis que j'étais maintenant complètement remise et que ce n'est pas parce qu'on n'est pas bien en chair et plein de couleurs qu'on est pour autant forcément malade ; ne serait-ce que lui par exemple : il est très maigre, et pourtant nous voyons bien qu'il est en bonne santé. « Ma santé, c'est une autre affaire, Liza : je vis à Pétersbourg », répondit-il. « Mais chez vous, les gens sains sont toujours bien en chair, avec votre mode de vie, on ne peut pas ne pas grossir. » Après cela, mon frère ne dit plus rien de particulier ni à moi, ni à mon sujet. Et je savais dès le début qu'il en serait ainsi.

Mais à ce moment-là, deux ou trois jours après son arrivée, nous parlâmes de lui, et les mots par lesquels il mit fin à la discussion avait une trop grosse importance pour moi. Je savais dès le début que mes espoirs égoïstes étaient répréhensibles et chimériques ; je n'avais pas le droit de les avoir ; il me semblait que je ne les avais pas, et qu'après les mots qu'il prononça, je me les étais complètement sortis du crâne.

— Eh bien, Gricha, à t'entendre parler, on dirait que tu ne connais presque personne qui ait une famille », dit maman.

Que faire à cela ? C'est bien là le cœur d'une mère ! Elle voulait savoir sans en avoir l'air s'il pouvait lui donner l'espoir d'avoir un jour une fiancée.

— Des gens mariés ? Assez peu ; cela dit, il y en a », répondit-il. « J'ai même deux amis mariés — non, je me trompe, même trois. Mais pourquoi demandez-vous cela, maman ? » Il se mit à rire. « N'aurais-je pas une fiancée, ne vous cacherais-je pas une telle joie ? Non, Dieu me l'a évité. Eh quoi, maman », continua-t-il en reprenant son sérieux, « à Pétersbourg, on ne peut pas se permettre un tel luxe. Déjà, tout seul, je peux à peine vivre. C'est vrai, même tout seul, on ne mange pas si bien que ça. »

À quoi pouvais-je encore rêver après cela ? Déjà avant, je savais que c'était impossible.

Mon frère était revenu pour un mois et demi. Un mois était déjà passé depuis son arrivée.

Un soir, nous prenions le thé sur mon balcon. Nous le faisons pour mon frère : cela lui rappelait les datchas de Pétersbourg. Petit à petit, tout le monde partit. Mon frère resta seul avec moi. Il lisait je ne sais quel livre en allemand. Je brodais. Le jour commençait à décliner. Mon frère se retourna.

– Tu t’abîmes les yeux avec ces bêtises, Liza. Allume au moins une bougie. Mais tu ferais mieux de laisser toutes tes broderies. Tu ferais mieux de te promener : nous avons un jardin, tu pourrais t’y asseoir ou t’y promener toute la journée ; cela serait bien mieux pour ta santé. Et, justement, puisqu’on en parle, cela fait longtemps que je veux t’en parler : pourquoi es-tu devenue si chétive ? Qu’est-ce que c’est que ces crises d’hystérie ? D’où te viennent-elles ?

– Comment te dire, Gricha ? Avant, j’avais une bonne santé, maintenant, elle est mauvaise.

– Tu m’excuseras : ta petite sœur va bientôt avoir des enfants, je peux parler simplement avec toi. À Pétersbourg, je me suis dit : la cause habituelle, c’est le célibat. J’arrive ici, je te regarde : non, tu as toujours été un être asexué, et tu l’es restée. Sa sœur et son mari s’embrassent devant elle, et cela ne lui fait rien. Ton hystérie ne vient pas du célibat : on dirait que cela t’est égal. Alors, d’où ? »

Que répondre à cela ? « Cette apparence, à laquelle tout le monde croit, est trompeuse ; moi aussi, je suis un être humain. » J’avais toujours été timide, et je le suis restée.

– Je te le demande sérieusement, Liza. J’ai essayé de parler à maman. Elle m’assure que tout le monde t’aime — ça, c’est une nouvelle ! Qu’elle aussi te plaint et pleure pour toi — voilà une explication éclairante ! J’ai voulu lui demander s’ils ne se trompaient pas tous, en te prenant pour une femme au tempérament absolument froid ; elle s’est tout simplement vexée. Peut-être vas-tu te vexer toi aussi : vous êtes si pleins de morale, ici. Que peux-tu répondre ?

– Je ne me vexe pas, Gricha.

– N’essaie pas de te défiler. Je te demande ce que tu peux me dire des causes de ta maladie.

– Qu’est-ce que cela change, Gricha, que ses causes soient ceci ou cela ?

– Cela change tout. Après avoir vécu avec vous, je me suis dit : n’est-ce pas l’ennui, la cause ? Ici, chez vous, un homme normal peut mourir d’ennui. Eh bien ? Si c’est oui, viens avec moi à Pétersbourg. »

Je fus abasourdie, surtout après ce qu’il avait dit à maman, qu’il n’avait pas de quoi entretenir une épouse.

– Je te remercie, Gricha ; mais tu as déjà du mal à vivre tout seul.

– C’est vrai que je suis un peu juste financièrement. Mais pour toi, cela suffirait. Et puis, pourquoi penses-tu à l’argent ? Est-ce à cause de ce que j’ai dit l’autre jour, que je ne peux pas penser à me marier ? C’est complètement différent. Si tu te maries, tu dois aussi avoir les moyens de vivre aussi bien que les autres : ce sont de tout autres besoins. Si quelqu’un est marié et n’a pas une vie assez publique, on commence tout de suite à le traiter de haut : il est pauvre, il est dans la misère. Alors qu’avec toi, je ne suis pas obligé de changer mes habitudes : je reste célibataire, et je continue à vivre en célibataire. De quoi as-tu besoin ? Une chambre à toi, c’est tout. Au lieu de vivre dans un *garni*¹, nous nous prenons tous les deux un appartement, et cela coûte même moins cher.

– Non, Gricha », dis-je en éclatant de rire.

¹En français dans le texte.

Il n'avait encore jamais vu de crise d'hystérie. Ou bien il n'était pas à la maison, ou bien j'avais toujours réussi à les lui cacher en allant dans le jardin ; et la nuit, il dormait comme un sonneur. Après cette scène, il cessa d'en discuter avec moi, et dit purement et simplement qu'il m'emmenait avec lui à Saint-Pétersbourg. Maman ne fut pas moins étonnée que moi.

– Je vois bien maintenant, Gricha, que Saint-Pétersbourg n'est pas une si mauvaise ville, qui ne corrompt pas les gens autant que nous le croyions, nous les provinciaux», dit-elle. « Et tu as bien raison : ici, chez nous, elle s'ennuie, et ce n'est pas un milieu pour elle. »

Je maigrissais si vite que je voyais la mort arriver ; je ne m'étais pas encore faite à son idée. Elle semblait irrésistible : la vie cesse d'être douce lorsque les souffrances sont trop dures et incessantes. Elles ne me laissaient pas un moment de répit. Je me préparais à mourir, et j'étais déjà à demi morte. J'avais perdu l'intérêt pour tout.

L'idée de partir pour Saint-Pétersbourg me redonna vie. J'allais être débarrassée de la torture infernale de voir le bonheur de ma sœur. J'allais entrer dans une société complètement différente de celle qui m'avait élevée et tuée...

Je commençai à avoir l'impression de reprendre des forces.

L'adieu à ma sœur, mon père et ma mère me fut si difficile que si la décision de mon frère me permit en effet de me rétablir, au début du voyage, je me sentais encore plus mal qu'avant. Je passai deux jours sur le bateau dans un état d'épuisement total.

Le troisième jour, je pus me lever et sortir sur le pont. Pour la première fois, je voyais un autre endroit que ce qu'on voyait de mon balcon ou de la toute proche place de Novy Sobor. C'était pour moi à la fois étrange et gai de voir un paysage où on ne voyait pas notre ville, ni aucune ville, ni même un bourg : le large fleuve, des montagnes à l'ouest, la steppe à l'est... Des étendues libres, et moi, libre parmi elles...

Ce sentiment était nouveau pour moi : liberté, liberté...

Lorsque nous débarquâmes sur le quai, à Tver, j'étais déjà assez forte pour, sans presque m'appuyer sur le bras de mon frère, marcher une centaine de pas dans la montagne, jusqu'à la voiture qui allait nous amener jusqu'à la voie ferrée.

Chapitre 11

Saint-Pétersbourg

Je ne sais si j'ai bien fait ou non de ne pas décrire les moments de transports brûlants dont j'avais souffert pendant les deux premières années de ma maladie, de l'automne 1855 à l'époque où, après le mariage de ma sœur, je fus à bout de forces. Il se peut parfaitement que j'aie mal fait en décidant de les passer sous silence. Ils pourraient servir d'apologie de celles qui souffrent et qui sont aussi peu que moi coupables de la maladie dont je parle. Les femmes dont la vie a pris une meilleure ou une pire tournure que celle que je menais alors, ainsi que presque tous les hommes, se font de ces rêves une idée toute différente de ce qu'ils sont en réalité chez les jeunes filles telles que moi. L'aspect matériel de l'amour était pour moi très obscur ; et tout ce que mon imagination pouvait forger sous l'emprise de la volupté consistait en baisers et en poitrines fermement serrées l'une contre l'autre. Si j'avais décrit les visions qui m'enflammaient ainsi, elles auraient forcé la surprise par leur innocence. Une seule chose manquait de pudeur dans mes crises de l'époque : la sensation brûlante qui accompagnait ces modestes caresses. Mais cette sensation était d'une passion délicieuse, et aurait donné un charme et une séduction à des tableaux dans lesquels il n'y avait rien de grossier. Je ne veux pas me ménager. Mais je ne veux pas non plus exciter les passions.

D'ailleurs, ni ces visions, ni le tourment à la fois doux et poignant qui les suscitait n'étaient pas l'élément principal de la maladie qui me rongea, et ne sont pas restés aujourd'hui une caractéristique de ses crises. Non. Les rêves voluptueux qui n'avaient cessé de se renforcer jusqu'au moment où, après le mariage de ma sœur, je fus complètement épuisée, quittèrent le lit de la mourante que j'étais, et ne revinrent pas lorsque je pus à nouveau me lever, au printemps 1858.

Mon organisme était totalement épuisé. Je devins de nouveau l'être sans passion que j'étais avant, dans les années heureuses qui avaient précédé ma maladie. Il n'y avait qu'une différence : à dix-neuf ans, je n'avais pas d'émotion passionnée parce que mon imagination ne connaissait pas ni mon corps n'exigeait d'amour physique ; à vingt-cinq ans, mon imagination repue de tableaux érotiques cessa d'en produire parce que mon corps affaibli ne l'y excitait plus.

Il y avait eu un temps où elle les dessinait avec une netteté brûlante parce que le sang bouillonnait en moi ; mais elle n'en avait jamais été responsable : elle n'avait jamais annoncé, jamais suscité mes violentes crises ; son irritation n'était que la conséquence d'une émotion qui s'emparait avec feu de mon corps contre ma volonté, sans intervention de mon esprit.

Mon pauvre corps était désormais exténué, et la volupté avait disparu de mon

esprit avec la perte de ma santé. Mais si le besoin physique d'amour s'était calmé, le tourment dû à l'autre face de ce sentiment n'en était devenu que plus fort. Mon sang était tranquille, mon cœur languissait de solitude.

J'aimais passionnément ma famille ; et ils m'aimaient. Mais aucun d'entre eux n'avait besoin de moi. Pour ma mère, je n'étais qu'une de ses deux filles ; son fils, même s'il vivait loin d'elle, était plus important pour elle que nous deux ; le compagnon de toute sa vie, son vieux mari, était aussi le compagnon de toutes ses pensées. Et ma sœur, que pouvais-je signifier pour elle, qui était heureuse, qui aimait, qui était mariée ? Arkacha et elle m'aimaient ; mon père et ma mère faisaient plus que m'aimer : j'étais chère à leur cœur ; mais aucun d'entre eux n'avait besoin de moi.

Folles pensées ! Mais savais-je moi-même qu'elles étaient folles ? Je ne voulais pas les avoir, et je ne les ai jamais crues.

Avant de partir pour Saint-Pétersbourg, j'étais allée, en cachette, voir Levandovski. « Je crois, docteur, que vous et moi nous sommes trompés. Mon frère a deviné la vraie cause de ma maladie : c'est l'ennui. J'ai senti que je commençais à me rétablir dès qu'il a dit qu'il m'emmenait à Pétersbourg. Je m'ennuyais terriblement, ici. Notre société est pour moi absolument sans intérêt. Une autre cause, c'est que mes nerfs ont été terriblement irrités parce que je vivais avec ma sœur. À Saint-Pétersbourg, je n'aurais sous les yeux rien qui puisse exciter mon envie, et mon frère vit dans un milieu composé de gens comme vous et lui, avec qui on ne s'ennuie pas à discuter. Je guérirai.

– J'espère qu'à Saint-Pétersbourg, vous allez reprendre quelques forces », dit-il. « Mais ne pensez pas pouvoir guérir. Vous pourriez guérir en quarante-cinq ans. Mais vous n'atteindrez pas cet âge, si vous ne changez pas votre mode de vie. Un nouvel environnement, l'intérêt d'une nouvelle communauté vous distrairont quelque peu, diminueront votre épuisement ; mais cela ne peut qu'amener vos souffrances à retrouver leur ancienne violence, qu'elle ne perdront que par un épuisement total de vos forces. Et cela ira ainsi par cycles : ce ne sera que souffrances jusqu'à ce que vous soyez absolument exténuée ; à peine vos forces se rétabliront-elles un peu que vos douleurs reprendront leur caractère brûlant ; et il augmentera jusqu'à ce que, de nouveau, vous n'en puissiez plus. Mais entre temps, le délabrement de votre santé ira croissant, et cette histoire ne peut pas durer bien longtemps. Je ne suis pas votre mère, je n'ai aucune autorité sur vous ; mais je vous préviens : soit vous écoutez votre médecin, soit vous êtes promise à souffrir jusqu'à la mort, qui n'est peut-être pas si proche, pour votre malheur, mais qui vous prendra de toute façon jeune. »

J'éclatai en sanglots.

– Docteur, ce que vous dites est horrible. Ma famille me reniera, la société me méprisera.

– Malheureusement, je ne pas nier ce que vous pensez de votre place dans la société, et, à une réserve près, je dois dire que je partage vos craintes en ce qui concerne votre famille. Mais je n'ai pas eu le plaisir de rencontrer votre frère ; il est tout à fait possible qu'il ne soit pas comme votre maman. Me permettez-vous de le voir ?

– À aucun prix ! », dis-je, prise d'effroi. « Plutôt mourir. »

Je le suppliai de ne pas aller voir mon frère ; il dut me donner sa parole d'honneur, pour m'épargner une crise.

Je pense qu'il ne m'a donné sa parole que pour mieux me tromper. Mais mon frère ne m'en a jamais rien dit. Il ne faisait pas attention à moi. Il ne fit jamais attention

à rien... Je pense que mon frère me trompait aussi lors de cette conversation où il me proposa d'aller avec lui à Saint-Pétersbourg... Il fut meilleur que tous les autres envers moi : c'est lui seul qui m'a sauvée, à ce moment-là et plus tard.

Aucun espoir. La mort ou la honte...

Je préfère la mort...

Peut-être en serais-je restée à cette idée, si mes forces n'avaient pas commencé à revenir...

J'ai dit que le voyage sur la Volga m'avait tant fortifiée que j'avais pu, presque sans prendre appui sur mon frère, monter la côte depuis le quai de Tver.

Mon frère était si bon qu'il avait réservé pour moi deux places dans le compartiment ; ainsi, je ne fus pas trop épuisée par le voyage en chemin de fer, et, une fois arrivés à Saint-Pétersbourg, je montai toute seule deux étages par l'escalier ; mais il me prit par le bras et me fit monter comme un enfant. Il est si fort ; et moi, je suis si maigre.

La société avec laquelle je fis connaissance me fit une étrange impression. Je ne voyais presque que des hommes. Trois jeunes dames, qui m'avaient connue par leur maris, des amis de mon frère, me rendirent assez souvent visite tant que je ne pus pour ainsi dire pas sortir de chez moi ; ensuite, je me mis à aller souvent chez elles. Elles étaient très bonnes et très simples, beaucoup plus simples que les dames de chez nous, alors même qu'elles étaient incomparablement plus haut qu'elles à tous points de vue. Mais ma compagnie de tous les jours était composée presque uniquement d'amis de mon frère, tous des jeunes hommes, et des hommes seuls, comme mon frère. Deux choses en eux m'étonnaient.

On pouvait apparemment les connaître depuis des années sans savoir leur état, noble ou roturier, s'ils disposaient d'un patrimoine assez important ou s'ils étudiaient grâce à quelques maigres économies. Tous avaient l'air égaux par l'origine et la situation. Bien sûr, les différences de richesse ou de naissance ne pouvaient pas être oubliées dans les domaines où elles ont de l'importance. Mais dans les relations courantes, elles étaient quelque chose de tout à fait accessoire, et l'absence de curiosité superflue rendait cette société simple et libre. Il était encore plus étonnant pour moi de voir que mon frère et ses camarades avaient une réelle sympathie l'un pour l'autre ; il n'y avait dans leur cercle ni médisance ni jalousie. Je m'aperçus que les gens à Saint-Pétersbourg sont moins mesquins et moins roués qu'en province. Il est vrai aussi que c'était là un cercle choisi.

Parce que j'étais débarrassée de toute impression irritante, et que je vivais dans un repos bienfaisant, mes forces revinrent peu à peu. Vers l'hiver, je me sentais déjà tout à fait bien. En-dehors d'heures de cruelle souffrance, je n'étais plus désormais que faible, mais je pouvais parler, penser, m'intéresser à la vie, comme tout le monde.

Au début, me rappelant les prédictions de Levandovski, je fus presque effrayée de voir que je me rétablissais si vite. Mais je n'étais pas encline à broyer du noir, et j'étais sans cesse occupée. Nous déménageâmes d'un meublé dans un appartement séparé, montant notre propre ménage. Celui-ci engloutissait énormément de mon temps, parce que j'avais toujours aimé me soucier d'ordre et d'économie. Une bonne ménagère à Saint-Pétersbourg a presque plus de choses à faire qu'en province. Je lisais beaucoup, en bonne partie des livres sérieux. Auparavant, ils n'arrivaient presque pas jusqu'à moi. Mon frère en avait beaucoup ; et il était très facile de se procurer tous ceux dont il nous venait l'envie. Et les conversations de notre cercle d'amis donnaient envie d'apprendre quelque chose. Presque tous les soirs, quelqu'un venait

nous voir : n'importe laquelle de nos bonnes connaissances, lorsqu'elle avait envie de se reposer, pouvait venir bavarder avec moi. Je me mis à aimer ces gens simples et honnêtes, et eux se mirent à m'aimer. Je ne m'ennuyais pas ; mon état d'esprit était si froid que je m'inquiétais de moins en moins des prédictions de Levandovski, et me mis petit à petit à espérer un avenir paisible. À l'hiver, j'étais déjà très satisfaite de l'état de ma santé. Comparée à d'autres, j'allais bien sûr très mal ; et les crises d'hystérie continuaient à ébranler régulièrement mes pauvres nerfs. Mais après mes souffrances perpétuelles d'avant, qu'était-ce d'être torturée quelques heures une ou deux fois par semaine ? Tout le reste du temps, mon état était très satisfaisant, et je ne faisais que les choses les plus satisfaisantes. D'autre part, mes crises n'étaient rien d'autre que de la simple douleur ; mon sang et mes pensées restaient tout à fait froides. Les médecins n'ont pas de raison de s'attribuer la connaissance absolue, me mis-je à penser : je reste et resterai étrangère à mes anciennes émotions.

Deuxième partie

Arriva l'été 1859. Nous étions partis à la campagne. J'étais désormais assez forte pour pouvoir me promener une demi-heure dans le parc sans trop me fatiguer.

Nous formions une petite colonie : à quelques datchas de nous s'était installé Ozéretski ; encore un peu plus loin, on trouvait Anossov. C'étaient des camarades de travail de mon frère, nos camarades les plus proches. Je les aimais beaucoup, tous les deux. Maintenant, le midi, ils déjeunaient chez nous.

Juste à côté de nous, il y avait une riche datcha. La famille qui l'occupait comprenait trois jeunes filles, toutes trois bonnes musiciennes. Elles chantaient et jouaient beaucoup, y compris lorsqu'elles étaient seules. Mais tous les soirs sans exception, des invités venaient chez eux, et il y avait obligatoirement de la musique. C'était pour moi un voisinage très agréable. Mais elles finirent par se lasser de leur musique. On n'a pas toujours envie d'en écouter, si fort qu'on puisse l'aimer.

Un jour, après le dîner, je lisais. Dans la datcha d'à côté, la musique commença. La plus âgée des sœurs chantait un duo avec un de ses visiteurs quotidiens, qu'on disait être son fiancé. Je voulais lire, et ils me distrayaient. Je m'irritai un peu contre eux, puis l'idée me vint que cela était mieux : sans eux, j'aurais gâché à rester dans ma chambre une magnifique soirée ; j'allais me promener dans le parc.

Je parcourus une verste, me fatiguai, et m'assis sur un banc pour me reposer. J'étais assise, je pensais, je me perdis dans mes pensées, et je fus prise de tristesse... Ce n'était pas la première fois, pas même la dixième, que j'entendais dans la datcha voisine des duos ou des trios, et jamais mes jeunes voisines et leurs fiancés ou admirateurs ne m'avaient poussée à me rappeler que moi aussi j'étais une femme...

Et là, alors que je me promenais à travers le parc, alors que j'étais assise, je pensais à des choses qui n'avaient rien de romanesque. Mon frère était parti en ville le matin pour visiter des appartements. Le lendemain, nous devions aller voir si celui qu'il choisirait me plaisait aussi. D'ailleurs, j'irai aux halles faire quelques achats. Des petits, seulement ? L'un d'eux était très délicat. Anossov, qui avait déjeuné avec moi le jour même, m'avait demandé, la prochaine fois que j'irai en ville, d'acheter quelque chose pour trente roubles : il voulait envoyer un petit cadeau à sa mère. « Qu'acheter ? – Choisissez vous-même, Lizavéta Arsénevna : ce qui lui ira le mieux. – Mais quoi ? – Choisissez. Je vous en ai parlé, vous trouverez mieux que moi. – Voilà bien les gens. Ils veulent toujours laisser les décisions aux autres. Si cela ne lui plaît pas, c'est moi qui serait responsable. – Et comment pourrait-on vivre, sinon, Lizavéta Arsénevna ? – Que pourrais-je lui acheter ? Du tissu, sûrement. – Achetez du tissu si cela vous plaît : je vous laisse juge. – Du tissu, alors. Mais encore ? – Ce que vous voulez », et il refusa d'en dire plus. Que pourrais-je choisir ? De la soie pour une robe, ou bien plutôt de la laine pour deux ? C'est avec ces idées en tête que je m'assis sur le banc et me mis à réfléchir. Je tâchais de me souvenir de ce que m'avait dit Anossov des goûts de sa mère : rien ; de ses habitudes, son caractère : beaucoup de choses. À force de réfléchir, je trouvai un trait qui emporta mon choix. Elle avait

55 ans, mais c'était encore une jeune femme fraîche qui n'avait pas perdu le goût de se parer. Donc il valait mieux lui envoyer de la soie, et pas de couleur sombre ; un gris clair ou un bleu lui plairaient mieux... Cinquante-cinq ans, et encore jeune et fraîche... Et moi ? Je fis une veste et m'assis pour me reposer... Ma santé, ma santé ! Où est ma santé ?..

Le manuscrit s'arrête là. Pourquoi celle qui se fait appeler Lizavéta Arsénevna Sviline a-t-elle laissé l'histoire de sa maladie inachevée ? Je vous le raconterai un autre jour¹.

¹Sur le caractère inachevé du roman, voir la préface.